

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

# Le Samedi

Vol. XII. No 16  
Montreal, 15 Septembre 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



FLORA.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C<sup>ie</sup>,

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

Propriétaires.

## La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 15 SEPTEMBRE 1900

CRUEL, MAIS...



Lui. — Saviez-vous que les huitres mangeaient les crevettes?  
Elle. — Certainement. Vous ne vous rappelez pas m'avoir dit hier que vous aimiez les crevettes?

## De Montréal à la Gaspésie

DIX JOURS À BORD DU STEAMER "ATLANTIC"

Il y a bien des manières de passer ses vacances. On est sollicité, attiré, tirailé, pour ainsi dire, par cent annonces aux promesses et aux descriptions alléchantes. Chacun désire dépenser sa huitaine ou sa quinzaine de la façon la plus agréable et la plus utile, et revenir, à la fois, reposé et satisfait à tous égards. Aussi met-on à se prononcer entre tant d'attractions une certaine hésitation.

Pour notre part, nous avons fait un choix dont nous nous félicitons de tout cœur. C'est du côté du golfe que nous nous sommes dirigés, non pour y faire une croisière sans cesse à portée de vue de terre, mais une série d'escales le long d'un territoire intéressant, généralement peu connu.

Une annonce de la "St-Lawrence Steamship Co.", a déterminé ce choix. C'est une ligne nouvelle dont le but principal est de relier, pendant six mois de l'année, les habitants du nord et de l'est de la Gaspésie au reste de l'univers. Ces régions, qui n'auront peut-être pas de chemin de fer avant des siècles, sont, depuis le mois de mai, desservies à toutes les quinze par l'"Atlantic", en attendant que trois autres vaisseaux de même type soient tour à tour employés au même service. Cette ligne joue donc un rôle presque humanitaire et tout le monde applaudira le gouvernement fédéral de lui avoir voté un octroi. Rarement argent public a pu être employé à meilleur escient.

Nous sommes partis un mardi, le 14 du mois dernier, au sortir d'une période de chaleur dont tous conservent encore le souvenir... cuisant. Dès les premières heures de route, les passagers eurent l'intuition que le voyage répondrait à leurs vœux. Le confort de l'intérieur, la puissante allure du vaisseau et la sensation vraiment voluptueuse qui succédait à la suffocation des derniers jours mirent tout le monde en joie et, aussi, en grand appétit — ce dernier étant puissamment secondé par l'invariable excellence de la cuisine du bord.

Au nombre de nos compagnons de route se trouvait le juge Curran, qui se rendait à l'inauguration du monument des naufragés irlandais, au Cap Rosier.

À Québec notre groupe s'augmenta de quelques membres, et l'"Atlantic" fila tout droit sur Cap Chatte, notre premier point d'arrêt. Puis ce fut successivement jusqu'à Grande-Rivière, notre terminus, une série d'escales à des endroits tantôt pittoresques et charmants, tantôt presque déserts ou d'une beauté sauvage que les siècles ne paraissent pas avoir modifiée.

Au nombre des places auxquelles notre vaisseau a apporté un rayon de la vie extérieure et un fret aussi varié que bien accueilli, citons au hasard Ste-Anne des Monts, la rivière au Renard, le Cap Rosier, le Bassin de Gaspé et Percé — avec son roc que tant de poètes ont décrit et chanté.

L'"Atlantic" a touché à trente-neuf endroits en allant et en revenant. On n'a pas d'idée du charme, du repos et de l'intérêt varié que procurent ces stations répétées, non plus que de la masse de renseignements et de leçons de choses qu'elles comportent.

Comme on a raison de dire que la moitié du monde ignore comment l'autre moitié vit... A quelques heures de vapeur de Montréal, dans des petits postes perdus dont les noms n'apparaissent que sur des cartes spéciales, naît, vit et meurt une population de pêcheurs pour laquelle, en été, un retard du vapeur est une profonde déception; la suppression de ses voyages serait une catastrophe, maintenant qu'elle a goûté à l'immense bienfait qui consiste à pouvoir apporter, dans bien des cas, rien qu'un pauvre petit baril de poissons à mettre en cale.

Un fait va démontrer combien ces gens sont, à la réalité, comme aux extrémités du monde.

À Ste-Anne des Monts, l'"Atlantic" a pris, en revenant, une passagère frisant la cinquantaine, épouse d'un marchand, qui se rendait à Québec afin de voir, au moins une fois dans sa vie, des chemins de fer, des chars électriques et... des maisons en pierre de taille!

Ste-Anne des Monts, Percé, Cap Chatte, Gaspé, Grande-Rivière sont comme des métropoles pour ces côtes. Certaines de ces places prendront encore certain développement, surtout Grande-Rivière, mais le sort de toutes est intimement lié à l'existence de St-Lawrence Navigation Co.

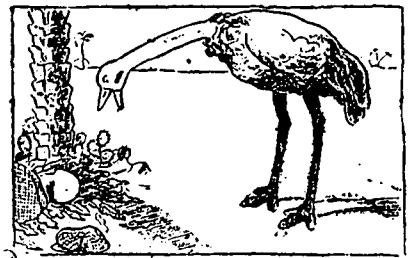
Au large rien à craindre de l'ennui. L'uniformité est brisée par le spectacle sans cesse renouvelé qu'offrent le golfe et le voisinage de l'océan. Nous avons vu se balancer autour de notre vaisseau des baleines de belles proportions, des cachalots aux allures si excentriques. Les étoiles de mer décorent l'onde avec un effet fort original. Chacun de nous a rapporté de ces étoiles à la texture si ingénieuse et si troublante, où la vie est partout et nulle part.

Mais ce qui ne constitue pas le moindre article d'intérêt, c'est de voir en pleine activité et sous presque toutes ses formes la grande industrie de la pêche, la "nourricière" de toute la population de ces parages. Il n'entre pas dans le cadre de ce court récit de décrire cette industrie, mais quand on a vu à l'œuvre ceux qui l'exercent, on peut, sans peine d'être taxés d'égoïsme, se féliciter — dans les villes et les riches campagnes — du peu qu'il faut à ces gens pour vivre, car s'il fallait que leur labeur si pénible et si plein de risques fut payé à sa valeur, le prix du poisson serait inabordable.

L'"Atlantic" ne passe que quelques heures à Grande-Rivière — le temps de renouveler sa cargaison. C'est un endroit admirablement situé à l'entrée de la Baie des Chaleurs, un vrai paradis pour le *summering*. La préparation du poisson s'y fait sur une grande échelle. C'est là que la célèbre maison Robin fait le plus gros de ses affaires, quand les bancs de poissons ne sont pas retenus au large par les *squids* et les chiens de mer.

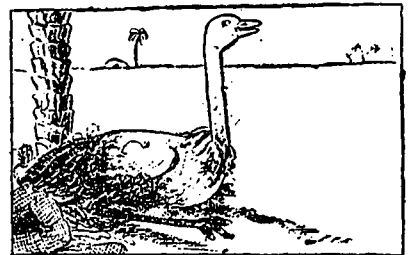
Maintenant que nous sommes sur le retour, un mot de notre steamer. L'"Atlantic" s'appelle autrefois le "Wanderer" et voyageait entre les ports américains et les Bahamas. C'est dire qu'il porte la mer admirablement et que sa charpente n'a rien à craindre des traîtrises des "paquets" du golfe ou de l'entrée de la Baie des Chaleurs. C'est un bon marcheur, d'une régularité de loch tellement reconnue que la compagnie n'a aucune anxiété sur la sûreté d'exécution du programme, qui com-

## L'AUTRUCHE AU CŒUR SENSIBLE



I

— Mon Dieu quelle est la mère dénaturée qui a abandonné ainsi son œuf à demi-couvert... enfin peut-être est-il encore temps de le sauver...



II

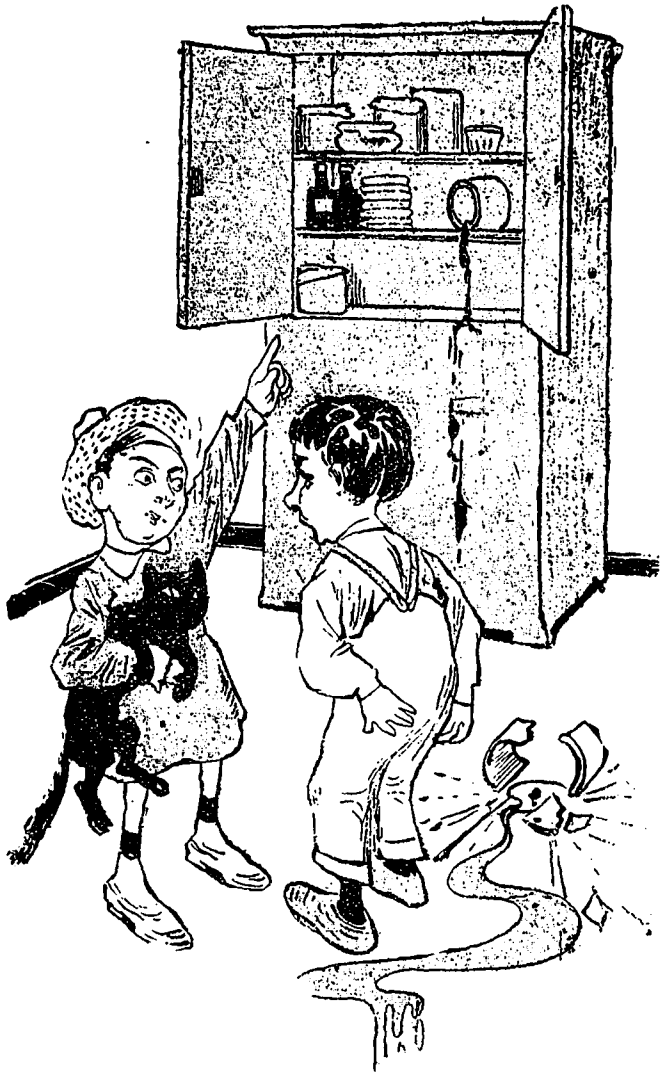
... Cet œuf paraissait assez mûr, il ne sera pas long avant d'éclore...



III

...!!!

## PAUVRE MINET !



Willy. — C'est maman qui va nous en flanquer une fessée !  
Toto. — T'es bête, on va enfermer Minet à double tour dans le buffet, on croira que c'est lui.

porte deux voyages par mois. Avec quelques retouches il sera bientôt un vaisseau à passagers de premier ordre. A son bord nous avons presque toujours eu l'illusion d'être sur le *Québec* : il s'est produit, néanmoins, pendant quelques heures, assez de tangage et de roulis pour donner dans toute sa plénitude le bénéfice d'un voyage en pleine mer.

Mais c'est surtout à l'habile et si courtois personnel de l'« Atlantic » que l'on doit la majeure partie de ces mille et un détails, qui font qu'on se trouve si bien durant un voyage et qu'on en rapporte un si agréable souvenir. La compagnie a eu la main excessivement heureuse en se choisissant comme représentants à bord : MM. F. X. Pouliot, capitaine, O. Wight, purser, W. Leclerc, steward, T. Roy dit Desjardins, premier officier, W. W. Cabot, 2ème officier et H. Boudreau, chef-cuisinier. C'est un personnel d'élite.

Ce voyage qui dure en tout dix jours et offre un confort et une table de première classe, ne coûte que \$28.00, soit \$2.80 par jour. C'est à peine le prix minimum d'un hôtel de première classe, et nous avons en plus le déplacement, les péripéties d'une navigation fluviale et océanique, un air vivifiant, le spectacle de paysages dans tous les tons et de toutes les conformances.

Bref, nous sortons d'une excursion dont toutes les phases ont dépassé notre attente, et c'est pour notre propre satisfaction, autant que pour féliciter le « St-Lawrence Navigation Co. », que nous avons tenu à jeter, à la hâte, il est vrai, mais avec conviction, ces quelques lignes sur le papier — pour le bénéfice du public, par la même occasion.

UN GROUPE DE PASSAGERS.

## MOSAÏQUE

Un des auteurs dramatiques qui gagnent le plus d'argent, à cette heure, est M. Edmond Rostand, entré, grâce à Dieu, en pleine convalescence...

Songez donc ! *L'Aiglon* fait, chaque jour, ses 11,000 francs, ci : 1,305 francs de droits, et *Cyrano* ses 10,000 francs. En sorte que l'heureux poète empêche quotidiennement 2,500 francs — un budget de roi.

— Ah ! direz-vous, le métier d'auteur dramatique, voilà donc un beau métier !

Oui, bonnes gens, certes, quand on l'exerce bien.

Et encore, avant Beaumarchais, aussi bien qu'on l'exerçât, ce métier-là était un fichu métier.

C'était aux comédiens, en effet, que le poète apportait sa tragédie ou sa comédie, et on la lui achetait à forfait.

Au début du dix-septième siècle, Hardy touchait *trois écus* par pièce !!!

Plus tard, Corneille exigeait davantage. Il eut même, une fois, la chance d'avoir deux mille livres pour une tragédie, le triste *Attila* : et c'était le plus glorieux poète de son temps, et c'était Molière qui payait.

Ce fut, il est vrai, un cas unique, une générosité sans pareille.

La moyenne était infiniment au-dessous : Racine eut cent cinquante écus pour *Andromaque*. Quinault, à son début, n'en toucha que cinquante.

Et ces sommes dérisoires étaient données, après des marchandages prolongés, à contre-cœur, la mort dans l'âme. Corneille était maudit des acteurs, et, en 1780, Comerani, au Théâtre-Italien, disait en soupirant :

— Tant qu'il y aura des auteurs, le théâtre ne pourra pas prospérer.

Les éditeurs étaient-ils au moins plus larges ?

C'était pis encore.

Souvent, le poète, par magnanimité, ne demandait rien. Quand il demandait, il recevait peu. *L'Alejoûée*, de Du Ryer (1639), fut achetée à raison de deux francs le cent de petits vers, et de quatre francs le cent des grands.

*Tartufe*, un chef-d'œuvre et une pièce à scandale, fut payé deux mille louis, chiffre inouï, par le libraire qui l'imprima.

Qu'on juge, ensuite, ce que se payaient les autres !...

Que restait-il donc aux auteurs ?

Les pensions du roi, les libéralités des grands dont ils étaient les « domestiques », comme on disait alors, et enfin les dédicaces, où ils présentaient leur œuvre à des Mécènes opulents, à des gentilhommes fastueux, à des roturiers bien rentés.

\* \* \*

La main-d'œuvre jaune, si répandue dans le nouveau monde, a fait, depuis la construction du chemin de fer, son apparition en Transbaikalie, Russie, où l'afflux de l'élément chinois devient de plus en plus considérable.

Si l'on en juge d'après M. Levitoff cette affluence a eu d'abord de bons effets, mais elle ne laisse pas que d'offrir quelques dangers.

Elle a eu, évidemment, pour résultat de supprimer la pénurie de main-d'œuvre dont on souffrait depuis la construction du transsibérien, et de réduire de moitié son coût. En effet, l'ouvrier chinois, en raison de sa faible productivité, ne reçoit généralement que la moitié du salaire du bon ouvrier russe, soit 42 cts.

Le Chinois excelle dans les métiers de jardinier, de cordonnier, de serurier, où le Russe ne peut lutter contre lui sur le terrain des salaires ; mais il n'est pas apte à tous les travaux, et, notamment, il refuse de travailler dans l'eau, et craint même l'humidité.

Pour la maçonnerie, on considère que l'ouvrier russe, qui est inférieur à l'ouvrier italien, vaut cependant 4 ouvriers chinois.

De toutes les industries de la Sibérie, ce sont les mines d'or qui ont le plus particulièrement adopté la main-d'œuvre jaune, en dépit d'une ancienne interdiction impériale, aujourd'hui tombée en désuétude. Mais dans cette industrie, l'influence de la race jaune n'a pas été fort heureuse, car d'Irkoustsk à Khabarovsk, les colporteurs chinois, qui pullulent dans la région, font couramment le recel de l'expédient en Chine.

On a également à déplorer la vente clandestine d'une détestable eau-de-vie chinoise, la *Khauchine*. Aussi considère-t-on qu'en dépit des avantages que nous venons de mentionner, il serait urgent d'enrayer l'invasion de l'élément chinois, qui prend des proportions inquiétantes, ce à quoi on ne pourrait arriver qu'en favorisant l'émigration en Sibérie des populations rurales de la Russie d'Europe, et en leur offrant l'appât d'une main-d'œuvre mieux payée qu'elle ne l'est actuellement dans les mines d'or.

Les événements actuels auront sans doute pour conséquence de modérer automatiquement l'afflux des Chinois en Sibérie.

\* \* \*

« Les Anglais — écrivait, il y a 120 ans, l'abbé Raynal dans son *Histoire philosophique des Deux-Indes*, — sont plus portés à s'alliger de la prospérité d'autrui qu'à jouir de la leur. Ils veulent être les seuls riches. Tous leurs démêlés, toutes leurs guerres, toutes leurs entreprises ont pour but leur commerce, et rien autre. Cette passion est si forte chez eux qu'elle a subjugués jusqu'à leurs plus graves et consciencieux philosophes. »

« Le célèbre Robert Bayle, qui fut en même temps un grand chimiste, et un ardent défenseur de la religion, et fonda notamment des cours publics pour la diffusion des vérités théologiques, disait un jour qu'il était bon de prêcher l'Évangile aux sauvages, parce que, dut-on ne leur apprendre qu'autant de christianisme qu'il en faut pour leur inspirer le désir de s'habiller au lieu d'aller nus, ce serait toujours un grand bien pour les manufactures anglaises. »

Que de tristes, que de sanglants événements indirectement expliqués par l'étrange candeur de cette réflexion !

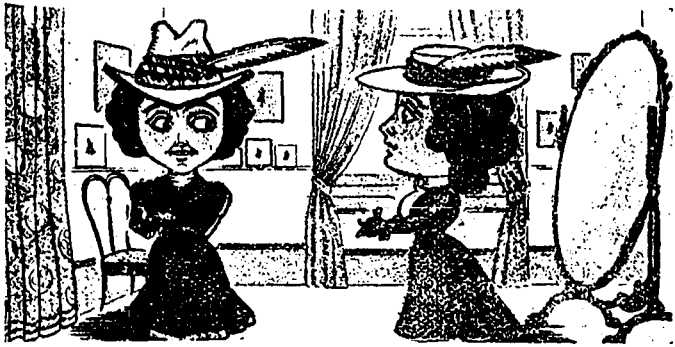
OMNIBUS.

## DEVINETTE



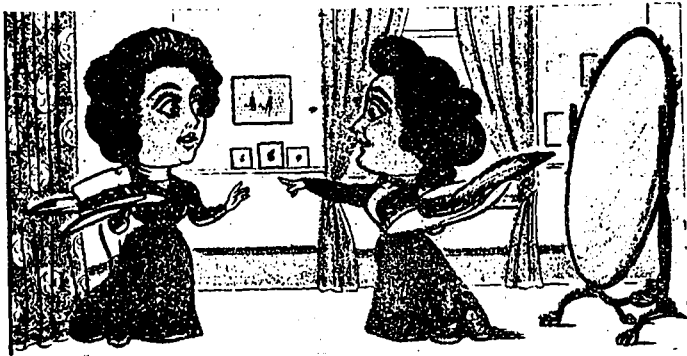
Cherchez l'ennemi du brave Boer !

## PLUMES VENGERESSES



I  
Clara. — Quel ennui j'éprouve à sortir depuis que ces deux fats s'obstinent à nous suivre et à nous dévisager.

Emma. — Il devrait y avoir moyen de nous en débarrasser... Sais-tu que nous avons des chapeaux d'un effet merveilleux ?



II  
Clara. — Nos chapeaux ? Mais tu me donnes une idée. Va me chercher un tube de peinture noir...

## À UNE PAGE BLANCHE

Sur cette page blanche on mes vers sont colorés.  
L. MARIETTE.

O page blanche, immaculée,  
Comme la neige des grands monts,  
Feuille virginale, étalée,  
Sur la table que nous aimons.

Tu tentes ma plume modeste,  
Mais avec l'encre te noircir,  
Profaneur tu blanches l'écrite,  
Sers-tu un coupable désir !

Par les traces de ma pensée  
Te souiller !... je n'ose vraiment.  
Ainsi devant sa fiancée  
Hésite un délicat amant !

V. ROGER-LACASSAGNE.

## LA VICTIME DU PIANO

Si, véritablement, la musique adoucit les mœurs, comme on le prétend, il faut bien, le principe admis sans contestation, reconnaître que la sagesse des nations qui l'a posé est antérieure à l'invention de certains instruments : car nous en sommes toujours à nous guider sur les proverbes, sans réfléchir que ce qui était vrai autrefois ne l'est plus aujourd'hui. Il est à peu près inutile de constater que les mœurs ont changé, tandis que les proverbes sont immuables, et il est clair, par exemple, que si la musique les a adoucis, l'orgue du luthier italien Barbéri, qui n'a pas été appelé orgue de Barbarie par simple corruption, ne peut, au contraire, que contribuer à leur rendre sa férocité antique.

M. Morillon ne nous démentira certes pas, si nous disons qu'il a la même opinion du piano.

Si on l'écoutait, cet instrument devrait être assimilé aux choses de la compétence du conseil de salubrité, personne, suivant lui, n'ayant plus le droit d'empoisonner nos oreilles que nos narines.

De cette théorie à une discussion avec le père d'une élève pianiste, sa voisine, il n'y avait qu'une pente vertigineuse. M. Morillon, à la quatrième heure des mêmes phrases de polka sans cesse recommencées, s'élança sur cette pente et roula sans arrêt jusqu'au repaire du monstre, lequel était caressé par une fillette anglaise, aux sourires satisfaits du gentleman à qui elle doit probablement le jour.

À cela M. Morillon n'avait rien à dire : mais la jeune miss lui doit aussi les sacrifices, si mal récompensés, de son instruction musicale, et l'irascible voisin n'entend pas de cette oreille-là, où plutôt il y entend, et même de l'autre ; c'est justement ce dont il se plaint, et voilà comment il a saisi l'occasion de prendre une revanche de Waterloo en tapant sur un Anglais.

M. Morillon est donc aujourd'hui, devant la police correctionnelle pour coups à M. Walboroug qu'il tient absolument à appeler Malborough.

M. LE PRÉSIDENT (au plaignant). — Dans quelles circonstances le prévenu vous a-t-il frappé ?

M. WALBOROUG. — C'était un polisson.

M. LE PRÉSIDENT. — Oh ! n'injuriez pas.

M. WALBOROUG. — Je connaissais pas très bien le langage français.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous connaissez du moins très bien le mot que vous venez de prononcer.

M. WALBOROUG. — Aoh ! merci (rire), je croyais que polisson c'était de la police et que le monsieur il était le... comment vos disais-je... le commissaire.

M. LE PRÉSIDENT. — Enfin, à quelle occasion vous a-t-il frappé ?

M. WALBOROUG. — Ce monsieur, il était extraordinaire, il volait pas que mon petit demoiselle il joue de la miosique.

M. MORILLON. — Cette anglais ne vous dit pas que "son petit demoiselle" qui est une petite grue...

M. LE PRÉSIDENT. — Oh ! vous êtes bien violent, monsieur Morillon ; si vous croyez vous concilier l'indulgence du Tribunal, vous vous trompez.

M. MORILLON. — Pardon, monsieur le président, mais si vous entendiez recommencer vingt fois, trente, quarante fois la même phrase... ah ! je vous assure qu'il n'y a pas besoin d'être mordu pour devenir enragé ; du reste, si monsieur Malborough... (rires).

M. WALBOROUG. — Pourquoi Malborough ?

M. MORILLON. — ... ne s'était mis en garde pour me boxer, je n'aurais pas pris l'avance.

M. WALBOROUG. — Je voulais boxer v'os, parce que v'os avez insoulté moi ; v'os avez cogné dans mon porte comme un fiourieux et v'os étai entré en m'injuriant comme un... comment dirai-je... un cocher... un cochon... Je savais pas au jousto.

M. LE PRÉSIDENT (au prévenu). — Enfin, vous avouez ?

M. MORILLON. — Oui, monsieur ; mais le voisinage de Mlle Malborough est à rendre fou.

M. WALBOROUG. — Donnez congé, mais n'allez pas frapper les gens chez eux.

M. MORILLON. — J'ai un bail !... Ah ! monsieur le président, si vous entendiez ce que M. Malborough appelle "le miosique de son petit demoiselle," ! Ici c'est une mélodie de quatre mesures qui se trouve transformée en cinq, une de trois en deux, une de six en sept ; c'est un sens binaire qui passe au ternaire et vice versa ; à un joueur d'orgue, du moins, on peut jeter un sou et se soustraire ainsi aux blessures de son horrible monstre ; mais un piano ? Un instrument que j'ai en exécution. On dit que c'est le roi des instruments ; c'est possible, mais je n'aime pas les rois, je suis républicain.

M. WALBOROUG. — Aoh ! et j'avé bien vu à le sal'e des... comment disait ? à la salle... du tabac., des priseurs que v'os avez acheté oune piano.

M. MORILLON. — D'occasion, oui, un vieux ; je l'ai fait porter à la campagne, j'ai ôté la mécanique et j'ai mis des lapins dans la caisse ; voilà comment je comprends le piano, moi.

Une condamnation à huit jours de prison n'est pas faite pour le lui faire aimer davantage.

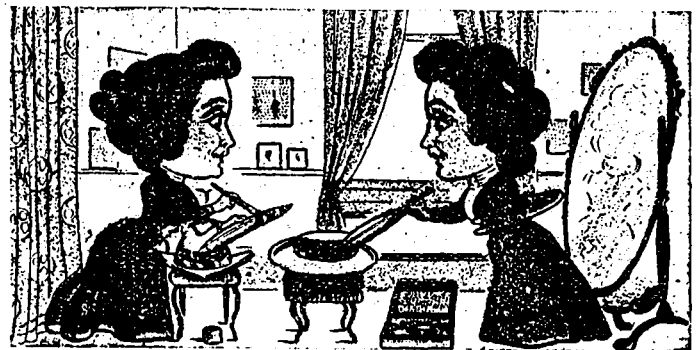
JULES MOINEAU.

## UN MONSTRE

Elle. — Horace, maman penso que nous avons été fiancés assez longtemps, maint nant.

Lui. — Vraiment ? De fait, je le pensais moi-même depuis longtemps, mais je n'aimais pas que la rupture semble venir de moi. Nous serons toujours bons amis, n'est-ce pas ?

## PLUMES VENGERESSES — (Suite)



III  
...Maintenant peignons le bout de ces plumes. Mettons-en le plus possible...



IV  
Lefrais. — Voilà nos belles. On va s'amuser...





V  
... Restons dans le milieu du chemin ; elles seront obligées de nous séparer...



VI  
Les deux Leffrais (ensemble). — Quelles gentilles demoiselles !...

## VARIÉTÉS CHINOISES

(ÉCRIT PAR UN CHINOIS)

L'institution de la famille est la base sur laquelle repose tout l'édifice social et le gouvernement de la Chine.

La société chinoise peut se définir : l'ensemble des familles.

\* \* \*

L'amitié fait partie de nos devoirs les plus précieux ; ce n'est pas un sentiment inutile. Les amis sont les amis, et pour me servir des mêmes expressions que La Fontaine, je dirai que ni le nom ni la chose ne sont rares. Nous possédons même une antique formule qui se chantait autrefois et qui définit simplement les devoirs de l'amitié. En voici la traduction littérale :

Par le Ciel et par la Terre,  
En présence de la Lune et du Soleil,  
Par leur père et par leur mère,  
A et B se sont juré une inébranlable amitié.

Et maintenant si A monté sur un char  
Rencontre B coiffé d'un chapeau de paille grossière,  
A descendra de son char,  
Pour marcher au-devant de B.

Qu'un autre jour B, voyageant sur un beau cheval,  
Vienna à rencontrer A, chargé d'un ballot de colporteur,  
B descendra de cheval,  
Comme A était descendu de son char.

\* \* \*

### QUELQUES PROVERBES

“ On émousse le tranchant des sabres de l'ennemi en passant de l'or dessus.”

“ Le bonheur est comme une potiche posée sur le nez d'un mandarin ivre d'opium et qui éternue.”

\* \* \*

### FORMULES DE POLITESSE

Propos d'un marchand s'adressant au visiteur de sa boutique :

“ Le grand, le sublime aïeul a-t-il bien diné ? ” (C'est la formule de bienvenue.)

“ Quel est votre précieux nom, pour quo je fasse porter ces objets à votre noble adresse ! ”

“ Si vous vouiez bien faire à un infime insecte l'honneur d'accepter une tasse de thé, je vais vous conduire dans ma pauvre et misérable famille.”

Un Chinois, parlant de son père, dit :

“ Le vénérable vieux prince.”

Parlant de votre maison, il dit :

“ Votre illustre palais.”

Parlant de lui-même, quel que soit son âge, il dit :

“ Je suis votre stupide jeune frère.”

Parlant de sa femme, devant des étrangers, il dit :

“ La pauvre sottie du dedans.”

TEHENG KI-TONG.

### LES POURQUOI

*Pulchérie.* — Maman, vois donc ce grand nigaud de Gontran qui ne sait pas si les poissons dorment ou s'ils ne dorment pas.

*Maman.* — Bien, Pulchérie, je ne le sais pas moi non plus.

*Pulchérie.* — Mais, juste ciel ! pour qui donc supposez-vous que le lit de la mer a été fait ?

### ARMES MEURTRIÈRES

*Le juge.* — Mais il dit qu'il n'avait sur lui aucune arme meurtrière quand vous l'avez arrêté.

*Le constable.* — Il ment certainement, Votre Honneur. Voici ce que j'ai trouvé sur lui : deux paquets de cigarettes et un *fièvre*.

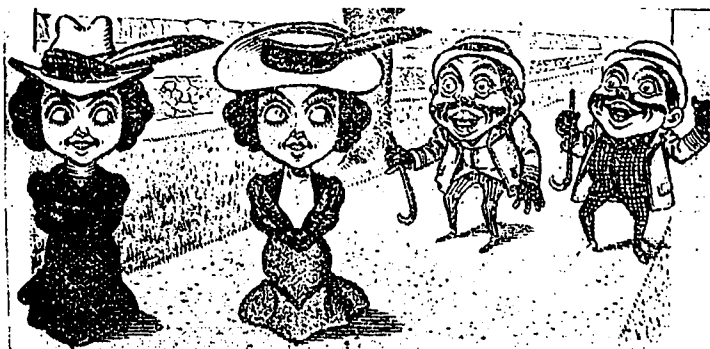
### TOUT S'EXPLIQUE

*Première amie.* — Je ne vois pas la veuve aux funérailles.

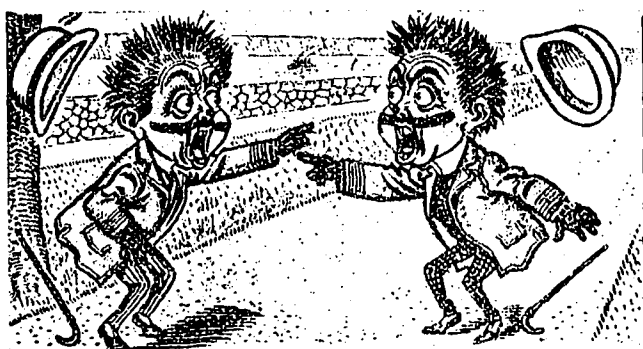
*Deuxième amie.* — Non, sa robe lui allait si mal qu'elle n'a pu contenir son chagrin suffisamment pour être présente.



VII  
... Que c'est délicieux ce bout de plume qui vous caresse les lèvres !...



VIII  
... Penses-tu qu'on les a fait enlever, les petites... ?



IX



X  
*Tous deux.* — Ah ! les bouts de plumes... Nous en avons assez... Adieu.

## CHRONIQUE

L'assassinat du roi Humbert tient encore tout le monde savant qui fait de la psychologie, en pleine activité.

Un jeune médecin de la Faculté de Lyon, M. Lefort, a essayé de fixer la physionomie du criminel d'après les savants et les artistes.

## L'ADMINISTRATION A L'HOTEL DE VILLE



I

—Excusez-moi, Monsieur, si je vous dérange, voudriez-vous avoir l'obligeance, je vous prie, de me donner un petit renseignement ?

—Voyez bien que je suis occupé, attendez votre tour.

Le fameux Lombroso a noté les anomalies physiques les plus fréquentes chez les assassins, et ces anomalies sont telles que la différence ethnique comme celle des sexes disparaît, si bien qu'un Italien et un Allemand criminels, par exemple, finissent par avoir une ressemblance entre eux, et que la femme criminelle prend quelque chose des allures masculines.

L'idiotisme criminel est en outre une démence sénile qui frappe les jeunes gens, lesquels forment la majeure partie des assassins. Mais que la démence soit sénile ou juvénile, cela importe peu à la société ; le triste est qu'elle soit dangereuse.

Les artistes de tous les temps, écrit M. A. Barbou, ont eu cette idée qu'à laideur de l'âme correspond celle du corps, et les peintres des écoles italienne, flamande, espagnole et française sont arrivés empiriquement à la création d'un type à face large pour un crâne petit, au front fuyant, aux yeux saillants et ronds,

au regard dur, à la bouche tirée avec coins en bas, oreilles mal faites et pointues, cheveux abondants, pas de barbe. Ainsi, les statuaires des cathédrales, les sculpteurs de gargouilles, ont représenté leurs démons et leurs diables, et la Science a confirmé ce que le rêve de l'artiste avait conçu.

Les régicides ont été spécialement examinés. Le docteur Régis, professeur de psychiatrie à l'Université de Bordeaux, en étudiant les régicides, les *magnicides* de l'époque actuelle, et en les comparant à ceux de l'histoire, a constaté et montré, dans une série de travaux, que ces fanatiques étaient, à quelques détails près, exactement semblables et répondaient à un type unique, bien caractérisé. Ce sont des déséquilibrés ou des dégénérés mystiques qui, obsédés par l'idée d'une mission glorieuse à accomplir, au prix même de leur vie, en arrivent à tuer un monarque ou un grand de la terre au nom de Dieu, de la patrie, de la liberté ou de tout autre principe analogue.

La seule chose qui paraisse différer en eux, c'est la cause dont ils se réclament et pour laquelle s'arme leur bras. Mais il n'y a là qu'une différence d'étiquette : quelle que soit la formule de leur mysticisme, et cette formule ils l'empruntent nécessairement au temps, au milieu, à l'ambiant, c'est toujours pour eux une sorte de religion sacro-sainte dont ils se croient à la fois les héros et les martyrs. Caserio, Acciarito, Luccheni, Gaetano Bressi eussent autrefois frappé Henri III, Henri IV, Louis XV, Napoléon Ier au nom de la religion catholique ou patriotique, comme Jacques Clément, Ravaillac, Damiens, La Salha tueraient aujourd'hui nos chefs d'Etat au nom de la religion anarchiste. Ce sont, se perpétuant dans le cours des siècles, les mêmes physionomies, les mêmes individus.

L'idée qui domine les régicides qu'ils ont mission d'exécuter un glorieux assassinat pour le bien de leur cause, explique très bien, dit encore M. Barbou, leur façon d'être et d'agir.

Elle explique comment presque toujours, malgré les fausses hypothèses de complot, de tirage au sort, etc., ils ont été seuls à méditer, à préparer, à accomplir leur forfait, ne voulant en partager le mérite et l'honneur avec personne. Elle explique aussi pourquoi le plus grand bonheur de leur vie c'est, dans la solennité de l'audience, de clamer au monde, en un factum typique, et la beauté de leurs théories et la sublimité de leur attentat. Elle explique enfin, en dépit de quelques rares défaillances momentanées et plutôt physiques, l'attitude et le courage vraiment héroïques de ces êtres en face des supplices ; attitude et courage qui arrachaient déjà des cris d'admiration aux anciens et qu'on ne peut s'empêcher de comparer à ceux des martyrs.

Heureux de tout ce qui peut donner du retentissement et de l'éclat à leur personnalité et à leur acte, comme les grands débats judiciaires et la

Certaines de ses constatations sont curieuses à relater.

L'étude comparative du développement musculaire de la face chez l'Européen avec celui du Chinois et du nègre d'une part, et celui du gorille de l'autre, permet de préciser les différences existant entre les races.

Le relèvement de la partie externe des sourcils est plus accentué chez le Chinois et le rapproche du type criminel. Les muscles masticateurs sont plus puissants chez lui que chez l'Européen et il l'emporte sur tous les types des autres races par la force des muscles des joues.

Mauvais signe ! Triste présage !



II

—Je n'ai pas dû savoir m'exprimer, je n'ai sans doute pas été assez poli... , voici justement un Monsieur qui doit avoir l'habitude de parler à des employés, je vais écouter comment il s'y prend.

fois qu'tu viens ici, c'est pour te faire inviter à dîner et que tu t'fourres le doigt dans l'œil !...

## AU RESTAURANT

*Le garçon.*—J'espère, monsieur, que vous n'oublierez pas le garçon ?

*Le client.*—Jamais, mon ami, mais en me donnant une mèche de vos cheveux ça m'aidera considérablement.

## ÉVIDEMMENT MIEUX

*M. Lafrousse.*—Venez vite, m'sieu le policeman ! Mon voisin vient de menacer de me tuer.

*Policeman.*—Ne vous inquiétez pas. S'il s'avise jamais de cela..., un quart d'heure après j'l'arrête.

*M. Lafrousse.*—Vous ne pourriez pas l'arrêter un quart d'heure avant ?

## ELLE A RAISON

*La mère.*—Ainsi tu penses que Georges t'aime ?

*La fille.*—Oui, j'en suis sûre.

*La mère.*—Mais comment le sais-tu ?

*La fille.*—On a sonné une alarme dans le quartier, hier soir, et il ne m'a pas laissé même le temps d'aller au coin de la rue pour voir où était le feu.

mort publique sur l'échafaud, les régicides ne craignent rien tant, en revanche, que ce qui peut diminuer ou rabaisser cette personnalité et cet acte. Par-dessus tout, ils redoutent l'imputation de folie, d'irresponsabilité qui ne manque presque jamais de s'élever en pareil cas, et tous protestent avec violence et fureur contre cette dégradante imputation. C'est que la pire des humiliations pour eux, qui se regardent et veulent être regardés comme les glorieux champions d'une noble cause, ce serait de se voir ravalés au rang des fous et de voir leur acte, digne d'une renommée immortelle, transformé en banale impulsion d'aliéné. Quelle chute du haut de leur piédestal !

Juger les régicides en de solennels débats et les condamner, dans chaque pays, à la plus grave des peines, c'est assurément le droit de la société, mais logiquement c'est une faute, car c'est aller précisément au-devant de leurs désirs et leur donner ce qu'ils désirent le plus : la célébrité et le martyre.

« Il n'y a, à mon sens, dit un savant, qu'un moyen, je ne dis pas de supprimer de pareils forfaits — il y a eu et il y aura toujours des régicides — mais tout au moins de les restreindre dans la mesure du possible, ce qui est en somme le but capital à poursuivre. Ce moyen, c'est de traiter les régicides en individus hors du commun, en malades, ce qu'ils sont du reste, puisque la plupart de ceux qui survivent, comme Galeote et Passanante, sombrent définitivement dans la folie.

« Plus de débats solennels et retentissants, avec discours au monde, se terminant par l'apothéose finale de la mort-martyre. Simplement, l'examen médical et, après constatation de la déséquilibration mystique avec impulsion morbide, l'internement silencieux et l'oubli définitif dans l'asile-prison ou asile d'aliénés criminels.

« Si quelque chose peut toucher et abattre le régicide, c'est cette fin calamiteuse, si contraire à celle qu'il avait rêvée. Et c'est aussi la perspective de cette fin qui peut, seule, atténuer l'éclosion grandissante de ses imitateurs. »

La conclusion serait peut-être la meilleure si elle était possible.

Mais allez donc supprimer d'abord le tapage de la presse, la curiosité du public toujours en éveil !

—Qui a fait le coup ? interroge la foule après qu'elle s'est un moment apitoyée sur la victime.

Et l'on ne voit pas bien le succès d'une feuille d'information, qui refuserait de satisfaire la curiosité du public.

Voilà donc une première tribune qu'on ne peut fermer ; quant à l'autre, qui sait ? Si les législateurs avaient à la rentrée une interpellation à perdre, peut-être pourraient-ils décider que les assassins des grands, ceux

qui ne tuent pas lâchement pour voler, seraient soumis d'abord à l'examen médical avant toute comparution devant un tribunal.

L'avocat, en effet, ne peut plaider que l'irresponsabilité et l'on pourrait essayer de remplacer, pour ces aliénés, le couteau ou la corde par la camisole de force.

KODAK.

## BELLE AFFAIRE !

*Damien.*—Qu'est-ce que Gatien va faire de tout l'argent qu'il vient de gagner avec son petit *scheme* ?

*Fabien.*—Belle question ! Il va le perdre dans un autre petit *scheme*, quoi !

## HEU ! HEU !

*Le vieux monsieur.*—Oh ! oh ! monsieur Toto, voilà qui est laid de se fourrer les doigts dans le nez...

*Toto.*—Ben quoi ! tu t'fourres bien le doigt dans l'œil, toi !... oui, c'est maman qui dit qu'chaque fois qu'tu viens ici, c'est pour te faire inviter à dîner et que tu t'fourres le doigt dans l'œil !...

## AU RESTAURANT

*Le garçon.*—J'espère, monsieur, que vous n'oublierez pas le garçon ?

*Le client.*—Jamais, mon ami, mais en me donnant une mèche de vos cheveux ça m'aidera considérablement.

## ÉVIDEMMENT MIEUX

*M. Lafrousse.*—Venez vite, m'sieu le policeman ! Mon voisin vient de menacer de me tuer.

*Policeman.*—Ne vous inquiétez pas. S'il s'avise jamais de cela..., un quart d'heure après j'l'arrête.

*M. Lafrousse.*—Vous ne pourriez pas l'arrêter un quart d'heure avant ?

## ELLE A RAISON

*La mère.*—Ainsi tu penses que Georges t'aime ?

*La fille.*—Oui, j'en suis sûre.

*La mère.*—Mais comment le sais-tu ?

*La fille.*—On a sonné une alarme dans le quartier, hier soir, et il ne m'a pas laissé même le temps d'aller au coin de la rue pour voir où était le feu.



III

—M'fait un renseignement, mais au galop, hein ? je suis pressé...

—Bien, Monsieur, je suis à votre disposition.

## LE PRIX!



—Donnez-moi un sou, ma bonne Dame, rien qu'un petit sou et je vous dirai que vous êtes jolie.

## LA NOBLESSE DU POÈTE

En me retirant l'espérance  
Sans doute vous avez voulu  
Initier mon cœur élu  
Aux voluptés de la souffrance.

Et, Seigneur, vous avez permis  
Que mon orgueil fut assez large  
Pour me couvrir comme une targe  
Contre les chocs des Ennemis.

Vous saviez, ô Dieu qu'on révère,  
Que le sort dont je suis chargé,  
Je ne l'aurais pas échangé  
Contre un autre sort moins sévère.

Que je n'aurais pas accepté  
De vendre mon âpre noblesse  
Contre une part de la richesse  
De la ric et de la santé.

P. GAVAULT.

## COURRIER FEMININ

Une de mes lectrices, bien timide, me demande, écrit l'intéressante Liselotte, des détails sur la manière de se laver ; c'est en rougissant, dit-elle, qu'elle me pose une semblable question ; elle a honte de son ignorance et s'en excuse fort humblement.

Quand on procède à sa toilette du matin, il faut tout d'abord se laver les mains ; les mains sont très souvent sales, à cause de leur contact fréquent avec toutes sortes d'objets.

Les mains se lavent avec du savon de bonne qualité et de l'eau chaude ou tiède ; lorsque le savon est bien mousseux, on frotte les ongles tout autour avec une brosse douce et à longs poils ; on frotte de même l'index s'il est noirci, comme le sont les index des ménagères.

Les mains étant propres, et la cuvette très bien rincée, pour détacher le savon et les impuretés de toutes sortes provenant du lavage des mains, on procède au lavage de la figure.

On a soin alors de se bien relever les cheveux, avec des épingles, sur le sommet de la tête, afin de ne point les mouiller dans les ablutions ; les cheveux souvent mouillés deviennent raides, et perdent cette jolie souplesse qui convient surtout aux petits cheveux fous qui encadrent le visage.

Pour se laver le visage, il importe, avant tout, de se servir d'eau bouillie ou filtrée, ou, ce qui revient au même, d'eau de pluie.

On se lave le visage avec de l'eau pure, tiède, sans savon ; on emploie un linge très doux, un bon vieux linge de toile fine, bien usagé ; ou encore un tampon d'ouate hydrophile qu'on jette à chaque fois. Il ne faut pas se laver à grande eau, mais passer doucement le linge mouillé sur le front en partant du milieu et allant à droite, puis repartant du milieu et allant à gauche ; ce double mouvement, tend à détruire les plis verti-

caux qui rident souvent les fronts et, en même temps, il évite de passer sur les sourcils, à *reproousse-poil*, ce qui les ébranle toujours un peu. On lave de même le nez, les joues, le menton, doucement, sans frotter trop fort, et en remontant en sens inverse des rides qui tendent à se former.

Cela fait, on s'essuie sans laisser l'eau séjourner sur le visage.

Ensuite, on procède au lavage du cou, des épaules et des bras. Celui-ci se fait avec un linge doux ou une éponge, de l'eau filtrée ou bouillie, et un peu de savon s'il est nécessaire, mais toujours du savon de bonne qualité.

Ce lavage se fait rapidement aussi, et le tout ensemble, on s'essuie avec une serviette, éponge ou un linge doux.

Ce lavage du matin doit être le seul de la journée ; le contact de l'eau sur la peau n'est pas bon pour l'épiderme, surtout s'il est prolongé et répété.

Il suffit que les pores soient bien ouverts et que la respiration cutanée puisse s'effectuer parfaitement.

À ce lavage, il faut en ajouter un autre qu'on néglige trop fréquemment : c'est celui des pieds.

Il faut tous les jours se passer une éponge avec un peu d'eau savonneuse sur les pieds ; cette opération est très rapide, puisqu'elle est faite chaque jour ; elle est *indispensable* pour toute personne propre et constitue une sage précaution d'hygiène.

La règle ordinaire et commune est de se laver le matin ; la logique serait, peut-être, de se laver quand on est sale.

Or, le soir, quand on a reçu toute la poussière de la rue, quand on a été en contact avec toutes sortes d'objets, on est un peu sale aussi.

La toilette complète que je viens d'indiquer peut donc très bien s'opérer le soir ; elle a l'avantage de procurer un meilleur sommeil. Mais toutes les personnes qui s'occupent de leur ménage, qui soulèvent chaque matin des flots de poussière, auraient besoin de leur refaire leur toilette le matin, ce serait trop, pour la finesse de la peau.

À ces dernières, je conseille alors de se contenter chaque soir de s'essuyer (sans eau) le visage, avec un vieux linge, bien propre et bien fin ; les traces qu'elles recueilleront sur ce linge leur prouveront que la recommandation n'est pas inutile.

Elles pourront donc procéder ainsi : le matin, le ménage étant terminé, lavage des mains, de la figure, du cou, des épaules, des bras. Le soir, lavage des mains, essuyage du visage, lavage des pieds et des jambes.

Ne jamais se laver le visage dans la journée, sauf nécessité absolue, et se laver les mains le moins souvent possible.

L'emploi de l'eau très chaude, de l'eau très froide, du cold-cream, pour se laver, constituent un traitement variable avec les différentes sortes de peaux ; nous y reviendrons quelque jour.

En thèse générale, il faut se servir d'eau bouillie ou filtrée, et à une température ordinaire.

Ces lavages quotidiens n'excluent pas le lavage total du corps à l'eau savonneuse et tiède, plutôt chaude, que l'on doit faire deux fois par semaine, *au moins*.

Nous n'avons parlé ici, bien entendu, que de l'usage de l'eau pour se laver, non pas des ablutions hygiéniques, de l'hydrothérapie, qui constitue un moyen si excellent et si simple de conserver, de recouvrer, même, la santé.

XXX.

## PROJET DE TOMMY

Tante Gertrude.—Et que feras-tu quand tu seras un homme Tommy.

Tommy.—Je me ferai pousser une barbe.

Tante Gertrude.—Et pourquoi cela ?

Tommy.—Parce qu'alors je n'en aurai pas si grand de figure à laver.

## AU CLUB

Gatien.—Quelle espèce d'homme est-ce que Fabien ?

Damien.—Je ne saurais dire. Je ne l'ai jamais vu autrement qu'en compagnie de sa femme.

## L'INÉVITABLE, ALORS

Elle.—Je ne puis vous épouser, monsieur Alfred, mais je serai une sœur pour vous.

Lui.—Merci, j'ai déjà sept sœurs.

Elle.—Je suis fâchée de m'imposer à vous, mais j'ai justement accepté votre frère.

## HUM !

Charles.—J'ai une idée.

Berthe.—Vous devez avoir la dans ma pensée.

## PAS DE CATASTROPHE

Mathilde.—Avez-vous parlé à papa ?

Alfred.—Oui, je lui ai parlé par le téléphone, et il m'a dit : "Je ne sais qui vous êtes, mais je donne mon consentement."

## UN MYSTÈRE



Lapince.—Que diable signifient tous ces zig-zags autour de la serrure de ta porte ? Ça paraît mal, mon vieux.

Lutroque.—Affreusement, mon garçon, et dire que la porte a été repeinte la semaine dernière. Je n'y comprends rien.

## SON COUP DE MORT



(Comment M. Lafrousse, qui était peu malade, mais très impressionnable, mourut de saisissement en entendant dans la pièce à côté sa femme causer du poêle avec une voisine.)  
— Eh bien, Mame Lafrousse, i va donc plus ?  
— M'en parlez pas, Mame Tampire, il est presque mort.

## LA POUPÉE

## RONDE D'ENFANTS

I

La poupée dans le jardin  
Avec son ami le pantin  
A l'ombre d'un pied de salade.  
Voici fleurir le lys,  
Lanturlurette !  
Voici fleurir le lys.

II

Son grand oncle l'ami Pierrot  
La regarde par le carreau  
En fredonnant une ballade.  
Voici fleurir le lys,  
Lanturlurette !  
Voici fleurir le lys.

V

La poupée rêve à son grand frère  
Qui s'en est allé pour la guerre  
Dans une boîte de soldats.  
Voici l'œillet en fleurs,  
Lanturlurette !  
Voici l'œillet en fleurs !

III

Polichinelle, son papa,  
Sous les arbres fait les cents pas  
Avec son nez en terre cuite.  
Voici fleurir le lys,  
Lanturlurette !  
Voici fleurir le lys.

IV

Mais sa grosse nourrice Zonzon,  
Elle est restée à la maison  
Pour faire bouillir la marmite.  
Voici fleurir le lys,  
Lanturlurette !  
Voici fleurir le lys.

## LE MACARONI FARCI

Une jeune femme de mes amies entra chez moi d'un air qui voulait dire :  
— Mon cher, vous qui êtes si fertile en ressources de toutes sortes, tirez-moi d'embarras.

— De quoi s'agit-il ? l'invitai-je à s'asseoir.

— Voici : je suis à bout de ma cuisinière et je voudrais la mettre à la porte.

— Jusqu'à présent, je ne vois poindre aucune difficulté.

— Ah ! vous croyez, vous ! Eh bien, je n'oserai jamais lui donner ses huit jours ?

— Est-elle donc si terrible ?

— Pas en apparence, et c'est justement ce qui m'épouvante. Elle acceptera son congé sans le moindre murmure ; mais, au bout des huit jours, elle ne s'en ira pas. Elle ne criera pas, elle ne protestera pas... elle restera là, tout simplement.

— Qu'en savez-vous ?

— J'ai essayé plusieurs fois !

— Priez votre mari de la jeter par la fenêtre.

— Vous oubliez, mon pauvre ami, que nous logeons au rez-de-chaussée. C'est vrai !

— Cette fille détient le record de la force d'inertie...

— La force d'inertie qui monte à la Nature une éternelle scie, a dit M. E. Hospitalier dans sa *Physique rimée*.

Mais la pauvre jeune femme n'avait pas le cœur au sourire.

Effondrée dans un fauteuil, elle dardait sur moi ses grands yeux d'angoisse et aussi d'espérance.

— Je crois, fis-je, que j'ai un truc.

— Parlez.

— Invitez pour demain une dizaine de personnes à dîner et avertissez votre cuisinière que vous m'avez chargé du menu. Je serai chez vous, le matin, à dix heures.

Le lendemain matin, à dix heures précises, je me trouvais fidèle à ce rendez-vous, asigné par moi-même.

La recordwoman pour la force d'inertie m'attendait dans sa cuisine, une petite lueur d'inquiétude en sa prunelle.

— Bonjour, Léontine.

— Vous allez nous faire, pour ce soir, un bon petit dîner, hein, Léontine ?

— A votre disposition.

— Vous ferez ce que vous voudrez, ça m'est égal, pourvu qu'il y ait du macaroni farci.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je vois, Léontine, que vous n'avez jamais servi dans les plus grandes familles de Florence, car le macaroni farci est le mets favori des plus grandes familles de Florence.

— Ah !... Et comment prépare-t-on ce plat là ?

— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple ! Vous faites cuire votre macaroni. Pendant que votre macaroni cuit, vous préparez une bonne petite chair à saucisse. Quand tout est prêt, vous enfillez la chair à saucisse dans l'intérieur des macaronis...

— Ça ne doit pas être bien facile !

— Oh !... avec un petit bâton, cette opération est un jeu d'enfant.

— Et quand la chair à saucisse est tout enfilée dans les macaronis ?

— Quand la chair à saucisse est enfilée dans les macaronis, vous mettez le tout à gratiner et vous servez bien chaud.

— Ça va être long, tout ça !

— Très long ! je vous engage à vous y mettre tout de suite, si vous voulez être prête pour huit heures et demie ce soir.

Les yeux de Léontine reflétaient les affaires de l'incertitude.

— Est-ce que, hasarda-t-elle, ce ne serait pas une farce ?

— Une farce ? semblait je ne point comprendre. Une farce ? Ah ! oui, vous voudriez mettre une farce dans les macaronis, au lieu de chair à saucisse... Libre à vous.

Devant mon masque d'un marbre pana hé d'airain, Léontine sentit battu son record.

Lentement, elle défit son tablier comme un prêtre retire son étole.

Et elle employa pour s'en aller la même force d'inertie qu'elle aurait mise à rester.

ALPHONSE ALLAIS.

## UN... RECORD

—... Oui, monsieur je me souviens qu'une fois à A... il faisait tellement chaud que, voulant prendre un verre d'eau, je ne le pus, parce que l'eau était évaporée avant que j'aie pu la porter à ma bouche.

## LES AMIS SONT MAÎTRES

Y.—Êtes-vous satisfait de votre nouvelle maison ?

Z.—Je crains bien d'avoir à la démolir.

Y.—Démolir ?

Z.—Oui, elle n'est pas divisée au goût de mes amis.

## INGÉNOSITÉ

Bouveau.—Ma femme s'est mis en tête d'étudier la géologie et la maison est tellement encombrée de pierres de toutes sortes que je ne puis même trouver une place pour m'asseoir.

Rouleau.—Que faites-vous, alors ?

Bouveau.—Je l'ai engagée à étudier plutôt l'astronomie.

Rouleau.—Est-ce mieux ?

Bouveau.—En effet Elle ne peut pas collectionner d'échantillons.

## PARTIE REMISE

Madame Aspice.—Nos maris étaient tous deux au club hier soir, avez-vous querellé le vôtre quand il est rentré ?

Madame Finelame.—Non.

Madame Aspice.—Pourquoi ?

Madame Finelame.—Parce qu'il n'est pas encore rentré.

## EN COUR

L'avocat.—Allons, est-ce bien là tout ce que vous possédez ?

Le témoin.—Je le jure.

L'avocat.—Allons, un petit effort de mémoire...

Le témoin.—J'ai de plus un cas de rhumatisme.

## POURQUOI PAS

A.—Votre femme paraît être très heureuse. Elle a toujours l'air souriant.

A.A.—Oh ! c'est qu'elle tient à laisser voir les cinquante piastres qu'elle porte en or dans ses dents.

## HORREUR !



Boff.—Viens prendre encore un verre... quoi ! ça ne te fera pas de mal...

Toff.—Si, si, je serais paif ! Et pour tout au monde je ne veux me griser.

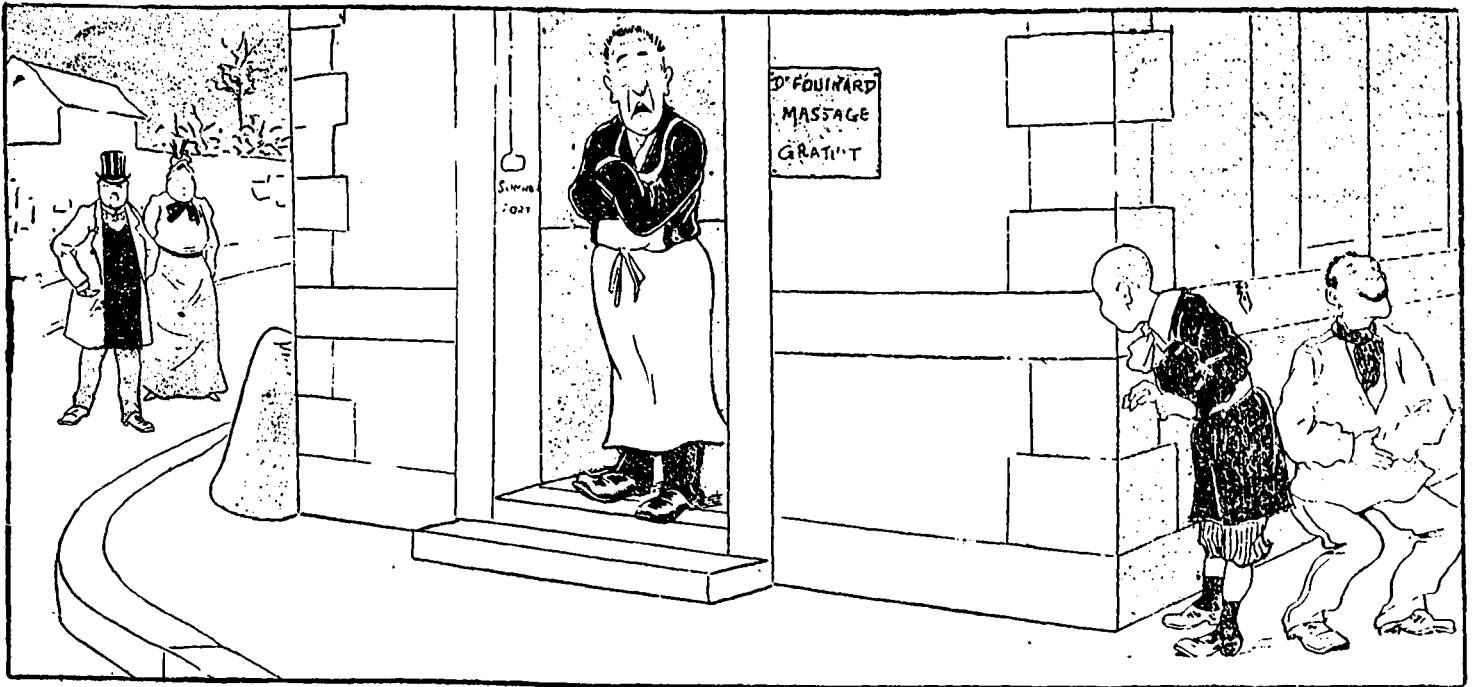
Boff.—Pourquoi...

Toff.—Tu vas comprendre ! C'est une chose horrible à penser... quand je suis gris, je vois ma belle-mère en double !

Boff.—Horreur !!!



## LE QUATRIÈME COUP DE SONNETTE



I  
Le concierge.—Voilà trois fois qu'on sonne et que j'ouvre pour rien... si jamais je le pince, celui-là, il me le paiera. (Suite à la page 10.)

## LE ROUET

Tourne avec un ronron câlin  
Pour filer la laine et le lin.

## I

Ce fut un refrain de veillée  
Au temps où l'aïeule filait  
Le linge de la maisonnée,  
Où le vin laissait place au lait,  
Où du café la liqueur noire  
Était ignorée au pays.  
Mais ça, c'est de la vieille histoire  
Laisant les jeunes ébahis.

Tourne avec un ronron câlin

Pour filer la laine et le lin.

## II

Dans le fenil ou dans l'étable,  
A la lueur du "croisot"  
Autour du bétail profitable,  
Les soirs d'hiver, on s'assemblait.  
Depuis l'aîné troque sa blouse  
Et s'éloigne de la maison.  
Le vieux rouet, couvert de bouse,  
A dû suspendre sa chanson.

Tourne avec un ronron câlin  
Pour filer la laine et le lin.

## III

Si l'on donne à la mort des choses  
Un tel sobriquet : l'abandon,  
Les choses, ainsi que les roses,  
Peuvent se passer de pardon.  
Pourtant, ému de sa détresse,  
J'ai recueilli le vieux rouet  
Où l'aïeule de ma maîtresse  
Du pied et de la main jouait.

Mon cœur est un rouet câlin  
Où l'amour file encor le lin.

EDMOND TEULET.

## LE PERE D'ADOLPHE

M. Michu est arrivé jadis à Paris en sabots, porteur d'une seule pièce de cinq francs, qui était fausse. Cette première mise fonds lui a suffi pour faire fortune, et aujourd'hui il est un des plus riches propriétaires de La Villette. Malheureusement, avec toute son immense fortune, il est moralement resté ce qu'il était à son point de départ, c'est-à-dire un ours mal léché, sans éducation ni savoir-vivre et jonglant d'une déplorable façon avec la langue française.

Les écus ne lui ont fourni qu'un phénoménal aplomb.

Il est resté veuf, avec un fils auquel il a fait donner une brillante éducation.

Beau, bien fait, spirituel, gentleman parfait, Adolphe Michu s'est glissé, au noble faubourg, dans les salons de la duchesse de X..., dont il aime la fille. Grâce aux millions du père, on a accepté la proposition du jeune homme qui, sachant que son papa, introduit chez la duchesse, y produirait l'effet d'un rhinocéros dans un bouquet de roses, s'est étudié à toujours l'écarter.

Annonçant que son père est en voyage, il espérait n'avoir à le montrer qu'à la signature du contrat ; mais la duchesse lui a dit ce matin :

—Monsieur Adolphe, le mariage est annoncé pour la fin de la semaine. Votre père doit être revenu enfin de son voyage ?

—Il est arrivé ce matin même.

—Alors priez-le donc de venir prendre le thé avec nous, rien qu'en famille, nous pourrions ainsi faire plus ample connaissance.

—Je lui ferai savoir votre désir.

—Donc, à ce soir.

Ainsi acculé, le jeune homme se décide enfin à lâcher son père ; mais, après lui avoir fait part de l'invitation, il s'efforce de lui faire la leçon.

—Tu sais, c'est inutile de leur raconter toutes tes affaires !

—Est-ce que j'ai l'habitude de gaspiller ma salive ?

—Non ; mais, dans le grand monde, moins on parle, plus c'est bon genre.

—Sois tranquille, je suis causer avec ces gens-là ; j'ai causé avec Charles X et Louis-Philippe, moi ! — Ainsi, ne crains rien.

Après avoir arraché à son père la promesse de ne répondre quo par "oui" et par "non", le pauvre garçon le laisse partir seul ; car il n'a pas le courage de l'accompagner.

\* \* \*

A son arrivée dans le salon, où se trouvent quelques personnes, M. Michu est allé s'asseoir dans un coin et n'a pas ouvert la bouche ; mais, les étrangers s'étant peu à peu retirés, on reste en famille. Il est alors installé devant le feu, entre la duchesse-mère et le vidame de Chartres, oncle de la demoiselle. Cette dernière brode à la lueur de la lampe placée sur l'angle de la cheminée.

LA DUCHESSE, gracieuse.—Monsieur Michu, aurais-je l'honneur de vous offrir encore une tasse de thé ?

MICHU.—Non, merci ; déjà trois tasses, j'en ai assez de votre eau chaude ; je suis amorcé comme une seringue. Parlons plutôt de nos enfants... Nous disions donc que la petite veut de mon gars?... Parbleu ! elle a bec fin ! Elle sera heureuse avec lui... si elle ne fait pas la traînée avec d'autres, bien entendu.

LA DUCHESSE.—Oh!!!

MICHU.—Non, non, ça irait mal ; j'aime mieux vous le mettre dans la main tout de suite... Quo lui faut-il pour être heureuse ? Un mari prévenant ? Il l'est, je vous en réponds ; c'est un vrai chatto que mon petit... Allez, je connais Adolphe, moi... bon garçon, autant de jarrot que de cœur (et ce n'est pas peu dire !), caressant au possible, mais rageur, v'là mon Adolphe !... Qu'elle ne se mette pas à frétiller avec un voisin, et elle sera heureuse, je vous en donne ma parole ! Et quand je donne ma parole, ce n'est pas du vent.

LE VIDAME.—Mais, nous ne...

MICHU, interrompant.—Oui, je suis un homme de parole ! Lèvez-vous (je paye la voiture si vous voulez) et allez à La Villette demander à qui-conque : "Michu ? qu'est-ce que Michu ?" Tout le monde vous répondra : "C'est un homme de parole !..." Je n'ai pas reçu un boisseau d'instruction, moi (ce que je sais, je l'ai appris tout seul), je n'ai pas d'esprit, mais j'ai du bon sens, ce qui vaut mieux ; aussi je vois juste.

LE VIDAME.—Nous...

MICHU.—Oui, je vois juste. Tenez, à votre Charles X, je lui ai dit, le 2 juillet de l'an 30 : "Changez vos ficelles, ou on vous flanquera de la pelle au dos." Avez-vous vu juste, hein ? Je donnerais mon œil que, sur la terre étrangère, il a dû se répéter : "Michu avait raison !..." C'est comme votre Louis-Philippe... Dans le commencement, c'était à qui lui donnait des poignées de main ; moi, je me suis dit : "Laissons folâtrer le mouton." Eh bien ! monsieur, à dater de Robespierre, il avait déjà changé son fusil d'épaule !... J'ai vu juste tout de suite : "Toi, ai-je pensé, t'as beau élever des colonnes creuses le long des boulevards, pour flatter le peuple et donner de l'ombre, charrie droit où tu auras également de la pelle au dos !..." Aussi quand est arrivé l'affaire du gueuleton de votre baron Odillot, j'ai aussitôt compris qu'il y allait avoir de la cuisine dans la rue. Huit jours après, ils lui flanquaient de la pelle au dos, et ils faisaient bien, je les approuve ; seulement, ils ont eu tort de brûler le pont Louis-Philippe, parce qu'un pont, c'est un monument, et qu'un monument c'est l'histoire des nations !

LA DUCHESSE.—Nous nous écartons...



## II

Le diant. — Je suppose qu'un massage me fera du bien...

MICHU, *interrompant*. — Oui, ma bonne dame, un monument, c'est l'histoire des nations ! C'est si vrai, qu'en Egypte, quand les savants ont voulu les transporter dans les salons du Louvre, Bonaparte leur a dit : " Je vous défends d'enlever une seule pierre des Pyramides ! " (Pudeur que n'ont pas eue les Anglais, qui les ont emportées en détail dans leurs goussets...) Là, il a eu raison et cent fois raison... L'affaire du duc d'Enghien, ça c'est autre chose...

LA DUCHESSE. — Qui n'a commis une faute dans sa vie ?

MICHU, *souffleur*. — Tiens, vous venez de vous couper, ma petite mère.

LA DUCHESSE. — Oh ! pouvez-vous croire...

MICHU, *réfléchissant*. — Est-ce que vous faites allusion à ma défunte épouse, sacrebleu !

LA DUCHESSE. — Oh !...

MICHU, *interrompant*. — C'est que faudrait pas y toucher, à celle-là !! Du côté de la vertu, on pouvait la manger, entendez-vous ?... Bonne et nerveuse (Adolphe tient d'elle), c'était une femme qui, en robe de soie, vous aurait posé trente sangsues à la contre-face d'un ouvrier malade ; mais, s'il s'était permis de lui souffler un mot de travers, elle lui aurait fait avaler ses petites bêtes !... Un vrai gendarme, quoi ! excepté pour son petit Trognon... et son petit Trognon, je vous prie de croire que c'était moi, Bibi, votre serviteur... et pas un autre bonhomme ! car je vous flanque mon billet qu'il n'y a pas au monde un second animal qui puisse se vanter que, même dans un moment de vin, elle lui ait dit : " T'es mon Trognon ! " Oh ! oui, vertueuse... et en voilà une aussi qui voyait juste, la mâtino. Ce n'est pas elle que vous auriez épaulé, comme mon fils, avec votre fameux tra-la-la qui remonte aux croisades... Ah ! je les connais, vos croisades ! Ce n'est pas aussi à moi qu'on monte le coup que c'étaient des combats contre les moricauds !... Allons donc ! C'étaient les eaux de ce temps-là.

LE VIDAME, *les bras au ciel*. — Oh ! oh ! oh ! !

MICHU, *interrompant*. — Faites donc pas votre discret !! puisque je vous dis que je connais le truc... C'étaient des malins, tous ces vieux-là, malgré leurs paletots de fer. Pour s'en aller en garçons se goberger là-bas, ils contaient à leurs bourgeois qu'ils devaient se flanquer un coup de torchon avec les négrillons ; puis ils se faisaient un sac en vendant un lopin de terre ou de bois, et ils allaient passer une saison en Palestine, où un nommé Saladin leur donnait à jouer. Quand ils étaient rincés de leur quibus, ils écrivaient à la bourgeoisie qu'ils étaient prisonniers. Mes malheureuses, pour avoir l'argent de la rançon, tricotaient des bas et brocantaient le reste des bibelots... Quand il n'y avait plus rien à laver au logis, mes gaillards revenaient raconter les prétendues peignées regues par l'ennemi, et ils rapportaient à leurs femmes des cymbales qu'ils avaient gagnées à la toupie hollandaise... Ah ! ils entendaient la noce en grand, ces rosses-là !... Faut avouer pourtant que leurs femmes étaient de rudes bêtasses ! Ce n'est pas ma défunte qui aurait gobé de ce numéro-là ! Elle se levait et se couchait méfiante. Je l'entends encore, quand elle me disait en mourant : " Ne marie jamais Adolphe à une famille susceptible des tribunaux. "

LA DUCHESSE. — Mais...

MICHU, *interrompant*. — Oh ! ne tremblez pas ! Comme Adolphe ne peut vivre sans la petite, je vous bien ne pas aller à l'épluchage, et je n'en demande pas plus long. Mon gamin m'a dit : " Ils veulent deux millions. " Allons-y... J'aurais préféré la petite moins blonde ; mais, vu que ce n'est pas moi qui épouse, mettons mon goût dans mes bottes... Je lâcherai les deux millions. Avec ça, on peut de temps en temps payer une bouteille à un ami ou aller passer quatre ou cinq jours en Italie à regarder les statues ; sans compter que, trois fois par semaine, si la petite veut venir

s'atteler au rôti du père Michu, elle trouvera encore à passer du bon temps et à chanter godichon. Vous savez ce que je dis pour elle, je le dis pour vous, la mère ; vous aurez votre rond... Du moment que la petite a enjôlé mon garçon.

LE VIDAME, *scandalisé*. — Oh !...

MICHU. — " Enjôlé " vous froisse ? Mettons " abruti ". Je ne tiens pas à faire manquer l'affaire pour un mot leste. Ce qui plait à mon fils me chausse aussi... Il aurait voulu épouser un bâton de chaise, je l'aurais laissé faire. Aussi, quand il est venu me dire : " Ils n'ont pas le sou, la mère a tout fricoté, et le vieux n'a plus que ses parchemins à sucer, de sorte que la petite n'apporte que ses yeux et un peu de dentelles, " moi, j'ai répondu de suite : " Nous les requinquerons. "

LA DUCHESSE, *fière*. — Monsieur !...

MICHU. — Point de remerciements... Vous n'avez pas le sou, j'ai de l'argent : nous mangerons au même râtelier... Vous viendrez babiter ma grande maison de La Villette, cela vous fera l'économie d'un loyer ; car je ne sais pas ce qu'on gagne dans les vidames, mais vous ne paraissez pas très calés... et nous la passerons douce en assistant au bonheur des enfants. (*A la demoiselle.*) Car tu seras heureuse, ma fille, heureuse et honorée, Oui, honorée !... Quand La Villette saura qu'elle est la fille au père Michu, elle pourra se promener en reine le long du canal... pas sur le côté droit, il est malpropre, sur le côté gauche... Seulement, les ouvriers s'y baignent en été... Ah ! oui, heureuse ! car elle aura un rude gars pour mari... tout mon portrait à vingt ans, mais avec le latin en plus... Oui, tout mon vrai portrait... et je ne me vante pas... car je vous aurais rencontré alors, la maman, que je vous aurais pas laissé le temps de demander d'où venait le vent... Ah ! le mariage fait, nous la mènerons bonne. pas boire du thé, par exemple !... J'en ai assez de votre eau chaude ; on y ferait infuser une armoire en noyer, que ça aurait le même goût... Nous vivrons unis comme les quatre doigts et le pouce... toujours des concessions... Vous me passerez ma pipe, et je vous parlerai de votre Marie-Antoinette, puisque c'est un besoin pour vous. Et puis, les petits enfants viendront nous égayer, car j'aime les enfants... Je préfère les garçons... C'est moi qui les élèverai... J'en ferai de vrais Michu. Aussi ai-je dit à mon Adolphe : " J'ai encore un million pour toi le jour où tu me présenteras ton douzième garçon... "

LE VIDAME. — Permettez...

MICHU. — Quoi ? permettez quoi ? On a l'air de vous demander un sacrifice à vous, le petit vieux ! Vous vous tortillez depuis une demi-heure, comme si je disais des choses extraordinaires.

LE VIDAME, *impatiente*. — Voulez-vous, enfin, me permettre une observation ?

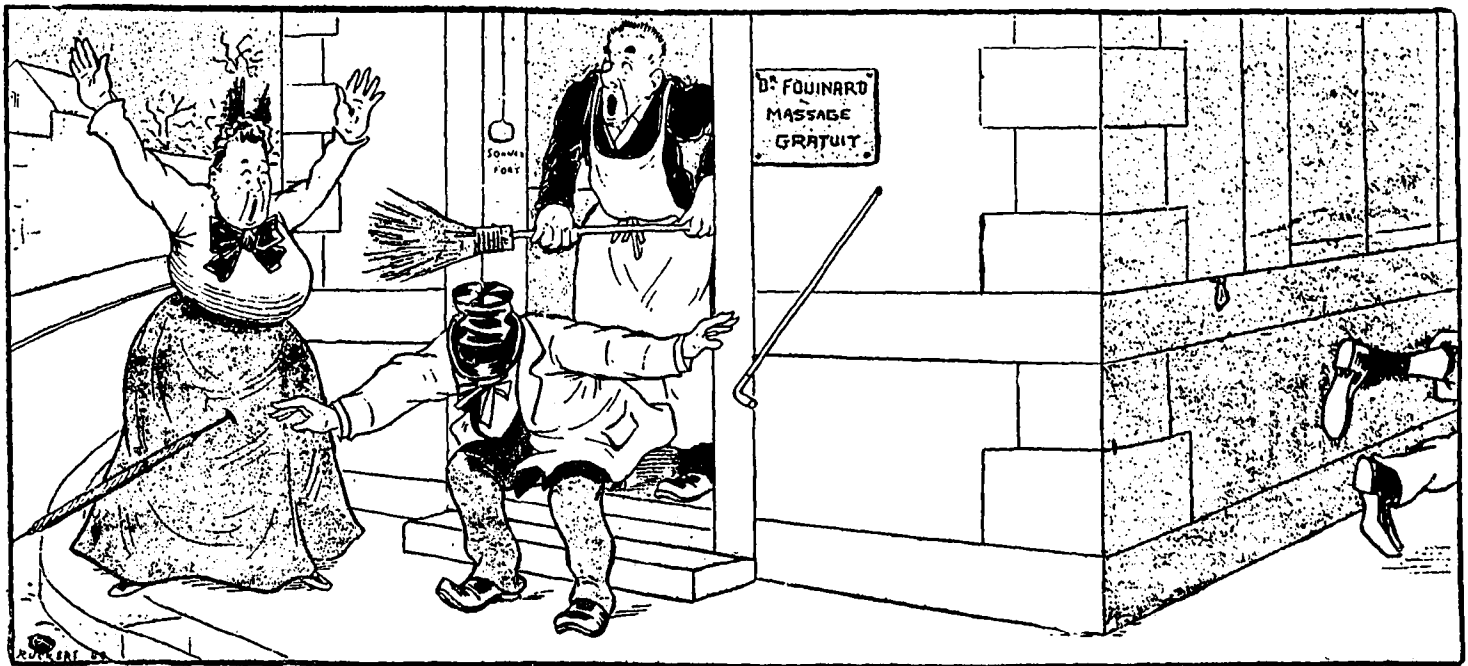
MICHU. — Mais il me semble que je n'empêche personne de parler.

LE VIDAME. — Je crois que,

## DEVINETTE



Ces deux jeunes mariés se croient bien seuls. Ils ne se doutent pas que la belle-mère les observe. Où se cache-t-elle ?



III  
Le concierge (ne voyant que le chapeau).—Tonnerre !... c'est M. le maire !!!

tout en respectant votre légitime désir d'avoir des petits-enfants, si on restreignait à un chiffre plus raisonnable le nombre des...

LA DUCHESSE.—A deux, par exemple...

MICHU, vivement.—Je ne signerai jamais ce papier-là!!! J'aurais pu en demander dix-sept... comme ma mère, mais j'ai dit douze... tonons-nous-y... je n'ai qu'une parole... Et puis, comme l'on dit, les enfants, c'est la fortune du pauvre.

LE VIDAME.—Précisément... Alors, comme, grâce à votre générosité, les jeunes époux ne seront pas pauvres, je pense qu'il faudrait les dispenser de ce luxe un peu... (cherchant son mot) un peu... un peu peuple.

MICHU, s'emportant.—Un peu peuple! Vous allez reprocher au peuple ses enfants, vous?... Ah ça! dites donc, j'en fais partie, du peuple, moi! Je suis venu à Paris en sabots... Ah! vous méprisez le peuple?... Mais vous êtes encore bien heureux de le trouver, le peuple, pour qu'il vous donne deux millions de votre demoiselle!! Si elle cherchait un mari dans les vidames, elle resterait peut-être longtemps à boire du thé, en attendant pareille aubaine! Vous savez... pour ce que j'y tiens, mettons que vous n'avez pas connu mon Adolphe... Je trouverai bien à le caser... Il est morceau assez friand pour que les demoiselles ouvrent la bouche... Au reste, je m'attendais à un affront pareil!... Quand Adolphe est venu m'annoncer la catégorie de son infante, je lui ai dit tout de suite: "Méfie-toi, ces gens là nous regardent d'en haut; ils se figurent que le soleil a été créé pour eux, et si on les laissait faire, ils afficheraient: *Demain, grande fête nationale: on tireva sur le peuple.*" Ah! je vois clair, moi, et vous vous trompez, si vous croyez m'avoir bouché l'œil avec votre thé. Cherchez ailleurs marchand pour votre demoiselle... Quant à moi, vous pouvez m'embrasser; car c'est la dernière fois que je fiche le pied chez vous; et si jamais quelqu'un vient vous dire: "Tiens! j'ai vu Michu arrêté à la porte de votre hôtel!" vous répondrez sans hésiter: "Alors, c'est qu'il... saignait du nez!"

EUGÈNE CHAVETTE.

RÉFLEXION

Tous les hommes sont frères, c'est entendu... mais pas frères du même lit.

CRI DU CŒUR

Taupinel (ramassant un bout de cigare).—Faut-y qu'y en ait qui soient riches, pour les jeter aussi gros qu'ça!

AVANT LE DUEL

Le chirurgien (aux duellistes).—Faites-vous toucher, au moins, que je puisse vous couper quelque chose!

LA BELLE AFFAIRE!

Lafrime.—Pouvez-vous me dire, mon ami, à quoi sert cette bosse sur le dos du chameau?

Le montreur de bêtes.—A quoi elle sert?

Lafrime.—Oui, de quelle utilité est-elle?

Le montreur de bêtes.—C'est ce qui constitue la plus grande valeur du chameau; il ne serait d'aucune utilité sans cela.

Lafrime.—Comment cela?

Le montreur de bêtes.—Vous ne supposez pas que les gens paieraient dix sous pour voir un chameau qui n'aurait pas de bosse, n'est-ce pas?

PLUS QUE VAGUE

Boff.—Est-ce que Mlle Taupin t'a donné quelques encouragements?

Toff.—Assez vaguement. Elle a refusé mon amour, mais elle a accepté mes boîtes de chocolat.

ENTRE ELLES

Mme Gatien.—Oui, ma chère, croyez-vous? Me voilà encore sans bonne! Il y a des moments où je rêve de me servir moi-même.

Mme Davion.—N'est-ce pas, ma chère? Ceux qui n'ont pas d'argent pour se payer des domestiques sont bien heureux.

RIEN A CRAINDRE

Bézuchot fait expédier au fils d'un de ses amis un cheval mécanique. Il recommande au marchand de le mettre dans une cuisse solide bien enveloppé.

—D'ailleurs, ajoute-t-il, ce sont là des recommandations inutiles; nous savons tous qu'un cheval ça s'emballé facilement.

QUESTION NATURELLE

A.—Moi, monsieur, je suis poète et j'ai fait une chanson à boire.

A.A.—Oh! De combien de verres?

UN BRAVE

Mme Taupin.—Georges, veux-tu congédier Mario? Tu sais combien j'en ai peur.

M. Taupin.—Certainement. Aucune servante ne pourra jamais m'effrayer. (Quelques instants plus tard.) Mario... Ah! Mme Taupin m'a demandé de vous dire qu'elle... voudrait vous voir... quand je serai parti pour mon bureau.

L'EXCEPTION POSSIBLE

Madame.—Vous pourriez faire la cour à n'importe quelle femme.

Monsieur.—Oh! je ne sais pas... Il y a ta mère...

TIT FOR TAT

La maîtresse.—Pourquoi avez-vous quitté votre dernière place?

La servante.—Une jolie question, vraiment! Est-ce que je vous demande pourquoi votre dernière servante vous a quittée?

CRUEL!

Lui.—Ne pen-chez-vous pas que c'est une belle journée pour la promenade?

Elle.—En effet. Pourquoi n'allez-vous pas en faire une?

CORRECTIF

Alice.—Ainsi Bertha s'est décidée à devenir la femme du vieux Sador.

Lucie.—Elle s'est plutôt décidée à devenir sa veuve.

UNE EXPÉRIENCE

Le jardinier.—Pourquoi apportez-vous vos livres d'étude ici, monsieur Georges?

Georges.—Ce sont "Les racines Grecques", vous savez, et je veux voir si cela va faire pousser l'arbre de la science.

LE POINT DE RESSEMBLANCE

Toto.—Papa, est-ce vrai que les voleurs ont un certain sens de l'honneur?

Papa.—Non, mon fils, les voleurs sont justement aussi méchants que les autres hommes.

SUR LA PLAGE

Emma (qui hésite à entrer dans l'ondr).—Est-ce bien froid, Anna?

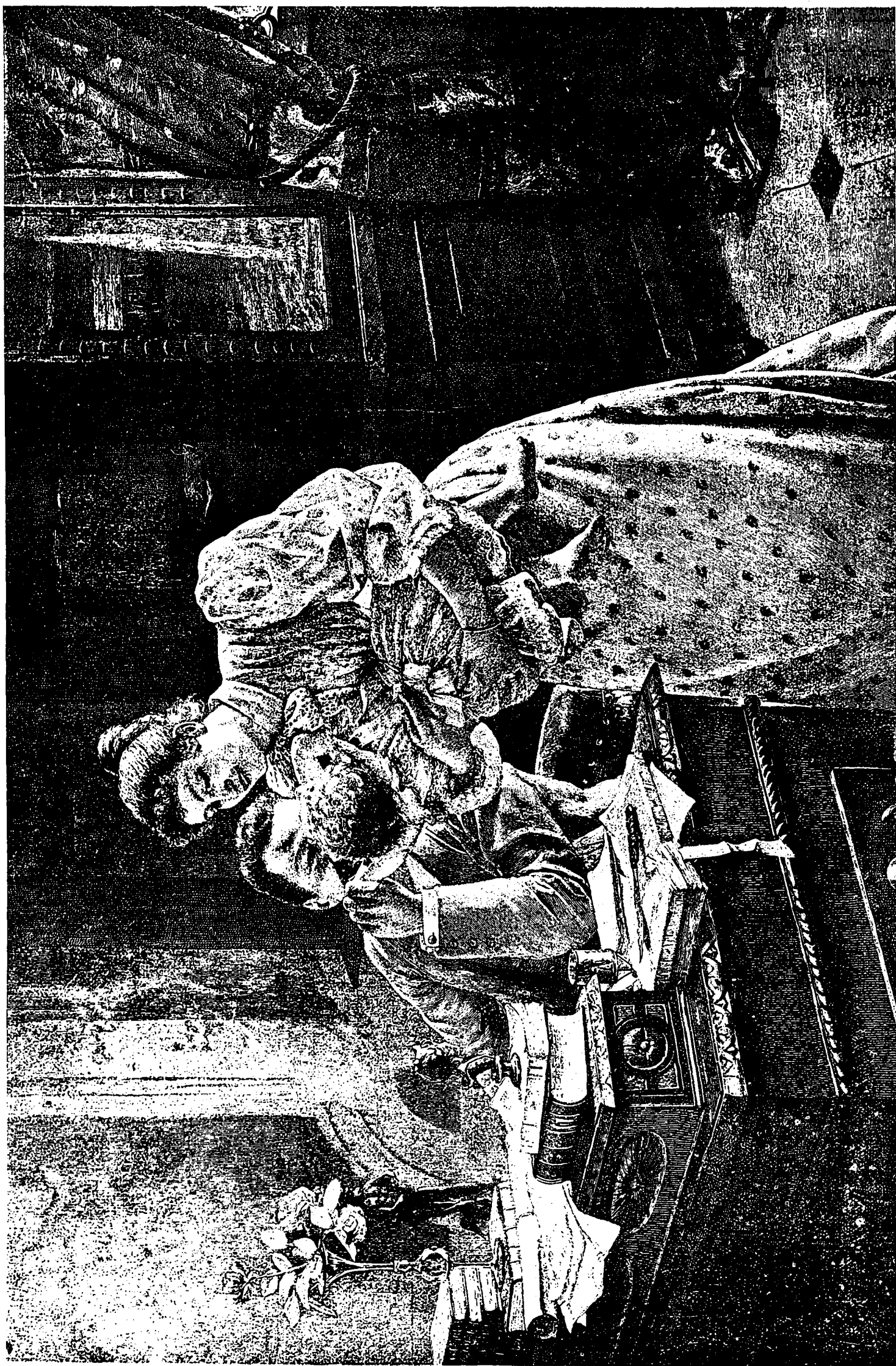
Anna (qui y est).—C'est pas qu'ça soit froid, mais c'est bien humide.

\$\$\$ à \$\$\$\$\$

Tout garçon ou fillette peut facilement gagner de \$3.00 à \$5.00 chaque semaine en vendant nos marchandises. On en a besoin dans chaque maison, magasin et manufacture . . . . .

ECHANTILLONS valant \$5.00 envoyés GRATUITEMENT à tous ceux qui en feront la demande cette semaine . . . . .

BOWELL & BURY, 85 RUE ST-JACQUES, MONTREAL



LE BONHEUR DE LA FAMILLE.



## LE PETIT OISEAU

C'était un doux petit oiseau,  
Qui portait plume blanche ;  
En venant de boire au ruisseau,  
Il monte sur la branche,  
Et, comme il peut se voir dans l'eau,  
Il se trouve joli, l'oiseau,  
Sur le bout de la branche.

Et le joli petit oiseau,  
Lissant sa plume blanche,  
Pendant que juse le ruisseau,  
Gazouille sur la branche,  
Claire, fraîche est la voix de l'eau,  
Fraîche aussi la voix de l'oiseau,  
Sur le bout de la branche.

Mais un noir et méchant oiseau  
A vu la plume blanche ;  
Il a volé vers le ruisseau,  
S'est jeté sur la branche...  
— Une goutte de sang dans l'eau !...  
Illus ! plus de petit oiseau  
Sur le bout de la branche !..

EUGÈNE MULLER.

## LA CONSCIENCE

Vous connaissez, n'est-ce pas, ce beau morceau de Victor Hugo, sur la conscience, il représente Cain, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, qui s'en va au travers des vastes étendues, fuyant sans relâche cette implacable vengeresse, la conscience, qui toujours lui reproche son crime ; il a tué son frère Abel et les années passent sans adoucir le remords aigu ; il fuit, il se fait construire une tour immense, au fond de laquelle il se cachera, loin des humains, loin de la clarté du jour ; mais là, encore :

L'œil était dans la tombe, et regardait Cain !

C'est une faculté merveilleuse, un don précieux et redoutable à la fois, que cette conscience incrustée dans notre âme, ligne inflexible, qui ne transige pas et qui ne se dérobe pas devant les pires instincts.

Quand un homme est seul, et que, sans témoins, il peut accomplir une mauvaise action, une voix parle en lui ; quels que soient ces desirs, quelle que soit l'impunité assurée, cette voix le fait hésiter, la violence de ses appétits ne saurait la supprimer entièrement.

Il peut néanmoins passer outre ; désobéir à cette loi et satisfaire ses tendances coupables ; cette transgression arrive chaque jour, et toute conscience humaine s'est vue souvent méconnue et étouffée.

La supériorité n'en existe pas moins ; et le pire scélérat, celui qui ne souffre même plus de l'acuité d'un remords, témoigne encore assez de la réalité de sa conscience, parce qu'il se sait vil, et reconnaît la vertu, où elle existe. Je ne dis pas qu'il l'apprécie, je ne dis pas qu'il la respecte, mais il convient de son existence et c'est beaucoup déjà.

Cette conscience morale est notre véritable caractéristique, à nous autres humains, notre véritable force aussi ; que pourrions nous, en effet, au milieu des multiples tentations, au milieu de s occasions mauvaises qui nous entourent, si ce guide intérieur n'était là pour nous diriger ? privés de cette conscience nous ne serions pas responsables, et nous n'aurions plus cette redoutable supériorité qui est : la liberté de choisir, entre le bien et le mal en connaissance de cause ; notre adhésion aux ordres de la conscience est la vertu, notre révolte est la faute.

Cette responsabilité morale, qui nous place en dehors du reste de la nature, fait votre grandeur, mais quelle dangereuse grandeur !

Il faut embrasser d'ensemble les obligations irréfutables qui résulte pour nous de cette faculté merveilleuse, donnée à chacun.

La conscience morale, comme toutes nos autres facultés, doit-être cul-

## ON VERRA BIEN



Damien.—En voilà une bonne ! Je trouve ceci dans un endroit où il y a beaucoup de dames et aucune ne veut réclamer l'article. Enfin, qui vivra verra.

## DANS LE PETIT MONDE



Toto.—Halte-là ! C'est lâche, on ne doit jamais frapper un homme à terre.

tivée ; et nous avons envers elle des devoirs stricts, dont son utilité dépend.

Cette voix est nette, mais il faut l'écouter, ce n'est pas en un jour qu'on peut l'étouffer ou la rendre puissante, mais par un labeur constant, par la manière d'agir de chaque jour.

L'habitude de mal faire, de considérer son intérêt propre ; le désir de s'éviter à soi-même des efforts pénibles, le besoin de flatter autrui, l'ambition, la jalousie, l'orgueil, tous les instincts mauvais qui s'élèvent en nous, sont autant de cris formidables et discordants, qui cherchent à masquer cette voix intérieure. Si l'on transige avec la conscience, si on raisonne, si on cherche à se tromper soi-même sur ses impulsions honnêtes, peu à peu elle s'affaiblit ; voilà que les fautes qui paraissaient d'abord énormes semblent moins graves : on regarde sans indignation des turpitudes déjà acceptées et l'âme se fait aux noirceurs dont elle est coutumière.

Triste adaptation et combien elle est fatale à notre fragile vertu !

La conscience méconnue, étouffée, disparaît de plus en plus ; que fera, alors, le pauvre navire sans boussole ?

On n'ose à peine envisager cet état misérable, et penser à cette vie tout entière mauvaise, privée de la conscience, forte et seraine.

Efforçons-nous, au contraire, de développer en nous, chaque jour, ce sens net du devoir et de la vertu ; ne cherchons point de compromis avec la conscience, écoutons sa voix, et soyons dociles à ses enseignements.

Voyons : connaître son devoir, être éclairé sur la route à suivre, n'est-ce pas un bienfait sans égal ? il ne faut ni le méconnaître, ni surtout en paralyser les heureux effets ?

Se faire une conscience droite, voilà notre premier devoir, le second sera de s'incliner, sans réserve, sous ses plus pénibles arrêts.

M. R.

## ENTRE BADAUDS

—C'est pas possible que ce ballon emporte monsieur Laforme et sa femme qui sont si gros tous les deux.

—Pourquoi pas ? tu sais bien que monsieur Laforme est gonflé de remords et s'emporte facilement, et que sa femme est un esprit léger.

## DIALOGUE CONJUGAL

Elle.—Qui répareras tes habits quand je serai morte ?

Lui.—Personne. Alors je serai capable d'en acheter des neufs.

## PROBLÈME TOUFFU

Le locataire.—Les temps sont si durs que si vous ne baissez pas le prix du loyer, je serai obligé de déménager.

Le propriétaire.—Comme il y a six mois que vous ne me payez pas, vous seriez bien aimable de spécifier la réduction qui vous conviendrait.

# Le Médecin de Famille,

dans la famille, est ordinairement plus intime que la plupart des parents. Tout le monde, dans la maison, a confiance à ce qu'il dit et il étudie les meilleurs intérêts de la famille concernant leur santé. Si vous doutez que

## Abbey's Effervescent Salt,

ne soit pas tout à fait recommandable et utile, parlez-en à votre médecin qui connaît l'efficacité et les principes de cette délicieuse et utile préparation.

Les nombreuses lettres de recommandation que les propriétaires ont reçues de médecins éminents démontrent que les déclarations faites par la Compagnie sont exactes.

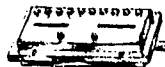
Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation sans égale peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. En vente chez tous les pharmaciens à 25c et 60c la bouteille.

Quelques engagements ont une heureuse fin, d'autres, hélas! finissent par le mariage.

### "International Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.



**GRATIS** Aux personnes qui nous ont seulement 2 douzaines de plumes en vente à 10c, chacune. Ces merveilleuses plumes ne voient d'un seul morceau avec pointe et une plume ne s'écrit jamais, c'est une page entière sans que vous soyez obligé de changer la plume une seule fois. Elles sont aussi adhésives. Envoyez-nous votre adresse et nous vous expédierons les plumes par la poste, quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons un autre lot de plumes. Envoyez-nous votre adresse et nous vous expédierons les plumes par la poste, quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons un autre lot de plumes. Envoyez-nous votre adresse et nous vous expédierons les plumes par la poste, quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons un autre lot de plumes.

plume de couleur et pointe cannelée. Elles sont aussi adhésives. Envoyez-nous votre adresse et nous vous expédierons les plumes par la poste, quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons un autre lot de plumes. Envoyez-nous votre adresse et nous vous expédierons les plumes par la poste, quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons un autre lot de plumes.

EH, OUI!



—Qu'est-ce que ça peut vous faire, puisque je vous dis que je vais le prendre sur mes genoux.

# 10c

## 402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

# LE FILS DE L'ASSASSIN

... et qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

### 10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,  
35 rue St-Jacques, Montréal.

# Refaire les Matelas

### Est une de nos Spécialités.

Nous refaisons tous les Matelas, dans notre propre atelier, sous notre surveillance personnelle. Nous pouvons, si on l'exige, refaire et renvoyer un matelas le même jour.

Informez-vous de nos prix

## Renaud, King & Patterson,

652 RUE CRAIG.

2442 RUE STE-CATHERINE.

La fameuse fonderie de canons de Krupp, à Essen, a livré en décembre 1899 le vingt-millième canon sorti de ses ateliers depuis sa fondation. Cet établissement a fourni toutes les bouches à feu qu'ont possédées la Prusse de 1865 à 1871, puis l'Allemagne depuis cette dernière date. Mais une quantité d'autres nations lui ont fait ou font encore des commandes, par exemple l'Autriche Hongrie, l'Angleterre, l'Italie, la Roumanie. Une moitié de l'artillerie qu'emploient les Boërs a la même origine.

### Cook's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Les Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

### Jardin des Tuileries.

La maman, à Mlle Titine (sept ans) :

—Voyons, pourquoi ne veux-tu pas jouer avec cette petite fille ?..

—Oh ! maman !.. sa poupée est trop mal mise !



**GRATIS** Cette magnifique bague ornée d'opales dans une belle boîte doublée de velours est offerte aux personnes qui vendront une douzaine d'élegants bijoux de parfums à la Rose à la Violette et à l'Hygiotrope à 10c, chacun. Cette bague est faite d'un merveilleux métal, Goldalloy, qui ressemble à l'or pur et qui ne change jamais. Elle est ornée de splendides opales. Envoyez-nous cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons la bague par la poste, quand vous l'aurez vendue, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la bague et la boîte. JEWEL SPECIALTY COMPANY, 125 Toronto.

Le baron de F... est tout sucre et miel avec les femmes.

—Vous embellissez tous les jours, chère madame, disait-il, l'autre soir, à une jeune veuve.

—Oh ! vous exagérez, fit la belle en minaudant.

—Soit. Mettons : tous les deux jours.

**Jeunes** Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyé sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10cents pour payer les frais de poste.  
**Epouses**  
The Regent Pharmacal Co., B. F. 1009, Montréal.

### Entre gavroches :

—Ton p'pa, comment qui s'appelle ?

—De p'pa, je n'en ai point.

—Et ta m'man ?

—Elle est morte.

—Ah ! zut alors !.. Qui donc qui t bat ?

—Ma tan'e Française.

### PRENDRE SES PRÉCAUTIONS

Un mal de gorge, si léger qu'il soit, peut dégénérer en bronchite s'il n'est soigné avec le Baume Rhumal. 109

### Préparation merveilleuse !

La Pommade Anti-Dartreuse et Anti-Herpétique d'Esmonin

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphtérie, Croup, Esquinancie, Erysipèle, Scarlatine, Rougeole, Petite Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Mourtrissures, Engèlures, Cors aux pieds.

Vrai Médicament de Famille.

50c la boîte, 10c extra par la poste.

CL. ESMONIN, 31 Ste Main St., Fall-River, Mass.

# La Teinture à la Maison

... peut devenir une occupation agréable et profitable sans gâchis ni trouble si une femme veut se servir de cette fameuse Teinture Domestique Anglaise de qualité supérieure, le savon Maypole. Il lave et teint dans une seule opération.

Les couleurs sont absolument fixes et très brillantes. Le travail peut être fait très rapidement. Si une femme ne peut l'avoir de son fournisseur, qu'elle envoie l'argent (10 cents pour les couleurs, 15 cent pour le noir) directement aux agents canadiens et elle recevra par la première maille un morceau de ce savon ainsi qu'un livre utile renfermant toutes les explications sur cette efficace teinture domestique.

ARTHUR P. TIPPET & CO., Agents.

8 Place Royale, MONTREAL.

23 rue Scott, TORONTO.

Depuis qu'un de ses amis intimes a fait un riche mariage, certain pique-assiotto à son couvert mis chez lui tous les soirs.

—Jo dine, dit-il effrontément, à table-dot.

*Sa fille.*—Il n'y a qu'une seule chose qui soit plus surprenante que la docilité avec laquelle Henri a abandonné le tabac après nos fiançailles.

*Sa mère.*—Quelle chose, chère?

*Sa fille.*—L'empressement qu'il a mis à le reprendre après notre mariage.

### LE SALUT ÉTAIT LÀ

Combien succombent à une inflammation de poumons qui auraient trouvé le salut dans le Baume Rhumal pris en temps. 110

### Phosphatine de Wood.

Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyez sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, s'il guérissent. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont. B. E. McGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

*Elle.*—Arthur, je désire que tu m'aimes comme le mari de Clara l'aime.

*Lui.*—Que fait-il pour lui prouver son amour.

*Elle.*—Il la laisse lire de longs articles sur la manière de faire les confitures.

La femme est le dimanche de l'homme et il pense qu'il est tout le reste de la semaine.

Le maréchal L... promu de la veille, arrive aux Tuileries dans un costume flambant neuf.

—Dame! mon cher, dit-il à Cambacérès qui s'extasie sur son élégance, si mon habit n'est fait que d'hier, voilà trente ans que j'y travaille.

Le docteur Z... soigne la belle madame G... pour une maladie de langueur.

—Comment va Madame, ce matin? s'informe-t-il à la soubrette qui vient lui ouvrir.

—Oh! mieux, docteur. Madame a pris un bouillon.

—Bien. Ensuite?

—Ensuite elle a jeté la tasso à la tête de Monsieur.

# Hamacs

10 p. c. de Réduction d'ici à la fin du mois, quoiqu'ils fussent avant les meilleurs marchés de la ville.

L. J. A. SURVEYER

6 Rue St-Laurent. Quincailler.

—Je voudrais bien savoir qui a déterminé Mlle... à se consacrer au théâtre.

—La faute en est à ses parents d'abord. Pourquoi l'ont-ils appelée Philomèle?

*Le citoyen influent.*—Quand j'arrivai en cette ville, il y a dix-huit ans, je n'avais que cinquante sous dans ma poche.

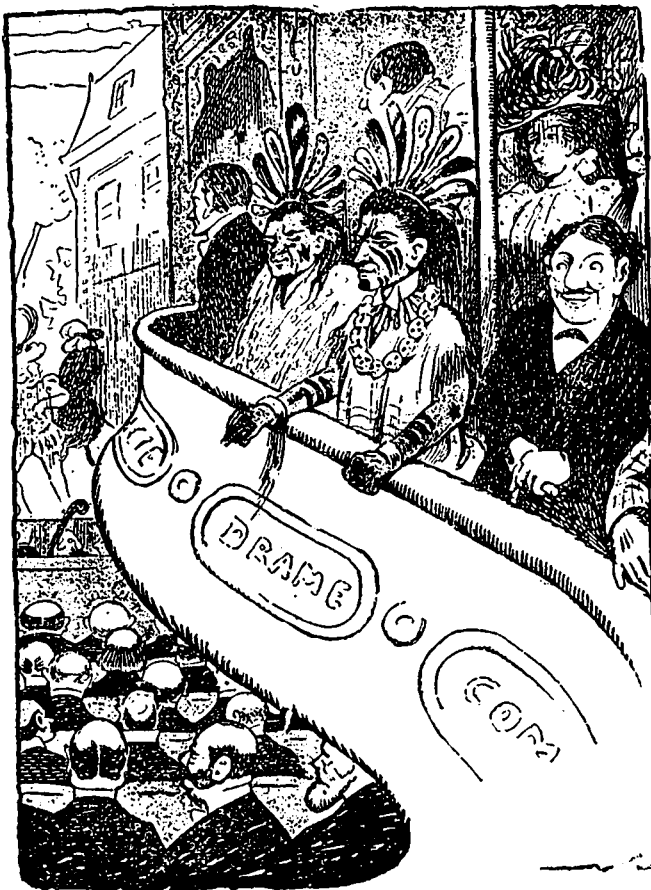
*Son ami.*—Heureusement qu'il y avait d'autres poches.

### Oraison funèbre :

—Le pauvre garçon n'a point de parents et c'est moi, son propriétaire, qui conduis le deuil. C'était, messieurs, le meilleur cœur du monde; aussi je l'accompagne au cimetière avec autant de plaisir que s'il était de ma famille.

**\$4.65 Une Montre de \$25.00**  
un appareil, et ce qu'on peut trouver de mieux sur le marché pour tenir le temps. Double boîtier de classe, à remontoir et avec régulateur, superbement gravée. Pourvu d'un mouvement modèle Américain, orné de bijoux. Coupez ceci et envoyez-le nous avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons la montre par express pour vous permettre de l'examiner; vous l'examinerez au bureau de l'express, et si elle est telle que représentée, payez à l'agent d'express notre prix spécial d'introduction, \$4.65 et les frais d'express et elle vous y parviendra. Une seule montre pour chaque client, à ce prix. Dites et c'est une montre de dames ou de messieurs que vous voulez. Terry Watch Co., Toronto

### AU THÉÂTRE EN CE MOMENT A PARIS



—Regarde donc, Cerf agile, c'est curieux ce qu'il y a de Parisiens qui ont été scalpés.

TEL. BELL 1387

## ROYAL SILVER PLATE CO.

Presque tout le monde possède de vieux morceaux d'argenterie, de vieilles reliques, que l'on tient à garder. Nous les réparons et argentons comme neufs à des prix modérés.

40 COTE ST-LAMBERT, - MONTREAL.



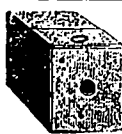
*Le visiteur.*—Vous ne me dites pas que vous avez vécu dix-huit ans dans ce lieu perdu.

*Le résident.*—Mais oui, je vous l'affirme.

*Le visiteur.*—J'en suis surpris. Je ne puis comprendre comment vous pouvez trouver à vous occuper ici.

*Le résident.*—Je ne trouve pas à m'occuper, c'est pourquoi j'aime la place.

A la caserne :  
A l'heure de la soupe, le colonel inspecte les gamelles et, paternel, s'informe à un soldat :  
—Trouves-tu le pain bon, mon garçon ?  
—Pas mauvais, sauf qu'il empâte rop la gueule.  
—Hein! plaît-il ?  
—Je parle de la mienne, et non de la vôtre, mon colonel.



### CAMERA GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et n'importe que petit. Action intelligente peut apprendre comment le faire fonctionner, en quelques heures. Le tout comprend 1 camera Yale, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de "hypo" 1 cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez l'acquies facilement en vendant seulement 1 de plus en terre à lire, chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites spécialement en verre de couleur, et chacune est soigneusement empaqueté dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plaques. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la caméra tout frais payés. Toledo Pen Company, Boite G. S., Toronto.

## Fière de votre Pain ?

—probablement, alors, vous faites usage du Soda à Pâte DWIGHT'S COW BRAND, qui c'est le meilleur. —Si non vous nez igez une chance de faire du pain meilleur, et de plus les sodas communs sont à peu près toujours malpropres et impurs. —Rendez pour notre livre de recettes. Nous l'envoyons gratis et il contient des informations utiles.



JOHN DWIGHT & CIE

84 Rue Yonge, - TORONTO

*Elle.*—Je suis horriblement contrariée, Alfred, mais notre mariage devra être remis à plus tard.

*Lui.*—Remis à plus tard. Et pourquoi ?

*Elle.*—Papa m'a dit hier soir qu'il avait beaucoup d'affaires à rencontrer et qu'il ne voyait pas possibilité de se payer un gendre cette année.



## GRATIS

Non, nous ne vous offrons pas cette belle montre. Nous offrons gratuitement cette belle montre à la personne qui nous envoie un vieux montre. Envoyez-nous votre vieux montre et nous vous enverrons par la poste la plus belle montre que nous avons jamais vue. Elle est en or et a une chaîne en or. Elle est si belle que vous ne voudrez pas la laisser aller. Envoyez-la nous par la poste à Toronto, Ontario.

## Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

35 RUE ST-JACQUES

MONTREAL

MODES PARISIENNES

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 953.—Toujours le genre favori, c'est-à-dire le genre à fronces. Les deux empiècements qui forment le yoke-plastron arrêtent à l'épaule. Le dos est uniforme. Le corsage proprement dit et la manche sont le genre ample et plissé si généralement porté cette année.

3 verges  $\frac{1}{2}$ , 36 pouces de largeur, suffiront amplement.

No 953 est coupé en sept dimension, de 32 à 44, mesure de buste.

No 953.—Corsage-chemisette pour dame.

No 962.—Robe pour fillette.



COL EN DENTELLE IRLANDAISE. — Cette élégante parure, destinée à enrichir les corsages et costumes des dames et jeunes filles, est en belle dentelle irlandaise faite à la main. Elle est composée de lacet blanc extra-fin relié par des points très ouvragés, de nuance safran. Les pointes du devant se repètent dans le dos de chaque côté.

La Mode ci-dessus est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.

EN CHINE

Le haut fonctionnaire. — Respectable seigneur ! Suivant la respectable coutume, je viens de la part de notre respectable Empereur vous intimer l'ordre de vous ouvrir le ventre ainsi qu'à votre respectable fils.

Le respectable fils. — Ah ! zut alors ! En v'là un patelin ! A peine si on a eu le temps d'ouvrir les yeux qu'il faut déjà s'ouvrir le ventre !

DU PROGRÈS

Le docteur Tympan. — Je suis heureux d'apprendre que mon remède vous a fait du bien et que votre ouïe devient plus fine.

M. Lacome. — C'est juste, tenez... hier, comme je m'enrhumais du cerveau, je me suis très bien entendu éternuer.

DERRIÈRE LE RIDEAU.

Le ténor. — Je n'aime pas à jouer en matinée, parce que, avant de dîner, mes boyaux chantent plus fort que moi.

Le baryton. — Alors, vous faites un duo à vous tout seul.

UNE RAISON

Le gérant du cirque. — Vous êtes en retard d'une demi-heure, monsieur, et cela dès le premier jour de votre engagement.

Le professeur Donaldo (l'homme fort). — J'ai dû marcher lentement, pour que ma femme puisse me suivre. Elle portait mon poids de deux cent livres.

LES RECETTES DE ROULEAU

Bouleau. — Ma sœur a perdu sa voix et nous avons essayé sans succès tous les médecins de la ville.

Rouleau. — Alors, essayez une souris.

???

Lui. — En avez-vous aimé un autre avant moi ?

Elle. — Un autre quoi ?

ÉCHOS DES DERNIÈRES CUISSONS

F. — Comment supportez-vous cette température ?

Z. — Elle me laisse plutôt moite. Et vous ?

F. — Moite aussi.

FATAL ATAVISME

Jacques. — Enfin, mon cher, pourquoi manquez-vous toujours de parole ?

Tom. — Pardonnez-moi... c'est de l'atavisme... mon grand-père était muet...



NO. 953 LADIES' SHIRT WAIST



NO. 962 GIRLS' DRESS

No 962.—Cette robe sans collet est confortable et peut se porter toute l'année à la maison et au dehors en temps chaud. Le plastron si gracieux et développé, en sus de la large bande centrale, constitue un ornement à la fois peu dispendieux et de bon goût. Le corsage est doublé. La jupe qui est à trois morceaux ferme à la couture de côté.

3 verges  $\frac{1}{2}$ , 36 pouces de largeur, suffiront pour fillette de 6 ans.

No 962 est coupé en quatre dimensions pour fillettes de 6 à 12 ans.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 4 centimes chacun.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

LEÇON DE COIFFURE — MODES PARISIENNES.



Fig. 1.—Onduler les cheveux en grosses vagues et les relever ensemble au sommet de la tête. Ajouter ensuite une torsade de 15 centimètres.



Fig. 2.—Relever la torsade en formant une coque sur le côté, les pointes en avant.



Fig. 3.—Avec le reste, faire de grosses coques de façon à donner une bonne forme à la coiffure.

Les dernières modes de Paris telles que montrées dans le Nouveau et Palatial SALON DE COIFFURE POUR DAMES de J. PALMER & SON, 1745 rue Notre-Dame.

Attention immédiate donnée aux commandes envoyées par téléphone (Main 39).



**JEUNES ET AGÉS  
RECONSTITUÉS**



Soulagement immédiat. Guérison assurée de perte de vitalité, de mémoire, impotence faiblesse, débilité, insomnie, abus, excès, etc. 30 années de succès en Europe. Efficacité garantie.

Montréal, Que.—Et toutes pharmacies. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles et Fatigués". Envoyé gratis sur demande.

**GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM**

**Places d'Été**

Taux pour Touristes à partir de Montréal :

**PORTLAND ET RETOUR \$10.50**  
**OLD ORCHARD ET RETOUR \$11.00**

**SERVICE de MONTREAL, PORTLAND et OLD ORCHARD**

Quittent Montréal..... à 8.00 a. m. et \*3.45 p. m.  
Arrivent à Portland..... à 5.45 p. m. et \*6.40 a. m.  
Quittent Old Orchard..... à 6.45 p. m. et \*7.30 a. m.  
Quittent Old Orchard..... à 7.45 a. m. et \*8.00 p. m.  
Quittent Portland..... à 8.15 a. m. et \*8.30 a. m.  
Arrivent à Montréal..... à 6.50 p. m. et \*7.20 a. m.

\* Tous les jours. Tous les autres convois circulent tous les jours, excepté le dimanche.

**Service de Convois Amélioré entre MONTREAL & OTTAWA**

Dép. de Montréal	17.45 a. m.	Arr. Ottawa	11.30 a. m.
"	11.00 a. m.	"	11.25 p. m.
"	14.10 p. m.	"	17.35 p. m.
"	17.50 p. m.	"	10.15 p. m.
"	5.50 p. m.	"	8.10 p. m.
" d'Ottawa	16.10 a. m.	Montréal	19.50 a. m.
"	19.00 a. m.	"	11.20 a. m.
"	14.20 p. m.	"	16.40 a. m.
"	17.09 p. m.	"	110.10 p. m.
"	8.00 a. m.	"	111.00 a. m.

† Tous les jours excepté le dimanche. ‡ Le dimanche seulement.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

**The Ottawa River Navigation Co.**

Ligne de Vapeurs pour la Malle Royale

**.. MONTREAL ET OTTAWA ..**

**Excursion à CARILLON**

Par le vapour-palais "SOVEREIGN," \$1 00, tous les jours (dimanche excepté). Prenez le train de 8 h a. m. du Grand Tronc pour Lachine.

DESCENTE DES RAPIDES. — Prenez le train de 5 heures p. m. pour Lachine. Voyage aller et retour, 50 cts.

**Mad. Victoria P. GAGNÉ**

de ST-EDOUARD, Co. Lobbinière, écrit :

"Je suis heureuse de pouvoir recommander votre traitement et j'espère que d'autres femmes souffrantes suivront mon exemple et obtiendront une guérison aussi promptement que moi. Depuis quelques temps je souffrais de faiblesse, maux de tête, dyspepsie et perte d'appétit. Sur la recommandation d'une amie je commençai votre traitement et grâce à vos bons remèdes et à vos sages conseils, je suis maintenant en parfaite santé. Je vous remercie pour cette guérison et vous pouvez être certaine que je ferai tout en mon pouvoir pour faire connaître votre traitement.

Chères lectrices, combien de mois de souffrances avez-vous endurées inutilement? Pourquoi ne faites-vous pas comme Mad. Gagné et vous guérir quand il est encore temps. Écrivez-moi et dites-moi d'où vous souffrez et quels sont les symptômes de votre maladie, je serai contente de vous donner des conseils gratuitement. Mon nouveau livre "Le Guide de la Femme" envoyé sur réception de 10c. (frais de poste.)

Mad. J. C. Richard, Boite 996, Montréal

**Une Recette par Semaine**

EAU CONTRE LES BRULURES

Dans un litre d'eau, une cuillerée à café d'eau-de-vie. Bien battre et baigner la plaie avec ce liquide, puis y mettre des compresses imbibées dans l'eau.

*Maman* — Antoinette! Antoinette. Comment peux-tu être si méchante! Quand j'étais petite, j'étais toujours bonne.

*Antoinette*. — Maintenant je sais pourquoi mes livres sont appelés des livres d'histoires.

*Maman*. — Que veux-tu dire?  
*Antoinette*. — Bien, toutes les bonnes petites filles mouraient et allaient au ciel et tu n'es pas encore morte, chère maman.

Les huit mille habitants de la République d'Andorre sont répartis en huit paroisses, qui envoient chacune deux consuls et deux délégués au Parlement (!) local. Il y a donc deux Chambres, de douze membres chacune. Elles élisent parmi elles un président de la République; celui-ci propose des lois, qui sont votées ou rejetées par le Parlement, mais qui jamais ne sont fixées par écrit. Tout le code local est un ensemble de coutumes. En fait de magistrats, il y a deux Andorrans, choisis comme l'iguier, l'un par le préfet des Pyrénées-Orientales, l'autre par l'évêque espagnol d'Urgel.

**BRISE LA TOUX**

Les accès de toux brisent la poitrine. Le Baume Rhumal brise les accès de toux. 111

L'invention des cloches remonte à une très haute antiquité. Les Chinois ont des carillons depuis 2,600 ans, et les Egyptiens fondaient des cloches il y a 4,000 ans. Mais l'on ne se mit à fondre des bourdons, c'est à dire des cloches très volumineuses, qu'à partir du onzième siècle; le bourdon de Saint-Aignan d'Orléans date de cette époque, et il pèse 130 quintaux.

Les bourdons de Notre-Dame de Paris (125 quintaux), de la cathédrale de Cologne (110 quintaux), et de Saint-Pierre de Rome (75 quintaux), sont du quatorzième siècle. Le plus lourd était le bourdon de Toulouse (250 quintaux). En 1519, le bourdon de Strasbourg vint occuper le deuxième rang (210 quintaux).

Les sultans de Mascate avaient imaginé, pour châtier les criminels, un supplice peu ordinaire. A la porte de leur palais, il y avait deux cages; dans l'une se prélassait un lion; l'autre était réservée au coquin qui en était à son premier crime. En cas de récidive, le criminel était jeté dans... l'autre cage, celle du lion, à l'heure habituelle du repas de celui-ci.

Cette coutume a été abolie par le sultan actuel, Fey-soul-hen-Said, en 1874 seulement.

Le directeur d'un théâtre, où règne en ce moment une température à faire éclore des ours blancs, tant le public reste froid, administre une réprimande au souffleur.

— Les artistes se plaignent qu'on ne vous entend pas; ils disent que vous soufflez... dans votre gilet.

— Pardon, monsieur le directeur, je soufflie... dans mes doigts.

**COMMENCEZ AUJOURD'HUI!**

Ne savez-vous pas que négliger ce rhume peut avoir de graves suites? Il n'y a que quelques pas du rhume à la consommation, et vous savez ce que cela veut dire!

**CHERRINE**

Prenez quelques doses de **CHERRINE** et l'effet sur vos voies respiratoires sera surprenant. Non seulement votre rhume sera guéri, mais vos poumons seront fortifiés contre toute nouvelle attaque. 25 cts la Bouteille partout. Achetez-en ce soir.



LOUIS XI

**UN FAIT HISTORIQUE.**

En 1469 le roi

**LOUIS XI**

fut atteint d'une maladie de langueur, il devint nerveux et débile, ses yeux perdirent de leur éclat et devinrent mornes, la maigreur et la pâleur marquèrent son visage d'habitude rayonnant de santé, l'énergie et la force commençaient à manquer lorsque un de ses courtisans, le comte de St-Michel, étant propriétaire d'un vignoble, qui depuis est devenu célèbre par tout le monde entier, lui offrit un vin très riche provenant d'un sol ferrugineux, connu maintenant sous le nom de

**VINS MICHEL**

Suivant alors les conseils de ses médecins, Louis XI en fit usage pendant quelques temps et fut complètement guéri.

Le Vin St-Michel qui se vend aujourd'hui dans le commerce provient du même vignoble et contient les mêmes propriétés reconstituantes que celui offert au roi Louis XI et à qui il dut sa guérison.

**Dr J. G. A. GENDREAU**

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations: de 9 a. m. à 6 p. m.

Tel. Bell: Main 2618

Un homme n'a de réelle valeur aux yeux du monde que lorsqu'il cesse de penser qu'il en a.

Aux dernières manœuvres de l'Est, le général Négrier aperçoit deux tourtereaux béatement allongés à l'ombre d'un arbre. Il pique droit à eux:

— Qu'est-ce que vous faites-là, champions?

— Pardon, excuse, mon général, répond le plus hardi. C'est nous qui sommes les morts.

**UN BON DÉSINFECTANT**

On obtient un désinfectant domestique très agréable en versant de l'esprit de lavande sur des morceaux de bicarbonate d'ammoniaque.

**Le Chic, la Variété, le Bon Marché**

Voilà certes ce que recherchent ceux qui tiennent à être habillés selon la saison et à renouveler leur toilette comme la nature fait de la sienne...

**Pour arriver à toujours être bien mis** et à ne pas trop grover sa bourse, il faut de toute nécessité se faire habiller chez un tailleur qui peut, à la fois, vous donner la plus grande valeur pour votre argent. Et puis, on aime à ce qu'un habillement soi fait avec la plus grande rapidité: c'est dans la nature humaine.

**N. Léveillé, 138 1/2 RUE SAINT-LAURENT,**

A acquis et conservé la renommée sous le rapport de la Variété dans les étoffes qu'il a en mains, du Chic dans la confection et du Bon Marché. Une visite, et vous ne voudrez plus d'autres tailleurs...

**Habilllements faits a 24 heures d'avis. Tel. des Marchands 182.**

## TOUT DÉPEND



I  
QUELLE PETITE TAILLE VUE DE DERRIÈRE.

## Le Cheval du Cosaque

C'était en 1877 pendant la guerre entre les Russes et les Turcs. Des détachements de troupes russes traversaient à chaque instant *Bucarest*, la capitale de la Roumanie, pour rejoindre le théâtre des opérations. Ils y étaient toujours bien accueillis et les cadeaux qu'on leur distribuait avec libéralité, argent, tabac, rafraîchissements et le reste les consolait des fatigues subies, et des étapes encore plus dures qui les attendaient de l'autre côté du Danube.

La plupart du temps les corps de troupes ne faisaient que passer : l'un d'eux un jour avait traversé la ville, tambours et fifres en tête, et de longs applaudissements l'avaient récompensé de sa belle tenue et de son attitude martiale. Il avait à peine disparu qu'on vit arriver un cavalier à fond de train sur la principale place de la ville.

—Place, place, place, criait-il tout haletant.

Son cheval ruisselait de sueur et donnait les marques d'une extrême fatigue. Il l'époronnait cependant, il le cravachait à tour de bras en criant toujours d'une voix étranglée :

—Où est mon régiment ? place ! place !

Mais sa monture n'en pouvait plus. Arrivée au milieu de la place, elle flageola sur ses jambes, oscilla sans pouvoir reprendre son aplomb et enfin s'abattit comme une masse. Quelques convulsions agitées encore son grand corps maigre, puis elle resta sans mouvement, l'œil vitreux et les membres raides.

Le cavalier avait eu le temps de sauter à terre avant la chute de son cheval. Mais sa douleur faisait peine à voir. Il s'était agenouillé près du cadavre et il pleurait.

—Mon ami, mon seul ami, mon pauvre cheval, s'écria-t-il.

Et tout à coup, comme rappelé au souvenir d'une effrayante réalité.

—Misérable ! misérable que je suis. Je suis déshonoré. Je ne pourrai plus rejoindre mon régiment. Je serai porté comme déserteur. J'aime mieux mourir.

Il portait déjà son pistolet d'ordonnance à la tempe. Mais les bons bourgeois de *Bucarest* qui avaient assisté à cette scène navrante s'interposèrent.

—Voyons, mon camarade, voyons le mal est grand, mais il n'est peut-être pas irréparable.

Le pauvre diable secouait la tête et refusait de se laisser consoler. Alors un des curieux eut une inspiration digne d'un grand cœur, et ôtant son chapeau :

—Allons, messieurs, dit-il, c'est à nous qu'il appartient de le consoler et de le mettre en état de rejoindre les siens. Un peu de courage à la poche. Je vais faire le tour de l'honorable société.

A cet appel chacun de fouiller dans son porte-monnaie. La quête fut fructueuse et quand on lui en remit le montant le Cosaque se confondit en remerciements.

Puis chacun s'en alla à ses affaires et le Cosaque, encore tout tremblant d'émotion, se remit en marche. Il était arrivé à l'autre bout de la place quand quittant sa démarche accablée, il se retourna soudain, mit deux de

ses doigts dans sa bouche et en tira un coup de sifflet strident. O miracle ! à peine le son aigu et strident avait-il traversé que le cheval prétendu mourant leva la tête, se dressa sur ses quatre jambes avec plus de rapidité qu'on n'aurait pu l'attendre de son état et détala du côté de son maître. Un, deux, le Cosaque était dessus, rendit la bride et voilà nos deux fripons partis l'un sur l'autre au milieu d'un nuage de poussière. Quel tour, mes amis ! On en parle encore à *Bucarest*. Inutile de dire que le rusé Cosaque et son complice n'ont jamais repassé par là ; ils ont bien fait.

CH. N.

## SOUVENIR D'AUTREFOIS

*Madame*.—J'ai fait une bétise quand je t'ai épousé, Henri : j'ai épousé un imbécile.

*Monsieur*.—Cela me rappelle une remarque que tu faisais quelque temps avant notre mariage. Tu disais, t'en souviens-tu ? qu'il était difficile de trouver deux personnes se ressemblant plus parfaitement que toi et moi.

## VOIES ET MOYENS

*Le marchand*.—M. Damien, voulez-vous me payer quelque chose sur ce que vous me devez ?

*Damien*.—Combien vous faudrait-il ?

*Le marchand*.—Assez pour payer les honoraires de l'avocat que je chargerai de vous poursuivre pour la balance.

## LE SIGNE

*Le boucher*.—Vous avez six ou huit nouveaux pensionnaires, n'est-ce pas, madame ?

*Maîtresse de pension*.—Oui. Ils sont arrivés hier. Comment savez-vous cela ?

*Le boucher*.—Vous achetez une demi-livre de plus de chaque chose.

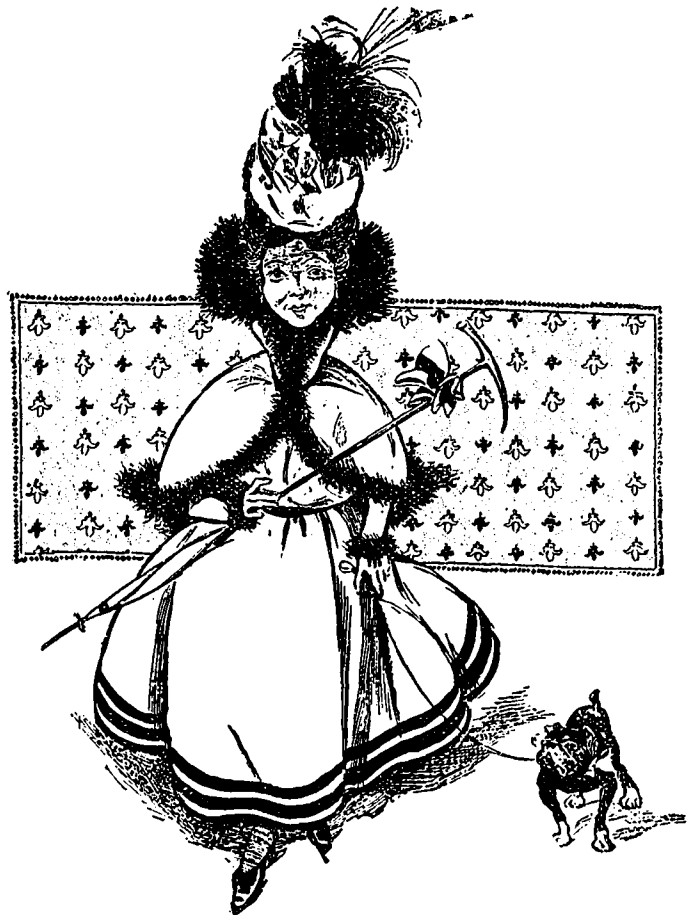
## PARC SOHMER

Les soirées passées à ce Parc sont tout particulièrement délicieuses en ce moment. La température est idéale, la musique plus attrayante que jamais et les articles de variété choisis avec un soin vraiment méticuleux. Nous le répétons : qu'on se rende le plus souvent possible à cet Eden d'amusement car la clôture de la saison s'avance rapidement.

## KLONDYKE MUSIC HALL

De l'avis de tous, le programme de la semaine dernière était le plus attrayant et plus abondant qu'on pouvait désirer. Aussi à chaque séance, surtout le jour de la fête du travail, l'assistance a-t-elle été extraordinairement nombreuse. Or, cette semaine, le programme est aussi fort et encore plus varié. En fait de nouveaux artistes, nous avons, entre autres, les Fords, des chanteurs et danseurs de première renommée, et le fameux bicycliste Edwards dont les tours de force tiennent du merveilleux. La séance se termine par une comédie absolument désopilante, intitulée : " Une migraine pour trois."

## TOUT DÉPEND — (Suite et fin)



II  
LA RÉALITÉ.

COUP SUR COUP



*La mère.*—Qu'est-ce que Georges a dit quand il t'a demandé en mariage ?  
*La fille.*—Il n'a rien dit ; seulement il est devenu mortellement pâle et il s'est évanoui. Naturellement j'ai compris ce que cela signifiait, et quand il est revenu à lui, je lui ai dit qu'il pouvait me demander à papa.  
*La mère.*—Et ensuite ?  
*La fille.*—Le pauvre chéri s'est de nouveau évanoui.

FAUT ATTENDRE

Il l'aimait.  
 Il est vrai que son revenu n'était pas très fort, mais il l'aimait et était résolu à lui demander d'être sa femme. Elle parlait présentement et il n'est pas permis d'interrompre.  
 —Oui, disait-elle, ma mère a eu vingt-sept enfants...  
 Il toussa et recula un peu sa chaise.  
 —... Sous ses soins, quand elle tenait une école.  
 Alors il se rapprocha et, quelques minutes plus tard, elle murmurait un heureux "oui".

UN MÉDECIN EXPÉRIMENTÉ

*La bonne.*—Elle dit qu'elle n'a pas besoin de ce bouillon et qu'elle ne le prendra pas.  
*Le docteur.*—C'est bien, remettez-le-là et dites-lui que ce n'est pas bon pour elle et qu'il ne faut pas qu'elle y touche. Vous verrez le résultat.

CHEZ LA TIREUSE DE CARTE

*Mme Johnson (nègresse).*—Pouvez-vous me dire quoi faire pour ravoïr l'amour de mon mari ?  
*L'artiste.*—Certainement, mais ça vous coûtera \$15.  
*Mme Johnson.*—Jérusalem ! Si j'avais \$15, je n'aurais rien perdu.

UNE LACUNE À COMBLER

X.—Les compagnies d'assurance ont fait de lourdes pertes durant le mois dernier.  
 X.X.—Ce qu'il nous faudrait maintenant, c'est une forte institution pour assurer les compagnies d'assurances contre les pertes.

RIEN DE LA SORTE

Quelqu'un nous a envoyé une pièce de vers commençant par celui-ci :  
 Rendez-moi mes jeunes ans !  
 Nous sommes obligé de lui répondre que non seulement nous n'avons pas ses jeunes ans, mais que nous n'avons pas même les nôtres.

CONSEIL

Gardez vos peines pour vous même ; quand vous les racontez vous prenez le temps d'une autre personne qui attend pour raconter les siennes.

UN LÉGER AMENDEMENT

*Gatien.*—Oui, j'aime bien cette maison avec sa vue sur les grandes cheminées qui sont l'image de la vie et de l'activité humaine.  
*Le propriétaire.*—Ce sont les cheminées du four crématoire.

SON OPINION

*Le père.*—Combien de fois devrais-je encore te dire de ne plus faire de grimaces ?  
*Le fils.*—Je préférerais que vous ne me le disiez plus du tout.

Colonial House Square Philippe

Département de LA BONNETERIE

CAMISOLES en coton blanc, à côtes, pour dames, . . .  
 . . . à 20c, 25c, 35c, 45c et 50c.

CAMISOLES en fil de Lisle blanc, à côtes, pour dames, . . . à 50c.  
 Ces marchandises conviennent très bien pour les temps chauds, aussi avec cou bas et sans manches, et cou bas et manches courtes.

Il ne nous reste qu quelques paires de BAS de fantaisie et de bicyclistes, pour dames, à vendre à . . .

50 p. c. d'Escompte

Nous apportons une attention spéciale aux commandes par la poste.

HENRY MORGAN & CO., - Montreal

*Lui (passionnément).*—Je ne vous ai jamais aimé autant qu maintenant.  
*Elle (avec reproche).*—Oh, Henri ! Et encore la semaine dernière vous me disiez que vous ne pourriez jamais m'aimer plus qu'alors.

*Boulean.*—Je voudrais bien savoir quel sera le dernier homme qui restera sur la terre.

*Rouleau.*—Je ne le sais pas plus que toi. Mais il est à espérer que ce sera un croquemort afin qu'il puisse au moins s'enterrer décentement.

*Madame Turpin (à l'une de ses amies).*—Oui, avant notre mariage j'admirais Georges parce que je pensais qu'il était le plus noble des hommes et maintenant je l'admire parce que je le trouve le plus farceur de tous les hommes.

On rapporte qu'une petite fille a écrit dans son cahier d'examen :  
 "L'Océan Arctique sert, en premier lieu, à des projets d'exploration."

**\$395** Découvrez cette montre et envoyez-nous la avec votre nom et celui de votre bureau d'express le plus près et nous vous ferons parvenir cette montre, d'un grand prix pour dame ou messieurs, tant que vous l'examinez. Marque automatique, d'écouvette, à l'épreuve de la poussière, à remonter avec régulation, plaque en or, très bien gravée, pour un an de garantie. Elle a l'apparence d'une montre de \$25.00. Nous la garantissons tenir bien le temps et elle est justement la montre qui convient aux hommes d'affaires. Après l'avoir examinée avec soin, vous trouverez que la montre est tel que vous le désirez, payez à l'agent d'express \$3.95 et les frais et la montre vous appartient.  
**Terry Watch Co., Boite "L. S." Toronto, Can.**

*Le patron (furieux).* Ce garçon n'est jamais là quand on a besoin de lui.  
*Le commis.*—Je pense que c'est héréditaire, monsieur. Son père est policier.

*Elle.*—Tu te souviens de ce que tu m'as promis avant notre mariage. Tu disais que tous tes efforts tendraient à te rendre digne de moi !  
*Lui.*—Oui, et le résultat a été que j'ai dépassé le but. Maintenant je suis meilleur que vous le méritez.

*Mlle Lantique (coquettement).*—J'ai peur que vous vous ennuyiez, M. Lebeau. Vous préféreriez causer avec quelque jeune dame, n'est-il pas vrai ?  
*M. Lebeau (galamment).*—Ah ! non, vraiment. Les jeunes dames ne m'aiment pas.

*L'ami.*—Penses-tu que tu vas pouvoir apprendre à conduire ta bicyclette ?  
*Le commençant.*—En vérité, je le crois. Après les difficultés que j'ai surmontées pour l'avoir, je me sens capable d'accomplir n'importe quoi.

*Boulean.*—Turpin est très courtois envers sa femme, n'est-ce pas ?  
*Madame Boulean.*—Oh ! oui. Il la traite comme si c'était une parfaite étrangère.

*Elle.*—On dit que monsieur Jolicœur est un jeune homme modèle.  
*Lui.*—C'est parfaitement juste. Il pose chez les peintres.

Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 5 mai 1900.  
 J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.  
 MONSIEUR, Ayant suivi le traitement au "Gold Cure" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de bonson. Votre, etc. J. B. L.

Pour plus amples informations, s'adresser à  
**J. B. LALIME,**  
 Gérant de la Dixon Cure Co.  
 572 Rue Saint-Denis, Montréal.

OU AU  
**Dr MACKAY, Belmont Retreat,**  
 QUEBEC.

Toute communication strictement confidentielle.

## A L'AFFUT DE GROSSE PIÈCES



Le singe. — Est-ce moi que vous cherchez ?

## LE CHEVAL SAVANT

Toute une ville de planches et de toile s'élève en une nuit, comme par enchantement. Et tambours de rouler, cloches de clocher, pitres de sauter au milieu d'une cacophonie à faire pleurer d'enthousiasme plus d'un compositeur de ma connaissance. O cette foire au pain d'épice ! La féerique perspective des baraques peintes, pour l'éblouissement des enfants et l'étouffement des parents. Les girandoles de gaz dessinant leurs arcs lumineux sur le ciel sombre. Des jets de lumière électrique verdissant la foule houleuse... chaque fois que ces scènes de rudo liesse et de soulas populaire viennent réveiller le vieux quartier excentrique. J'y vais accomplir un pèlerinage, guidé par certains souvenirs mal effacés que la vue des baladines en maillot rose a le pouvoir de réveiller, et je sens positivement remuer quelque chose là, sous le côté gauche de mon gilet.

Ce quelque chose, qui fait tic-tac comme un montre dont le Bréguet, malgré les efforts des philosophes, garde obstinément l'anonyme, c'est sur la place du Trône que j'en constatai l'existence pour la première fois. Il y a de cela bien longtemps... je traduais alors le *De viris* dans une modeste pension disparue depuis. J'allais atteindre mes onze ans, et Elle s'appelait Marie. Cet aveu ne la compromettra pas. En France, toutes les femmes s'appellent un peu Marie.

Elle dansait sur la corde, dans une baraque foraine qui arborait à son fronton cette énigmatique inscription sur calicot : *Zanfretta — Spectacle de la famille italienne*. Je l'avais aperçue sur la parade un jour de congé ou d'école buissonnière. Elle faisait bouffer ses jupons neigeux. Je me mis incontinent à l'adorer. Ce ne fut pas ma faute : Il est dans ma nature d'aimer mes prochaines. Déjà je sentais au fond de moi le culte naif de l'Idéal qui ne demandait qu'à grandir et à se développer.

Jusqu'à là je n'avais rien vu de beau que ma mère. En dehors de son noble et doux visage, l'univers me semblait affreux. Mon univers se composait des tire-bouchons gris de tante Olympiade et des favoris en côtelles de notre professeur. Je voyais bien aussi quelques arbres rachitiques par les carreaux de la salle d'études, et je pensais : comme ils sont heureux d'être dehors !... Très moroses étaient les bancs de l'école, très solennels les fauteuils en acajou du salon, sous leur housse empesée. Tout cela me paraissait respectable, ennuyeux et glacé.

La vue de Marie mit un peu de soleil sur ces êtres et ces choses. Il fallait que je fusse d'une précocité bien extraordinaire, car dès cet instant, mon cœur s'éveilla comme une ruche d'abeilles au matin. Les déclinaisons latines devinrent à mes yeux une corvée horripilante.

Le vieux professeur, qui avait entrepris de m'initier à la langue en us tomba de surprise en stupefaction devant les illustrations à la plume dont j'ornais les marges de mes cahiers — effort ingénu par lequel je ressuscitais l'art étrusque — profils dont les linéaments s'efforçaient, mais en vain, de représenter Marie !...

Mes souvenirs de ce temps-là se résument en quelques mots : Pensums et aspirations, songes bleus et taloches.

Maintenant que vingt-cinq hivers ont neigé sur l'incandescence de cet amour, je dois m'avouer à moi-même qu'elle était légèrement grêlée. Mais ce jour-là, je crus voir une créature surnaturelle. Marie bondissait sans balancier sur une corde roide. Ses cheveux volaient en l'air et retombaient en fouettant ses épaules. Je m'étais placé au premier rang des spectateurs. Elle me regardait parfois, et je restais béant comme une petite grenouille fascinée par un beau serpent bigarré.

Il y avait, non loin de l'orchestre, un clown merveilleusement disloqué dont la principale performance consistait à entrer tout entier dans une boîte de cristal, à peine assez grande pour contenir un jambon. Il se tenait toujours près de Marie, campé dans une attitude ineffable de grâce et d'abandon. L'accorte ballerine, montrant ses dents étincelantes, riait avec lui.

J'aurais voulu tuer ce saltimbanquo. Si le revolver eût été aussi à la mode en ce temps-là qu'il l'est devenu depuis, sa vie n'eût tenu qu'à un fil.

Les enfants ne peuvent distinguer entre l'or et le clinquant. Le cercle de cuivre qui ceignait le front de ma bohémienne me semblait plus beau qu'un diadème d'impératrice. C'était la couronne même de la déesse Fantaisie ! Un vent de liberté faisait flotter l'oripeau agrémenté de sequins faux qui ceignait les hanches.

Bref, pour mon pauvre petit cerveau et pour mon jeune cœur en émoi, elle représentait tout l'Art, toute la Lyre et toute la Femme...

Allez donc vous étonner après cela de mon émotion, quand, la danse finie, j'entendis son père, sorte d'hercule italien qui nous amenait un joli petit cheval blanc très savant, terminer son discours en charabia par ces mots :

— Cet intelligent animal va désigner immédiatement le jeune homme le pion amoroze de la société.

Mes jambes se dérochèrent sous moi.

— Je suis perdu ! pensai-je.

Le cheval blanc se mit à faire lentement le tour de l'assemblée, fixant chaque spectateur d'un œil investigateur, flairant tout le monde, les naseaux larges ouverts. J'espérais toujours qu'il s'arrêterait avant de m'apercevoir. J'essayais de me dissimuler entre les jambes des assistants — car, pour moi, il n'existait aucun doute sur ce sujet. Je me sentais de l'amour au cœur, de quoi en revendre à tout le monde. Evidemment, si le cheval savant me découvrait et qu'il me dénonçât, il ne

me resterait plus qu'à mourir de honte.

Souvent il paraissait hésiter. Alors son maître lui adressait des questions :

— N'est-ce pas ce grand Monsieur, là, au second rang ?

Et la foule de rire.

Mais la bête ensorcelée secouait sa fine tête blanche et continuait ses recherches. Elle semblait dire : — En fait d'amoureux, nous avons mieux que cela ici.

J'aurais voulu pouvoir disparaître dans une trappe.

Enfin, le quadrupède devin s'approcha de l'endroit où je pantelais. Mon cœur suspendit son tic-tac. Il s'avança près... plus près encore... Il s'arrêta juste en face de moi.

J'étais découvert !!! Inutile de dissimuler davantage. J'entendis comme le fou d'Edgar Poë une voix intérieure qui criait : *Dissemble no more*.

Devant cette foule que le directeur appelait dans ses boniments "l'honorable assistance", je m'avançai le rouge au front — et tremblant de tous mes membres, je balbutiai :

— Oui, Monsieur Zanfretta, oui. C'est vrai. J'aime mademoiselle Marie...

Puis, écrasé par l'émotion, je poussai un cri et je m'enfuis au milieu d'un tonnerre d'éclats de rire.

Quand ma vieille servante, après une poursuite désespérée, me rejoignit dans la foule, je sanglotais à fendre l'âme. Elle me dit :

— Qu'est-ce qui vous prend ?

Et comme je lui expliquais la cause de mon émotion, elle s'écria :

— Mais ce n'est pas vous que le cheval savant a désigné. — C'est le joli officier blond qui était juste derrière vous et qui vous dépassait de toute la taille. A-t-on jamais vu ?... Etes-vous fou à votre âge d'avoir des idées pareilles ? Il n'y a plus d'enfants, ma parole !...

Et la digne femme me ramena inconsolable au logis paternel.

MELANDRI.

## AU CONSERVATOIRE

*L'examineur.* — Votre demoiselle aurait peut-être réussi si elle avait été mieux accompagnée...

*La mère.* — Une fille qui ne sort jamais qu'avec sa mère ne peut être mieux accompagnée, Monsieur !

## COLLOQUE MARITAL

*Lui.* — Chère, que ferais-tu si je mourais ?

*Elle.* — Oh ! je pense que je prendrais le deuil, le noir me sied bien.

## AU CLUB

*V.* — Paraît que c'est sur les conseils de son docteur qu'il est parti en Italie.

*Z.* — Je crois plutôt que c'est sur ceux de son avocat.

## LA BELLE QUESTION !



*L'artiste.* — Ah ! mon cher, tu ne sais pas comment j'aurais besoin de \$10 000 en ce moment...

*L'ami.* — Pourquoi faire ?

*L'artiste.* — Pour ne rien faire !



... DE ...  
**Montréal  
à Paris**

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précisément celui qui se commande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargnera beaucoup d'ennuis et de dépenses.

Prix : 25 cts

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"  
35 rue St-Jacques

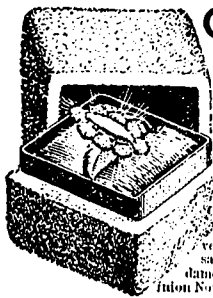
**Moulin à Laver et  
Tordeurs de J. A. Godin**

dépassent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

**J. A. GODIN, Fabricant**

898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal  
TEL. BELL 8427 1114

Les riens sont les gonds sur lesquels tourne la porte de l'occasion.



**GRATIS**

Aux personnes qui voudront seulement 200 rayons en métal argenté sous forme de vis à 15c, chacun. Écrivez nous et nous vous enverrons les rayons par la poste. Quand vous les aurez, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons, franco de port, cette belle marque ornée d'une superbe horloge entourée de splendides bijoux parisiens dans une magnifique boîte en velours en peluche, intérieur en satin. C'est une belle et toute digne serait fière de porter. Dominion Novelty Co., Boite 15 Toronto

**Trois Ans...  
en Canada.**

Roman Canadien  
Illustré.

Prix 25 cts réduit à **10 cts.**

EN VENTE AU  
Bureau du "SAMEDI"  
35 RUE ST-JACQUES.

*Le touriste (visitant un vieux château).—N'y a-t-il aucune légende en rapport avec ces ruines ?*

*Le gardien.—Oh oui. On dit qu'autrefois un étranger vint un jour visiter le château et partit sans donner au gardien le plus léger pourboire. Alors le gardien le tua et jeta son corps dans un fossé. Mais ne soyez pas effrayé, je vous en prie, mesdames. C'est naturellement une légende sans au-un fondement.*



**A l'Enfant Malade**

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

**Il Faut DORMOL**

UN MEILLEUR ARRANGEMENT



*La grosse dame.—Mon petit, sois poli. Cède ton siège à une de ces dames.  
Toto.—Jamais de la vie ! Levez-vous, vous-même, ça donnera de la place à toutes deux.*

De bonnes amies passent au crible les qualités et les défauts d'une absente qui vient d'échanger contre force écus sonnants un titre de comtesse.

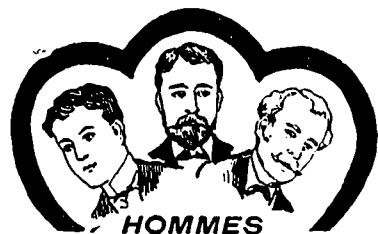
—Il faut lui rendre cette justice : elle n'aime pas à être inoccupée ; elle a toujours entre les mains quelque menu travail au crochet.

—Par atavisme, ma chère : son grand-père était commissionnaire !

\*\*

Chaque femme est aussi vieille que ses voisines se souviennent qu'elle est.

Jeune fille fin de siècle : le moins possible jeune fille.



**HOMMES  
JEUNES OU VIEUX**

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impuissance, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente.

Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

**GRATIS**

Une boîte de Remèdes valant \$1.00.

À l'usage de tous les hommes et de toutes les femmes souffrant de ces maux. Ce remède est le plus efficace et le plus sûr que l'on ait jamais connu. Il est le résultat de nos recherches et de nos expériences. Nous en avons fait une boîte de remèdes, le livre et les instructions nécessaires pour tous qui souffrent de ces maux. Pour recevoir gratuitement cette boîte de remèdes, il suffit de nous adresser un mandat de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous envoie chaque jour cette offre libre à tous les hommes et à toutes les femmes souffrant de ces maux. THE QUEEN MEDICINE CO

Boîte A, 947, Montréal.

**J. A. Dumas  
Photographie**

112 RUE VITRÉ

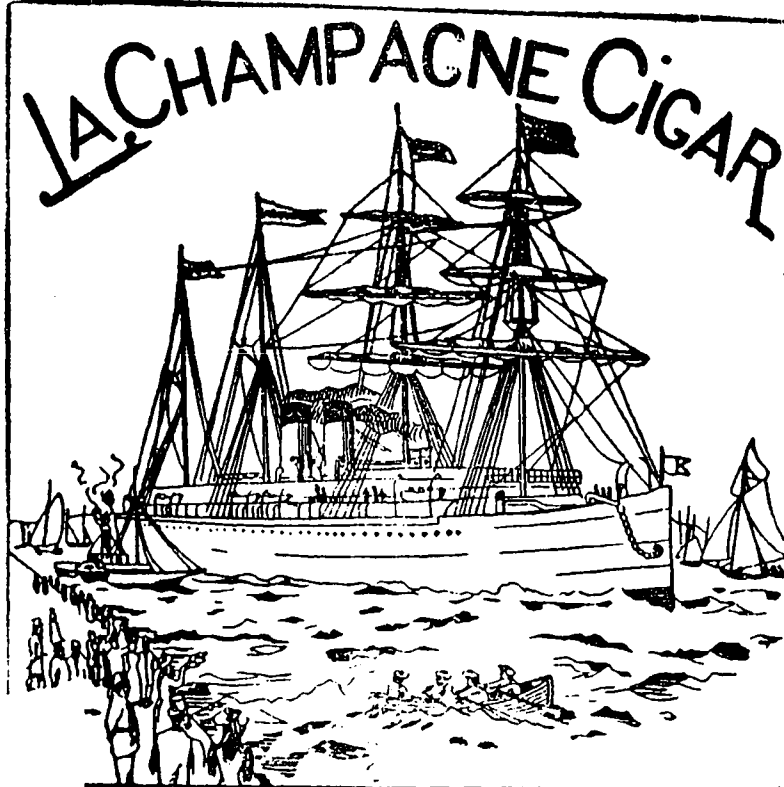
Coin St-Laurent, MONTREAL



LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

**LE "LIBERTY"** La Crème... des Cigares à **10c.**



**PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.**  
"Curling Cigar." fait à la main, valent 10c pour 5c.

# Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE HEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années de souffrances provenant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'insomnies nocturnes, de varicelle, etc., et porter au développement et à la vigueur complète les petits organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M. D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr. L. W. Knapp, 219, Hull Building, Détroit, Mich., et il se fera un plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions permettant à un homme de se guérir facilement chez lui. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa générosité :

**« Cher monsieur :—** Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre de date récente. J'ai donné à votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux. »

**« Cher monsieur :—** Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolument satisfaisant. »

**« Cher monsieur :—** Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette (elle que décrie et je puis vous dire sincèrement que c'est un bien fait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné en développement, force et vigueur. »

Toute correspondance, strictement confidentielle, expédiée sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun fait.

## KLONDYKE MUSIC HALL

Coin rues Ste-Catherine et Montcalm.

L. A. POIRÉ, prop. D. BLEAU, gérant  
Semaine commençant LUNDI 10 Septembre 1900

### PROGRAMME

LES JORDAN, Duettistes Parisiens  
LRS FORDS, Chanteurs et danseurs  
SMITH, Chanteur  
LOUIE PROCTER, Chanteuse et danseuse  
DEWILLE, Chanteur comique  
WELP, Chanteur comique  
CARVAL, Chanteur comique  
TOM EDWARDS, Bicycliste

« UNE MIGRAINE POUR TROIS »  
Comédie en 1 Acte

Balthazar, W. JORDAN  
Bathol, C. DEWILLE  
Hilaire, CARVAL  
Mervadé, Mlle JORDAN

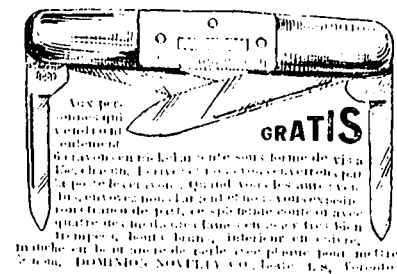
Représentation tous les jours de 2 h. à 6 h. et de 8 h. à minuit. Changement de programme toutes les semaines.

LIQUEURS ET CIGARES DE CHOIX

ADMISSION - - - 5 Cents.  
Siège de loge, 25c; loge entière, \$1.

Mlle Passé. — J'ai horreur de penser à mon quarantième anniversaire.

Mlle Aspé. — Pourquoi? Vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux ce jour-là?



Le porc qui pousse la complaisance jusqu'à chercher des truffes pour ses pieds, ne se mange plus autant qu'autrefois, affirmant les charcutiers, qui sont obligés de vendre en même temps une infinie variété d'autres aliments. Voilà le compagnon de Saint-Antoine qui tend à disparaître de nos tables après avoir évacué nos rues. Autrefois, en effet, les porcs se promenaient par les voies publiques aussi librement que les chiens. Mais en 1131, l'un d'eux se jeta entre les jambes du cheval que montait le Dauphin Philippe. Le prince, désarçonné, tomba si malheureusement que le lendemain il en mourut. Le roi Louis le Gros interdit désormais que les porcs sortissent dans les rues. Seuls ceux de l'abbaye de Saint-Antoine gardèrent leur liberté, mais à condition de porter une sonnette au cou, pour que les passants pussent se garer.

\* \*

M. Taupin (au petit jour). — Pourquoi n'as-tu pas laissé le porte-allumettes à sa place accoutumée? Chaque matin, il me faut tâtonner cinq minutes avant de le trouver.

Mme Taupin (lourde encore de sommeil). — Comment veux-tu trouver quelque chose dans une telle obscurité. Pourquoi n'allumes-tu pas une allumette?

\* \*

Il existe aux États-Unis, sur le territoire d'Arizona, une forêt toute entière pétrifiée, et qui couvre une superficie considérable. Aucun arbre n'est resté debout, tous jonchent le sol comme les colonnes de quelque immense ville ruinée, et les trois présentent une incroyable variété de nuances : on en voit de gris, de jaunes, de bleus, de violets, et jusqu'à des rouges.

\* \*

La mère (intrigante). — Quelle objection as-tu à épouser M. Sacdro?

La fille. — Il ne dit pas autre chose que des sottises. Il semble penser que toutes les femmes sont folles.

La mère. — Tu ne peux pas reprocher la même chose à M. Puitsdescience?

La fille. — Ah! il est parfaitement ennuyeux : il ne dit que des choses que je ne puis comprendre.

\* \*

Première actrice. — J'étais au premier rang, hier soir, pour l'entendre jouer Juliette.

Seconde actrice. — Oui, je sais que tu étais là. Mais tu n'avais pas besoin de parler si fort pendant mon meilleur effet de scène.

Première actrice. — Oh! mais tu dois te tromper. Je ne parle jamais pendant mon sommeil.

\* \*

Le prisonnier. — Oui, j'ai fréquenté autrefois les meilleures maisons de la ville.

Le visiteur. — Et qu'est-ce qui vous a conduit ici?

Le prisonnier. — J'ai été arrêté comme je sortais de l'une d'elles.

### Une Guérison pour l'Asthme

Les personnes asthmatiques n'ont plus besoin de quitter leur demeure et leurs affaires, pour être guéries. La nature a produit un remède végétal pour la guérison permanente de l'asthme, des maladies des poumons et des bronches. Ayant éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas curés (la cent, 9) guéris radicalement et désirant soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui souffrent de l'asthme, de la bronchite et de nerfs, en Allemagne, France et Angleterre, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce papier. W. A. NOYES, 325 Powers Block, Rochester, N. Y.

# Voici le Temps...

D'ACHETER VOS

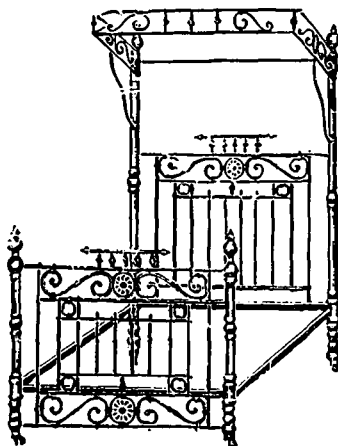
## MEUBLES

Nos prix sont plus bas que jamais.

Notre assortiment est le plus considérable

REMARQUEZ BIEN CECI :

Nos Dessins, Qualités et Prix sont sans Compétition



Ameublements de salle à manger, depuis	\$15.00
Ameublements de salon, depuis	15.00
Tables à rallonge, 4 feuilles, depuis	4.50
Pupitres de bureau (dernières améliorations), depuis	10.50
Fauteuils de bureau (rotatifs), depuis	2.00
Canapés (dessins variés), depuis	5.50
Lits en fer émaillé, depuis	3.50

Ceci n'est que quelques articles de notre immense assortiment de meubles. Votre visite est respectueusement sollicitée. Aucun trouble à montrer nos marchandises, notre personnel est à votre disposition.

**H. P. LABELLE & Cie** -1659- Rue Notre-Dame

Madame Taupin. — On dit que le Terrible peut filer vingt-quatre nœuds à l'heure.

Monsieur Taupin. — C'est parfaitement exact.

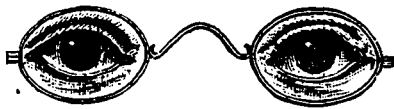
Madame Taupin. — Je suppose qu'il les file de telle façon que les pauvres matelots n'ont pas trop de peine à les dénouer.

Le juge. — Pourquoi avez-vous commis cet assaut?

Le prisonnier. — Je voulais voir mon portrait dans les journaux.

Le juge. — Bien, vous conduirez-vous mieux si je vous accorde la liberté?

Le prisonnier. — J'ai peur que non. Je veux tuer l'artiste qui a fait les portraits.



## Institut d'Optique

... AMERICAIN ...

1856 Rue Sainte-Catherine, Coin Cadieux, 2ième porte à l'Est, Montreal  
Bell Tel. Est 89

Seule maison à Montréal faisant la SPÉCIALITÉ dans la fabrication de VERRES, "CRISTAL DE ROCHE", DIAMANTS, combinés et de toutes couleurs à LUNETTES, LORGONS, etc., importés des plus CÉLÈBRES manufactures étrangères, taillées et ajustés sur commande, par nos OPTICIENS SPÉCIALISTES, après un examen SCIENTIFIQUE, selon la FORCE de la VUE. Guérissant les maladies d'YEUX, les INFLAMMATIONS de toutes SORTES, donnant l'ÉNERGIE et la VIGUEUR aux NERFS OPTIQUES et rendant la VUE FORTE pour VOIR de LOIN comme de PRES.

AVIS. — NOUS sollicitons les CAS difficiles, désespérés, et déjà abandonnés des MÉDECINS, de venir nous voir et d'essayer nos merveilleux VERRES Optiques, Ophthalmiques pour la guérison des yeux.

SATISFACTION COMPLETE.

Consultations et Examen de la Vue GRATIS.

Toutes les prescriptions d'occulistes seront soigneusement remplies.



Ouvert de 8 heures a. m. à 8 heures p. m. Le dimanche de 1 hre p. m. à 4 heures p. m.

### COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

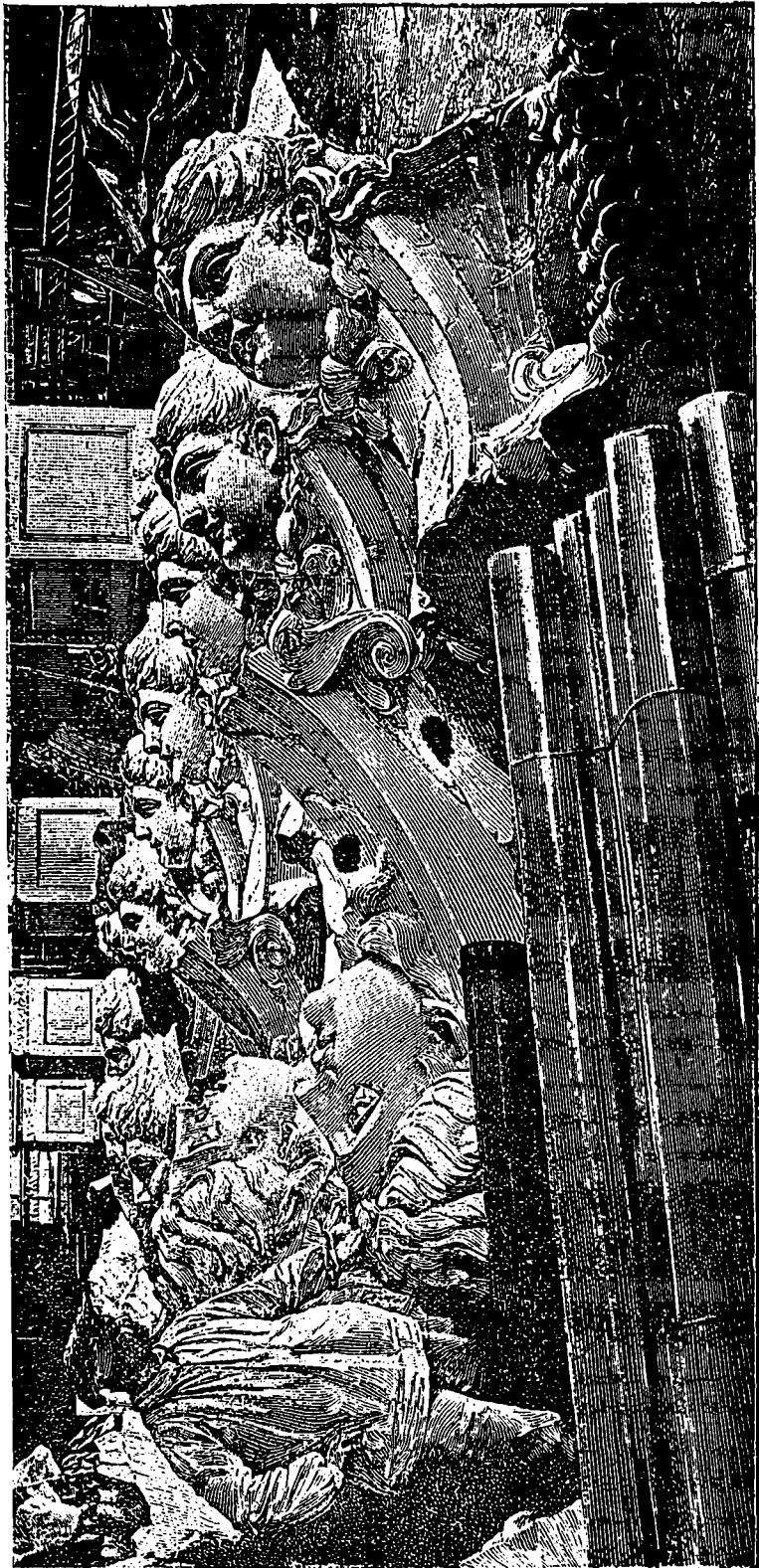
Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prérez d'ordre très listiblement.

Pour détails voir page 16.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 249



AVIS. - Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des critiques pour la Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

W Goupl, A Martel (Manchester, N H), Mme J Bazinet (Manville, R I), P Boucher, J Raymond (Nashua, N H), Mme A Lefebvre (New-Auburn, Me), Mlle A Delagrave, MM J Z Allard dit Longpré, G Chicoine, A Leclair, I Riendeau (New-Bedford, Mass), Mmes Hlyères, P Lagau, J Wangler, Mlle A Blanchard, N Moris, G Maurin, J Prat, S Puyau, MM J M Bossat, E Marandot, H Marchand, J Randon, A Roberts (Nouvelle-Orléans, La), P J Lo-elle (Riverside, Mass), Mlle N Gagnon (Salem, Mass), Mlle C R Durocher (Southbridge, Mass), Mlle J Bello-nario, I Mandeville (Spencer, Mass), Mme D Bernier (Taftville, Conn), J Lefebvre (Taunton, Mass), Mlle E Boisey, Inconnu (Three-Rivers, Mass), Mlle L Dupont, G Guertin (Ware, Mass), Mlle B Vallière (Warren, R I), Mlle A Gird (Winooki, Vt), Mmes A Chenette, C Sylvestro, Mlle E Beaudet, M Leclerc (Woonsocket, R I), A H Fontaine (Worcester, Mass).

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

Mlle B Plouffe (Lachine Locks, Q), Mlle L Vébert (Notre-Dame de Grâces, Q), Mlle A Bourdon (Ormslow, Q), Mlle E Borubé (Ottawa, Ont), Mlle V Marchildon (Parc Laval, Q), Mlle A Nodau (Stanford, Q), Mlle G Hartubise (St-Ferri de Montréal, Q), A J Thoun (East-hampton, Mass), Mlle M R Audet (St-Anselme, Q), Mme A Lecavalier (St-Henri, Q).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mme A Demers, Mlle Hypolite (Montréal), J Héroux (Sorel, Q), Mlle A C Gaudot (Victoria-ville, Q), Mme H St-Georges, 55 Charles (Central Falls, R I), Mlle A Gird (Winooki, Vt).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Les Debats

JOURNAL POPULAIRE

Ni vendu ni à vendre à aucune faction politique.

PARAISANT LE DIMANCHE

Le plus fort tirage des journaux du dimanche à Montréal.

21, 23, 25 Rue Saint-Jacques

MONTREAL, CANADA.

LOUUVIGNY DE MONTIGNY, Directeur

ABONNEMENT: \$1.00 PAR AN

Spécimen adressé sur demande

DANS CHAQUE LOCALITÉ, des agents pourront se faire d'appréciables bénéfices en faisant connaître "LES DEBATS". Ecrire pour conditions.

Le plus à craindre n'est pas que la liberté soit tuée, mais qu'elle se suicide.

Si vous avez... \$5.00

Vous pouvez aspirer à devenir propriétaire d'un terrain à . . . . .

Si vous êtes bon citoyen, quand même vous n'auriez pas d'argent, vous pouvez aspirer à devenir propriétaire d'une maison à . . . . .

Viauville

Pour plus amples informations s'adresser à M. ED. GOHIER, représentant pour la vente des terrains de la succession T. C. VIAU,

Chambre 502, Edifice de la New-York Life.

Le beau-père. — Je suppose, Henri, que vous allez me rendre ce chèque de de \$1,000 que j'ai mis dans la corbeille de noce. C'était seulement pour l'effet, vous comprenez?
Le gendre. — Oh! oui, monsieur, et l'effet a été merveilleux. La banque l'a soldé ce matin sans même dire un mot.

LA SEULE VICTIME
Le curieux. — A quelle heure avez-vous aperçu le feu?
Le pompier. — A minuit.
Le curieux. — Tout le monde a pu se sauver?
Le pompier. — Tout le monde, excepté le gardien de nuit. Nous n'avons pu l'éveiller à temps.

Ont trouvé la solution juste: Mmes E Benoit, L A Boisseau, E Chalifoux, O Champagne, L Courtois, A Demers, W Desjardins, H Giroux, H Gianni, M Honault, G Lavigne, A Léonard, E Moreau, D Pilotte, Provencher, A Turcotte, Mlle L Cartier, E Denis, L Dufresne, R H — A Lebeau, L Loranger, G Morvan, D Plante, A St-Denis, A Vallee, A Villeneuve, D Walsh, MM, G Barbeau, C E Boulé, I Chevalier, A Cornellier, W Daoust, J A Emond, H A Gauthier, W Granger, L Gravel, J A Grignon, J T Jetté, R Lanthier, N Laporte, E Lavigne, It Lefebvre, P Lemieux, E Prieur, P O Richard, W E Waters (Montréal, Q), Mme Lecendre (Astor, Q), A Choquette, E E Lefebvre, W Priemur (Beauharnois, Q), Mme N Campeau, Mlle M Charbonneau, R Lahaie, M R Guy (Buckingham, Q), Mlle M Doucet (Coteau Station, Q), Mlle B Ball, G Jobin, M O Bready, M E Pinnsonnault (Danville, Q), Mme J R Brillon, M Paré (Drummondville, Q), Mlle It Champigny (Farnham, Q), Mlle M Paquette, L J Potvin (Hull, Q), Mlle L Baron (Herville, Q), Mme H Lucas, M Champagne, E Généreux, D Mealo, P Mealo (Joliette, Q), T Dallaire (Lachute Mills, Q), C Gosselin (Lévis, Q), L F Rainville (Masson, Q), Mlle A Robin (Montmagny, Q), Mlle M Mailloux (Melocheville, Q), L Tousignant (Ni-colet, Q), F J Boulay, J H Paré (Ottawa, Ont), Mlle B Hurlubise (Piosaville, Q), Mlle A Jas-min (Pointe-Claire, Q), Mme M Mathurin, Mlle E Bélanger, A M Bilodeau, A Brunet, B La-perrière, L Reinhardt, J P Cantin (Québec, Q), J April (Rivière du Loup Station, Q), Mlle E Rondeau, J Héroux, J A W Laforge (Sorel, Q), Mlle M L Meilleur (St-Augustin, Deux-Monta-

gne, Q), Mlle D Fecteau (St-Antoine de Ver-chères, Q), J E Derois (St-Célestin, Q), Mlle C Massé (St-Césaire, Q), J N Walker (Ste-Cun-sonde de Montréal, Q), Mme A Barbeau, P Savary (St-Hyacinthe, Q), Mlle N Béland, L A Caron (St-Julio de Somerset, Q), Mlle M L Hebert (St-Léonard, Q), Mlle L Gosselin (St-Odilon, Q), W H Trotter (St-Pierre-aux-Liens, Q), Mme A Giroux, Mlle D Giguère (St-Roch de Québec), Mmes C Blouin, P Cloutier, M A Perreault (St-Sauveur de Québec), Mlle I Bé-langer, D Topping (St-Romeuld, Q), Mme T Lacasse (St-Romuald d'Etchemin, Q), Mlle A Carignan, A Lord, M A R Shihyn (Trois-Ri-vières, Q), Mlle A C Gaudot, A Poliquin (Vic-toriaville, Q), E Filiatrault (Vernier, Ont), Mme A J Waire (Winnipeg, Man), Mlle M L Dubé (Artic City, R I), Mmes G Choinard, J Hous-seau (Augusta, Me), J Leduc (Belleville Mills, N H), Mlle D Simard, S Talbot, M G Spéard (Bide-ford, Me), D Fournier (Brunswick, Me), Mme H St-Georges, Central Falls, R I), N Piché (Cohoes, N Y), F Fréchet (Dracut, Mass), Mlle L Gagnon, MM A Côté, E Langis, A Montminy, J A Paradis, A Plante (Fall River, Mass), Mlle G Michel (Franklin Falls, N H), Mlle L Mignou (Hills, Mass), Mmes A Barolet, E Godérou, H J Parent, Mlle D Bourbonnais, MM C Godin, J E Lajoie, J Légaré, L Page (Holyoke, Mass), Mmes A Perrault, O Rivard, Mlle L Moreau, A Marquis (Lewiston, Me), Mmes A Dufresne, E Jalbert, Mlle C Bélanger, R Lepage, MM G E Corman, W L Feltvre, W Marchand, L A Olivier (Lowell, Mass), Mmes A Goudreau, J E Philie, Mlle M Cloutier, A Guérin, M Leton-dre, A L'Houreur, B Rivard, MM A Gagnon,

Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos . . . . .

MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquetons les meubles gratis aux acheteurs en dehors de la ville. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEL ETABLISSEMENT

F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTRÉAL.

# Tributs Mortuaires...



Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires, allez à...

**LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES,**  
No 1756 RUE STE-CATHERINE (près St-Denis).

## Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 251



### INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : LES COLOURISTES DE COURONNES FUNÉRAIRES.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adresser sous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal. Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 19 septembre, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 60 centimes en argent.

# SANTÉ Beauté des Dames. Piles les Sanguines

du Dr Jean. "Extrait du sang frais." Reconstituant de premier ordre et des plus efficaces. Soulagement immédiat. Guérison assurée de toutes les maladies nerveuses et compliquées particulières aux femmes et aux jeunes filles, sans autres médicaments. 50 cts la boîte. Envoyé partout franco par la malle, sur réception du prix. "Traitement, dix boîtes, \$1.00." Adressez: "Cie Médicale du Dr Jean", B. P. Boite 187, Montréal, Qué. Et toutes Pharmacies. Ecrivez pour le "Guide de Santé", envoyé gratis sur demande. (2)

## GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 753 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folles de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

### SECRETS

Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.

THE DR. WILSON MEDICAL CO.  
MONTREAL.

## 50 ANS EN USAGE I

**DONNEZ AUX ENFANTS**

**SIROP DU D<sup>R</sup> CODERRE**

**PILULES DE NOIX LONGUES**

Composées)

**De McGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

## Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix. Dépôt général pour la Puisseuse :

**L. A. BERNARD,**  
1802 rue Ste-Catherine, Montréal  
Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien  
Manchester, N. H.

Docteur. — Desormais, vous devrez toujours dormir la tête tournée vers le nord.

Le patient. — Et où devrai-je mettre mes pieds ?

### Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

La cliente. — Je désiro quelque chose de convenable pour un cadeau de fête.

Pour mon mari

Le commis. — Depuis combien de temps êtes-vous mariée, madame ?

La cliente. — Depuis dix ans.

Le commis. — Le comptoir des bar-gains au fond.

## BILLARDS

THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.  
Les manufacturiers les plus en vue de Tables de Billard et de "Pool," de matériel et de fournitures de toute sorte. Nos prix sont toujours raisonnables. Importateurs du véritable drap "Ivan Simons." La célèbre bande rapide "Monarch," la plus fiable et celle qui est préférée par les experts et les joueurs de profession est sur toutes les tables. Fournitures du jeu de quille etc. Tables neuves ou de seconde main, grandeur au. Laise ou régulière. A des conditions raisonnables. Pour catalogue et liste de prix, écrivez à  
**THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.,**  
88, Rue King ouest, Toronto.

Lily a dévoré en cachette la moitié d'un pot de confitures. Remontrances de la maman.

— Si vous aviez une petite fille, mademoiselle, et qu'elle eût fait cette vilaine chose, que lui diriez-vous ?

— Je lui dirais... : Mangez le reste, petite gourmande !

Le visiteur. — Et c'est votre fille qui a peint ces jolies aquarelles ?

Madame. — Ma fille peindre cela ! Non, vraiment ! c'est son professeur qui se charge de ces choses. Pour le prix que nous lui donnons, c'est bien le moins qu'il puisse faire.

## DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES, En employant le POISON LIQUIDE DE LYONS.

Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.

JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bleury

## Poils Follets

Enlevés instantanément par le

### BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

**PRIX : \$2.00 LA BOUTEILLE.**

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail. Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.

10 Minutes Avant      Toutes communications strictement confidentielles.      10 Minutes Après

**Mme GEO. TUCKER, DERMATOLOGISTE PRATIQUE.**  
Entrée Privée, 437 RUE CRAIG, Montréal.



FEUILLETON DU "SAMEDI", 15 SEPTEMBRE 1900 (1)

# LA DAME BLANCHE

## DEUXIÈME PARTIE

### FLEUR D'ÉCOSSE

#### XIII. — COMLOT AVORTÉ

(Suite)

— Puisque la reine d'Écosse refuse sa porte à la noblesse, dit-il avec un dernier défi, il ne nous reste qu'à nous retirer... en attendant l'avenir.

Et il se hâta de gagner le seuil avant que le capitaine des gardes ne l'y eût précédé pour lui barrer la route.

Ses compagnons l'y suivirent, et le bruit de leurs armures s'enfonça, se perdit dans l'escalier.

— Ah ! reine, reine, exprima le vieux soldat, puissiez-vous n'avoir pas à regretter votre magnanimité !

Marie Stuart passa la main sur son visage pour en chasser la vision des drames meurtriers auxquels les mœurs farouches de ce temps l'avaient déjà forcée à assister.

— Du sang ! balbutia-t-elle. Le sang me fait horreur !

Le duc de Rosberg et ses affiliés étaient revenus dans la cour, où les cavaliers de leur escorte les attendaient, inquiets, incertains de ce qu'ils devaient faire.

Lord Rosberg remonta à cheval ; chacun des officiers qui l'accompagnaient se mit en tête de son escouade, et il lança son cheval au galop, après avoir menacé, de son poing fermé, Marie Stuart qui, de derrière un rideau, assistait peut-être à sa fuite.

Et les habitants virent passer, dans un nuage de poussière, ces sombres cavaliers qui espéraient ramener leur reine captive et qui n'allaient bientôt avoir que la vie errante, incertaine des traîtres révoltés.

Le retour inattendu de Mac Sweeney en était cause.

Il avait prolongé, de bien peu, hélas ! le règne éphémère de l'héritière des Stuarts.

La reine, alarmée par l'éloignement graduel de ses courtisans, ayant alors recourus aux dévouements obscurs mais éprouvés que rencontrent toujours ceux que le malheur menace, n'avait pas tardé à connaître les intrigues de ses ennemis.

Elle avait appris ainsi les premières tentatives faites pour suborner ses gardes du corps.

Des cavaliers secrètement partis d'Édimbourg s'étaient alors rendus à franc étrier au camp de Pleackwers, porter à Mac-Sweeney le cri de détresse de sa souveraine.

Le vieux capitaine venait à peine d'y arriver.

Sans prendre le temps de se reposer, il était remonté à cheval avec ceux de ses soldats sur lesquels il pouvait le plus compter.

Et leur troupe s'était présentée à l'une des portes de la capitale, au moment où lord Rosberg entrait dans le palais royal.

Désarmer le poste qui occupait cette porte pour le compte du duc, le faire occuper par une partie de ses soldats, afin de ménager une sortie à la reine si elle était obligée de fuir, tout cela avait été pour lui l'affaire d'un instant.

Il avait aussitôt repris sa marche, sa course plutôt, dévorant réellement le terrain, le poil collé par la sueur sur le corps des chevaux.

Le peuple était avec la reine que l'on savait simple, compatissante et bonne.

Des bourgeois avertirent le vieux capitaine que les rebelles occupaient l'entrée principale du palais.

Mac-Sweeney, tournant le vieil édifice, avait alors mis pied à terre avec sa troupe, devant une entrée dérobée, et s'était élancé vers les appartements de la reine par les corridors intérieurs.

Quelques-uns des gardes, apercevant leur chef et honteux de leur défection, s'étaient joints à lui.

Il avait pu arriver ainsi à temps, ainsi qu'il l'avait dit, pour sauver Julien et son compagnon, pour ruiner, pour anéantir, au moins pour le moment, les projets ambitieux du duc de Rosberg et les espérances immédiates des Anglais.

Et maintenant, abaissant sa claymore, mettant un genou en terre, il appuyait ses lèvres sur les mains de Marie Stuart, en disant :

— Majesté, la claymore, l'épée de l'Écosse, a mis les Stuarts sur le trône, la claymore châtiara leurs ennemis !

#### XIII. — AU CAMP DE PLEACKWERS

Après son acte d'hostilité ouverte, déclarée, après son attentat, lord Rosberg ne pouvait plus continuer ses sourdes intrigues contre la reine.

Le vieux capitaine n'avait jamais connu une défaillance : il se montra inexorable.

Et bientôt une élite de nouveaux gentilshommes, ambitieux de ne pas mériter la flétrissure qui s'attachait à ceux à qui il avait fait arracher leur uniforme, entoura la reine de ses ardentes légions.

Mac-Sweeney choisit pour les commander, en son absence, des officiers éprouvés.

La milice bourgeoise venait de se ranger du côté de Marie Stuart.

La puissance de la reine dans la capitale se trouvait plus forte qu'elle ne l'était depuis longtemps.

L'ambitieux Rosberg, déchu de son poste de gouverneur d'Édimbourg, craignant à chaque instant d'être arrêté malgré les affiliés dont il s'était entouré, eut une dernière conférence avec Stuart Bolton.

L'agent secret de Somerset, instruit de l'obstacle qui l'avait empêché de réussir, apprenant que l'intervention de Julien avait permis au capitaine des gardes d'arriver à temps, lui avait demandé s'il connaissait l'origine de l'adolescent et du colosse dont l'épée avait brisé leur rêve.

Rosberg ne savait que ce que Bolton avait appris lui-même en faisant causer l'aubergiste : on les disait venus de France afin de se mettre au service de la reine.

— Il vient de France, songeait l'ancien intendant, il ne peut donc rien avoir de commun avec Walter d'Avenel.

Il se rendit lui-même chez le juif Lœvi, en rapporta une somme énorme récemment arrivée de Londres, cachée sous les ballots de marchandises.

La nuit même, lord Rosberg quitta Édimbourg avec les seigneurs mécontents et ceux qui, s'étant ralliés à lui parce qu'ils le croyaient près de triompher, s'étaient trop compromis pour ne pas demeurer sans danger.

En même temps, il envoya des courriers faire lever des troupes dans son duché, ce duché de Rosberg dont il voulait à tout prix agrandir le territoire.

Par une pointe rapide, il se porta vers le camp que les seigneurs confédérés étaient en train d'organiser pour empêcher la marche en avant du chevalier d'Avenel.

De son côté, celui-ci ne restait pas inactif.

Ses highlanders, réconfortés par la fin des épreuves qui avaient marqué la rude traversée des montagnes et des forêts désertes dont ils étaient parvenus à sortir, avaient repris tout leur entrain.

Leur exemple entraînait les robustes bucherons, les montagnards patriotes des derniers contreforts rocheux dont les highlanders avaient affronté, traversé l'inextricable dédale.

Chaque jour Walter d'Avenel recevait de nombreuses demandes d'enrôlement.

La population mâle de hameaux entiers venait se ranger sous sa bannière, et sa petite armée avait plus que doublé.

En attendant les troupes de renfort annoncées par la reine, il exerçait, disciplinait ses hommes, s'attachant à en faire non pas une multitude ardente mais impressionnable, mais une phalange solide, compacte, invincible.

Il surveillait en même temps les mouvements de l'ennemi.

Un émissaire envoyé par Martin lui avait appris l'attaque de son château, de la vieille tour d'Avenel relevée de ses ruines, et la défaite du duc d'Artwel.

— C'est d'un bon augure, se dit-il. La Dame Blanche protège encore la maison d'Avenel.

Et il ajouta :

— Je vais remplir envers la reine mon devoir de fidèle sujet. Ensuite nous retournerons avec Marie dans les lieux qui nous virent naître, et qui assistèrent à l'éclosion de notre amour.

« Notre amour dont un fruit nous fut donné, un enfant, que la destinée nous a ravi, hélas ! »

Noble et infortuné guerrier, cet enfant de ton amour existe quelques lieues à peine t'en séparent, et tu l'ignores.

Mieux encore, cet enfant, ce fils, dont la valeur a devancé les années, s'appête à venir à ton secours.

La destinée a même voulu qu'il fût chargé par Marie d'Avenel de

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

la lettre qu'elle adresse à l'époux toujours aimé, faisant ainsi du fils, — le fils inconnu ! — le messager de la mère.

Le capitaine Mac Sweeny était reparti pour le camp de Pleackwers, après avoir réorganisé le corps des gardes de la reine.

Marie Stuart était entourée maintenant d'hommes plus jeunes, de guerriers ardents et dont l'âme n'avait pu être encore débilitée par une trop longue habitude des cours.

Leur cœur encore plein de virils sentiments resterait inaccessible aux suggestions du mal, de même que leur épée braverait toute menace, si l'on recommençait auprès d'eux les manœuvres qui avaient déjà une fois été sur le point de livrer Marie Stuart à ses ennemis.

Elle n'avait à ce moment trouvé pour arrêter ses ennemis, pour défendre sa vie et son honneur de reine, qu'un enfant héroïque et, à côté de lui, un obscur matelot !

Aujourd'hui, c'était une légion imbue du culte de l'honneur.

Du reste, lord Rosberg ne serait plus là pour tenter ses manœuvres criminelles.

Contraint à jeter définitivement le masque, après son insuccès, il avait pu rejoindre les autres seigneurs insurgés.

Et nommé leur chef, il avait écrit directement à lord Somerset, au ministre de la reine en Angleterre, lui demandant des hommes et de l'argent, encore plus d'argent, afin d'écraser l'armée de Walter d'Avenel et venir ensuite attaquer en face Marie Stuart dans sa capitale.

Mac Sweeny, devinant ses intentions, redoubla d'activité.

Une animation, une vie intense remplirent bientôt le camp de Pleackwers.

Les mauvais soldats, ceux qui risquaient d'être de nouveau des éléments d'indiscipline et de désordre, avaient suivi le duc rebelle.

D'autres les avaient remplacés qui n'avaient pas subi les atteintes de la corruption.

Le vieux capitaine les encadra dans les vieilles bandes aguerries rompues au métier des armes.

La milice bourgeoise d'Édimbourg, dont les bonnes dispositions s'étaient déjà affirmées, envoya d'elle-même un important contingent.

— Nous allons pouvoir regarder l'ennemi en face, dit alors le vieux capitaine.

Julien était à ses côtés, brûlant du désir de combattre.

Quant à Joë, il s'était tellement identifié avec son costume, son harnais militaire, que l'on eût dit un vieux soldat.

Il manœuvrait comme pas un à la parade, son regard toujours tourné vers l'enfant pour signifier ;

— Ce que je fais, c'est pour toi, afin d'être mieux à même de veiller sur ta vie.

L'heure vint enfin où Mac Sweeny jugea ses troupes assez fortes, assez entraînées pour aller affronter l'ennemi.

Marie Stuart avait d'ailleurs été informée par quelques amis dévoués des préparatifs qui se faisaient en Angleterre.

Il fallait donc prévenir l'invasion avouée cette fois des étrangers, frapper les rebelles avant que les bandes de Somerset ne les eussent rejoints.

Nous partons, dit le vieux capitaine à Julien, êtes-vous toujours prêt, mon enfant, à affronter les périls de la guerre ?

Le regard intrépide de l'adolescent se fixa sur le sien avec une nuance de peine et de confusion.

Comment son chef le jugeait-il donc, puisqu'il le supposait capable de battre en retraite, de se dérober, le moment du danger arrivé.

— Êtes-vous toujours prêt à porter au chevalier d'Avenel le message que vous a remis pour lui sa noble dame, ajouta encore Mac Sweeny qui tenait à l'éprouver jusqu'au bout, ou préférez-vous me le remettre ?

L'enfant appuya la main sur sa poitrine contre laquelle, sous une impulsion qu'il ne s'expliquait pas, il avait placé, cachée à tous les yeux, réchauffée par le battement de son cœur, la lettre de celle qu'il ne savait pas être sa mère... sa mère si souvent appelée, invoquée, au temps de ses souffrances à bord du *Forward*, puis, plus tard, au temps de ses rêveries mélancoliques et attristées dans les landes et sur les rochers de la Bretagne.

— Elle ne me quittera que pour être remise à celui à qui elle est destinée, prononça-t-il d'une voix profonde. A moins que je ne succombe avant d'arriver auprès de lui.

Et grave et simple, il dit encore :

— En ce cas, vous la prendrez sur mon cadavre, capitaine, ou bien Joë l'y recueillera et vous la remettra pour la faire parvenir au chevalier à qui je serais si glorieux, si fier... si heureux de la remettre moi-même.

— Noble cœur ! — exprima Mac Sweeny, — je n'en attendais pas moins de vous.

Et se baissant vers l'enfant aux boucles flottantes, au regard d'azur et à l'âme héroïque :

— Venez, Julien, que votre chef, votre ami, vous donne l'accolade. Le fils de Walter d'Avenel sentit sa poitrine se gonfler d'un

noble enthousiasme en recevant cette preuve d'estime et d'affection de son chef.

Être embrassé par Mac-Sweery, le guerrier sans peur et sans reproche, le Bayard écossais, n'était-ce pas une consécration !

Joë, qui assistait à cette scène, sentit sa paupière s'humecter.

Il était heureux.

Et cependant, dans son enveloppe froissée, une jalousie naïve se manifestait, se mêlant à sa joie, comme s'il craignait qu'on ne lui enlevât, qu'on ne lui ravît l'affection de "son petit mousse".

Mais le regard expressif et franc de Julien le rassura. Ne serait-il pas toujours l'ami qui avait protégé sa frêle et malheureuse enfance contre son bourreau, en s'exposant lui-même à sa redoutable colère ?

N'était-ce pas lui qui l'avait arraché à son enfer errant, en fuyant, l'emmenant avec le vicomte de Mercœur de Kervier, loin du navire corsaire, dans les flancs duquel il venait d'allumer l'incendie et d'accrocher la mort, le vengeant ainsi d'un seul coup ?

Et il exprima bien ces sentiments lorsque, encore tout frémissant d'orgueil de l'étreinte du vieux capitaine, il tendit la main à l'ancien pirate, en lui disant :

— Cet honneur inattendu, c'est à toi que je le dois, bon et brave Joë, toi dont le dévouement m'a soustrait à mes geôliers, à mes bourreaux, car un navire est parfois une prison, plus cruelle qu'aucune autre !

Puis, chassant, dans un sourire, ces tristes souvenirs :

— Mais, après une telle consécration, me voici maintenant forcé d'être héroïque.

Mac Sweeny, content d'avoir accordé sa protection, sa confiance à un enfant que tout indiquait en être aussi digne, s'éloigna pour donner les ordres nécessaires en vue de la prochaine mise en marche.

— Allons, préparons-nous, cher Joë, — dit Julien, — afin d'être prêts les premiers.

Il commença à boucler le havre-sac dont il s'était muni pour faire campagne.

Mais l'ancien matelot l'écarta doucement.

— Laissez cela, Julien, ce n'est point œuvre de gentilhomme, et ne suis-je pas à peu près comme votre écuyer ?

— Gentilhomme ?... — repartit l'enfant en riant. — Sais-tu, mon bon Joë, que tu finiras par me tourner la tête, si je ne l'avais pas bien solide. Du reste, la main qui a manié l'aviron et le faubert sur les canots du *Forward* est assez forte pour faire ces besognes ordinaires du soldat.

Mais si Joë n'était pas Breton, il était cependant têtu et "son petit mousse" dut se résigner, malgré ses protestations.

De par la volonté de Joë, il serait traité en gentilhomme.

#### XCIV. — REINE, CEUX QUI VONT MOURIR TE SALUENT.

Les trompettes résonnaient dans le camp.

C'était un va-et-vient, une animation extraordinaires.

Une fièvre belliqueuse venait de s'emparer de cette armée de volontaires, de patriotes, en apprenant que l'on allait enfin marcher à l'ennemi.

Car ils étaient réellement devenus des ennemis, dans toute l'acception du terme, ces renégats de la patrie qui n'hésitaient pas à livrer la terre natale aux étrangers.

Peu à peu, cette agitation se calma, tomba brusquement.

Chaque soldat avait pris son raag et attendait, silencieux, les ordres du chef suprême.

L'armée rangée tout entière, immobile, attentive, n'avait plus qu'un regard, dirigé vers un seul homme :

Mac Sweeny.

Le vieux capitaine sentit tout le poids de cette attente, de l'élan unanime de cette armée qui lui indiquaient toute sa responsabilité.

Et son regard se dressa vers le ciel, comme pour y puiser la force, l'inspiration nécessaire à la victoire.

Et grave, religieux, il leva sa claymore.

Sa bouche allait lancer, ferme et sonore, l'ordre de départ.

Un nuage de poussière qui s'élevait à l'horizon le suspendit.

Était ce un courrier apportant une nouvelle importante, d'autres instructions ?

Une mauvaise nouvelle peut-être ?...

Mais ce qu'on apercevait indiquait une troupe nombreuse.

Des cuirasses, des armes apparurent rapidement, brillant à travers la poussière.

— On dirait l'uniforme des gardes de la reine, — pensa Mac Sweeny.

La troupe de cavaliers approchait rapidement.

Bientôt on ne put plus douter.

Puis, tout à coup, derrière la double rangée des gardes ouvrant la marche, on distingua une silhouette de femme, montée sur un cheval à la robe blanche... comme celle de l'amazone.

Un frémissement secoua alors l'armée.

La reine !

C'était la reine !...

C'était bien, en effet, Marie Stuart.

Elle n'avait pas voulu laisser partir ces braves qui allaient combattre et mourir pour elle,—et pour la patrie sans venir leur porter son adieu.

A sa vue, le vieux capitaine, le noble chef de guerre s'était porté à sa rencontre, au galop.

Il découvrit sa tête blanche en l'abordant.

—Capitaine, — dit Marie d'une voix haute et claire, — la reine d'Écosse aurait cru manquer à sa mission en ne venant pas saluer ses fidèles qui vont marcher au combat.

Sur un commandement de Mac Sweeny, les héraults répétèrent ces paroles de la souveraine.

Mille et mille acclamations s'élevèrent aussitôt dans l'armée.

Les soldats brandissaient leurs armes, ou frappaient leur cuirasse avec une ivresse guerrière.

—Reine ! — criaient certains d'entre eux, — je crois que je vais mourir. Priez pour moi, mais je mourrai vainqueur !

Et la joie rayonnait sur leur visage.

Marie Stuart arriva au centre des troupes.

Mac Sweeny se plaça alors en face de son état-major et le lui présenta.

Des barbes grises pour la plupart.

Mais, au milieu, une physionomie jeune, un visage d'adolescent, sérieux et grave.

La reine reconnut Julien que le vieux capitaine, dans sa sollicitude, avait voulu garder auprès de lui.

Elle avait eu un mot gracieux pour chacun d'eux : elle s'approcha de Julien.

—Enfant, — dit-elle de sa voix mélodieuse, — vous allez donc là où vole la mort, parmi ces guerriers qui l'ont tant de fois bravée ?

—Majesté, — répondit Julien balbutiant, — pardonnez que la règle du soldat sous les armes ne me permette pas de m'agenouiller devant ma reine !

Marie Stuart le fixa avec son regard pareil à une eau profonde :

—Va, — prononça-t-elle en français, — et que l'ombre de ta mère te protège !

Et elle s'éloigna, allant parcourir le front de l'armée et porter à chacun les paroles qui réconfortent et enthousiasment.

Puis elle se plaça sur une tertre, ombragée poétiquement par quelques chênes, au milieu desquels elle se détachait toute blanche, telle qu'une apparition de légende...

Ces légendes qui font l'âme de l'Écosse.

Et l'armée s'ébranla, défila devant elle, lui criant avec des intonations fortes, des voix ardentes, le :

*Ave Cesar morituri te salutant.*

—Reine, ceux qui vont mourir te saluent !

Julien le lui jeta de sa voix fraîche et claire, les yeux irradiés de bonheur.

Et derrière lui Joë, dont la taille énorme dépassait celle de toute l'armée, brandissant son glaive épais au-dessus de sa tête, lui sembla le génie de l'extermination.

Les derniers rangs passèrent devant elle.

Puis la longue colonne redevenue silencieuse et grave s'enfonça dans l'horizon, se perdit peu à peu au lointain.

Marie Stuart regarda alors le camp vide, puis, de nouveau, ceux qui l'occupaient encore quelques instants auparavant et qui disparaissaient dans les brumes de l'éloignement.

Et, à voix très basse, elle murmura :

—Reine de France, la mort m'a ravi le trône au printemps de ma vie ; reine chancelante d'Écosse, quelle va être la seconde partie de ma destinée ?

Et passant sa main si blanche sur son beau et mélancolique visage, pour dissiper les pensées lourdes qu'elle ne voulait pas y laisser voir, elle reprit lentement le chemin de sa capitale, entourée de ses gardes respectant son silence.

Ah ! si elle avait connu les exécrables projets de l'infâme Elisabeth !

La mort sur un billot !

Le bourreau de Londres levant sa hache infamante sur son cou de cygne...

Si jeune, si douce et si belle !

O reine infortunée !

.....

Lord Rosberg, le chef maintenant avoué de la rébellion, avait bien quitté Édimbourg ; mais quelqu'un y était resté qui était plus dangereux que lui.

C'était Bolton !

Il fallait qu'il fût là pour surveiller Marie Stuart, épier la moindre de ses fautes, signaler aux révoltés ce qui pouvait servir leur cause et provoquer d'autres trahisons décisives.

Il fallait qu'il restât, véritable chef de la révolte, au centre de la position, en communication d'un côté avec Somerset, de l'autre avec les chefs rebelles auxquels il transmettait les instructions de son maître, — et les siennes.

Prenant les précautions les plus minutieuses, tapi dans l'ombre, nul ne le soupçonnait.

Formidable puissance que celle à laquelle il avait atteint d'une façon occulte, porté par les événements, guidé souvent par son esprit ténébreux, puissance qui le faisait traiter de pair avec les chefs des fiefs les plus considérables, lui, l'ancien valet, exhaussé à la position encore domestique d'intendant, s'enrichissant par la rapine, et plus tard par les plus noirs méfaits.

Certes, il avait le droit de s'enorgueillir dans son âme damnée.

Du reste, n'eût-il pas eu ces motifs de demeurer à Édimbourg, qu'il n'aurait plus consenti à s'en éloigner.

Ce n'est pas à l'heure où il venait de retrouver Marie d'Avenel et où il nourrissait l'affreux espoir d'effacer une suprême honte à celle à laquelle il avait déjà fait tant de mal, qu'il aurait abandonné la partie.

Il employait toutes ses forces à épaissir le mur vivant qui se trouvait entre Walter d'Avenel et Édimbourg, c'est-à-dire entre le chevalier et celle qui l'attendait dans le manoir de Claymore.

Et il avait suivi d'un œil irrité l'organisation de l'armée que Mac Sweeny s'appropriait à conduire vers le chevalier.

Dévoré d'une hâte devenue plus furieuse malgré ses manières cauteleuses, il continuait d'errer nuitamment autour de la demeure de Marie.

Une fois, le higlander qui y veillait avait failli choir dans un de ses pièges, et plein d'une joie, d'un espoir forcenés, Bolton avait cru voir le moment où la châtelaine allait tomber en son pouvoir.

Mais le montagnard avait encore éventé sa ruse.

—Le trépas seul de son mari doit me la livrer, je le vois bien, — rugit-il alors.

Et semant à pleines mains l'or de Somerset, de son digne maître, il envoya des agents au camp de Pleackwers afin de susciter des défactions, empêcher le départ de l'armée de secours.

Mais Mac Sweeny était un caractère solidement trompé.

Ayant acquis la preuve irréfutable de ces agissements, il fit saisir les auteurs de troubles, et les fit inexorablement passer par les armes.

L'exemple avait été salutaire, et le bruit du départ imminent de sa colonne se répandit bientôt dans Édimbourg.

On avait vu qu'il ne devait pas tarder à être justifié : malgré tout, Bolton n'avait pas renoncé à empêcher la marche du vieux capitaine.

Des nouvelles lui étaient en effet parvenues, lui annonçant une concentration des insurgés destinés à écraser le chevalier d'Avenel.

Une journée de retard de la part de Mac Sweeny, et Walter vaincu, Walter immolé à sa haine, Marie d'Avenel serait à sa merci, sans moyen de salut, sans secours possible.

Il était dans la fièvre de ses espérances, lorsqu'il apprit que la reine venait de partir pour le camp. Inquiet, chargé d'un paquet de fourrures afin de mieux cacher ses intentions, il sortit se mêla au populaire qui, massé vers la porte de la ville, attendait le retour de son escorte.

Il la vit revenir entourée de son escorte.

A la vue de Marie Stuart, si resplendissante de beauté rêveuse, dans sa robe blanche, flottant au pas cadencé de son étalon d'une blancheur immaculée, une acclamation, un long cri d'admiration et d'amour s'éleva s'éleva du sein de la foule.

Devant cet accueil, la mélancolie empreinte sur les traits de la descendante des Stuarts se dissipa, son œil brilla.

Et poussant son cheval vers la foule, faisant signe qu'elle voulait parler, elle lança ces paroles :

—Merci, bon peuple, merci de ces témoignages. Réjouissez-vous...

A l'heure présente, notre armée est en marche pour rejoindre le vaillant chevalier d'Avenel et l'aider à châtier nos ennemis qui sont ceux de l'Écosse et les alliés de l'étranger.

—Hourrah ! pour notre bonne reine ! lanceront des milliers de voix. Hourrah pour Mac Sweeny et pour le chevalier d'Avenel.

Un blasphème étoffé jaillit de la bouche de Bolton.

Ses dents grincèrent positivement dans la contraction de sa colère.

Et ses ongles, plantés dans les fourrures qu'il portait sur l'épaule, en ravagèrent les pelages.

Mac Sweeny avait donc quitté le camp de Pleackwers : il marchait à la rencontre du chevalier ! Cela devait être, puisque c'était la reine elle-même qui l'annonçait . . .

— Eh bien ! rugit-il, je brusquerai les événements. Je trouverai un moyen de me rapprocher de Marie d'Avenel, et j'accomplirai le serment que je me suis fait, quoi qu'il puisse en résulter !

Marie Stuart venait de s'éloigner, après avoir salué une dernière fois le peuple qui l'accompagnait de ses bénédictions.

Conservant les pelletées dont-il avait eu soin de se charger, cachant, au contraire, ses traits louches sous leur amoncellement, Stewart Bolton se mit à la recherche des quelques individus de sac et de corde, des bandits qu'il avait enrôlés en vue de l'attentat qu'il devait perpétrer contre le manoir de Claymore.

Il savait dans quels bouges les rencontrer.

Il les trouva, en effet, dans une taverne mal famée où se réunissait la lie des coupe-jarrets et des coupeurs de bourse que recèlent toute grande ville.

C'est là qu'il les avait découverts peu de temps après son arrivée.

Ses instincts vicieux le ramenaient, en effet, parfois dans les bas-fonds malgré sa fortune, et il avait besoin de s'y retremper de temps en temps.

D'un signe convenu, il les appela, auprès de lui, dans un des angles de la taverne.

Ayant fait apporter un flacon de genièvre, il attendit que le cabaretier se fût éloigné.

Et il expliqua son plan à ses acolytes.

Ils allaient s'armer solidement. Deux d'entre eux se muniraient, en outre, de torches et de matières inflammables.

Cachant le tout sous leurs guenilles, ils devaient sortir de la ville et l'attendre à mi-chemin du manoir de Claymore, qu'il s'agissait tout simplement d'incendier.

— On pourra piller ? demanda l'un des bandits.

— Quand il ne restera plus de vivant que la personne que vous savez, répondit entre ses dents le faux Edward Corfill.

— Oui, la châtelaine . . . un joli morceau, je crois bien ! ricana l'un des coupe-jarrets.

L'ancien intendant laissa tomber un regard torve sur le misérable qui, le teint enflammé par l'alcool, avait eu une singulière expression en prononçant ces mots.

Est-ce que le bandit se flattait de lui disputer sa proie !

Oh ! son poignard luirait dans ce cas.

Mais les autres brigands demandaient des explications : ils étaient féroces, mais ils n'aimaient à frapper qu'à coup sûr, sanguinaires et lâches au fond.

Il fallut qu'il leur livrât son plan.

Il était peu compliqué.

Trois d'entre eux attaqueraient ouvertement le highlander, tandis que les deux autres mettraient le feu au manoir.

— Et l'incendie allumé, carte libre ?

— Oui, après ce que vous savez.

— La suppression des habitants du château, vieux et jeunes, fors certains gents dame . . . Entendu.

— Et cinquante guinées à chacun, une fois le coup fait ?

— Cinquante guinées, approuva le faux Edward Corfill.

Les cinq coupe-jarrets se regardèrent. La rente que leur servait le prétendu marchand de fourrures pour les avoir à sa disposition allait donc cesser puisqu'il se proposait d'employer les moyens décisifs.

Mais cinquante guinées tombant d'une seule fois dans leur escarcelle, ce serait trois mois de farniente, trois mois de pleines lampées en compagnie de truandes dignes d'eux.

— Entendu, redirent-ils.

Et l'ancien intendant, ayant vidé une nouvelle tasse de liqueur de genièvre dont la saveur âcre et forte allait bien avec la violente tension de son être, tira de ses chausses une pièce de monnaie qu'il avait préparée avant d'entrer de crainte que la vue de l'or dont il portait toujours une assez forte somme ne poussât les bannis qu'il avait enrôlés à l'assassiner et à se procurer avant l'heure, à ses dépens, les cinquante guinées promises à chacun.

Puis il sortit, cachant de nouveau son visage glabre derrière les peaux de fauves dont il s'était chargé.

Les complices allèrent se livrer aux préparatifs qu'il leur avait ordonnés.

Puis, lourds d'alcool, envahis d'idées de meurtres et de pillage, voyant en outre luire d'avance, devant leurs regards, les cinquante guinées, salaire de leur crime, ils sortirent, eux aussi, se dirigeant vers le lieu du rendez-vous que leur avait fixé l'ancien intendant.

— Au dehors de la ville, sous le bouquet de frênes qui est à droite de la route leur avait-il recommandé.

Il tenait cette fois à arriver devant le manoir avant la nuit com-

plète, afin que chacun pût bien juger de l'état des lieux, et, le moment d'agir venu, opérer à coup sûr. Les bois qui entouraient la demeure de Marie d'Avenel étaient du reste assez épais pour les dérober à tous les regards et leur permettre d'attendre le moment propice.

Cinquante guinées et le pillage ! se promettaient les bandits. Nous serons bien payés.

Le regard d'un loup-cervier brillait dans les yeux de Bolton.

— L'incendie, la ruine du nouveau château de Walter d'Avenel, le désespoir de celle qui porte ce nom, sa mort peut-être, car je crois que je la hais plus encore que je ne le crois, le désespoir, la mort de Walter lui-même, se disait Stewart Bolton, je n'aurai cette fois plus rien à envier, plus rien à désirer.

## XCVI — LA RENCONTRE

Marie d'Avenel, foulant l'herbe des pelouses en compagnie d'Ellen, autour de son modeste manoir de Claymore, essayait de tromper l'impatience de son attente en devisant de l'absent.

La fille d'Ellen Mercy, la charmante Marguerite, jouait auprès d'elles, et, cherchant les plus fraîches et les plus parfumées d'entre les fleurs sauvages, en formait des gerbes qu'elles apportait à " ses deux mères ".

Marie, lissant alors les cheveux de la jeune fille, ne pouvait chaque fois s'empêcher de se rappeler le gracieux et mâle adolescent rencontré par elle auprès de la reine et à qui elle avait remis le message dans lequel elle mandait à l'époux toujours tendrement chéri les langueurs et les insomnies rêveuses de l'attente.

— Il doit avoir quelques années de plus que notre Marguerite, chère Ellen, et l'on devine déjà en lui une âme résolue . . . peut-être prématurément trempée par l'épreuve et la souffrance.

Et évoquant des souvenirs toujours vivants :

— Hélas, l'enfant que le ciel nous a ravi aurait à peu près son âge.

Et plus affligée encore :

— Il était brave et hardi, lui aussi, quoique si frère et si chétif encore. Les vieillards du clan disaient qu'il avait l'âme de son père.

— A quoi bon regarder derrière vous, chère Marie ? objecta Ellen.

Et retenant une larme au bord de ses cils :

— Le passé attriste : c'est vers l'avenir qu'il faut tourner les yeux.

Et les siens s'attachèrent à son enfant, à sa fille butineuse des fleurs.

— L'avenir ? prononça sa compagne.

L'avenir pour elle se résumait dans le retour au foyer de l'époux parti vers les champs de bataille, l'époux dont il lui tardait d'appréhender la marche vers la capitale, c'est-à-dire vers elle.

— Reine Marie, murmura-t-elle encore, pourquoi me l'avez-vous enlevé ?

Et très douce :

— Noble reine, noble femme, éprouvée elle aussi, Dieu sait à combien d'inimitiés elle se trouve en butte. Ellen, je vais vous laisser pour quelques heures. Marie Stuart paraît accueillir avec plaisir les preuves d'une amitié respectueuse et désintéressée. Je vais lui porter le témoignage de mes vœux . . . Es peut-être entendrai-je parler de celui qui nous manque tant ici.

— Allez, dit Ellen. Moi aussi, j'aime la fille des Stuarts pour l'affection qu'elle vous porte . . . et aussi pour ses malheurs ; car j'ai pu toucher le fond de sa souffrance.

Elles se rapprochèrent de l'habitation.

La châtelaine invita Halbert à seller sa jument ainsi que le cheval qui lui était réservé à lui-même, et à se préparer à l'accompagner.

Elle alla ensuite revêtir l'amazone de nuances sombre qui moulait sa taille d'une façon à la fois si sévère et si impressionnante.

Halbert ayant rapidement sellé les deux nobles bêtes les attacha à un anneau de fer, et, ceignant une épée, alla prévenir sa maîtresse.

Quelques minutes après, Marie, s'appuyant sur son fidèle serviteur, s'élançait à cheval après avoir envoyé un nouveau baiser à Marguerite.

A sa ceinture étaient quelques fleurs légères que l'enfant lui avait remises pour la parer.

Elle passa devant le corps du logis qui servait de résidence au montagnard, garde extérieur de sa demeure.

— Dieu vous garde, noble maîtresse, et vous ramène vite ! prononça le highlander.

Et arrêtant brièvement Halbert au passage :

— Veille ! murmura-t-il.

N'ayant pas prévenu la châtelaine des allées et venues menaçantes qu'il avait observées, des tentatives évidemment malveil-



lantes tenues en échec par sa seule vigilance, il voyait se départir avec appréhension.

Heureusement que Halbert l'avait entendu et compris ainsi que l'indiquait le clignement d'yeux par lequel il lui avait répondu.

Marie d'Avenel, impatiente d'arriver à Edimbourg, d'apprendre peut-être de la bouche de Marie Stuart l'approche de son mari, avait rendu la main à sa jument avide d'espace et de liberté.

Elle eut bientôt disparu au fond de l'allée ouverte parmi les géants centenaires de la forêt.

Le quadruple fer de sa cavale martelant la route l'eut rapidement amenée en vue d'Edimbourg où elle entra, le teint animé par sa course rapide.

Il lui semblait qu'un air de joie planait sur la cité.

Elle en eut l'explication lorsqu'elle se trouva en présence de Marie Stuart et qu'elle apprit de sa bouche le départ de l'armée commandée par Mac Sweeny.

Le retour du chevalier d'Avenel n'était donc plus qu'une question de peu de temps.

Lorsqu'elle quitta Marie Stuart, elle rayonnait.

Depuis longtemps elle n'avait éprouvée une telle allégresse.

Elle allait revoir Walter : lui-même n'allait pas tarder à lire la lettre dans laquelle elle avait mis le meilleur de son âme.

Elle remonta donc sur sa svelte cavale et reprit le chemin de Claymore, toujours accompagnée d'Halbert, à qui elle avait appris le prochain retour du chevalier.

Elle avait hâte de communiquer cette heureuse nouvelle à Ellen, de se réjouir avec elle, après les angoisses, les inquiétudes des jours passés, les anxiétés causées par la trahison de lord Rosberg.

Marie d'Avenel était près d'arriver aux remparts lorsqu'elle dépassa un cavalier.

Celui-ci eut un brusque tressaillement.

— Elle ! murmura-t-il. C'est l'enfer qui me la livre.

Ce cavalier n'était autre que Bolton.

Il se rendait au rendez-vous fixé ses complices.

La traite était longue pour arriver jusqu'au manoir, et il connaissait certain retraits du bois où il avait coutume d'attacher sa monture, quand il s'y rendait à cheval, lors de chacune de ses expéditions, infructueuses jusqu'alors.

Mais celle-ci ne le serait certainement pas : la rencontre qu'il venait de faire de celle dont il s'était juré la chute en était la promesse.

— Son intendant l'accompagne, dit-il.

Et haussant les épaules :

— Sa protection ne me gênera guère.

Il venait de songer à ceux de ses hommes qui l'attendaient, dissimulés sous le bouquet de frênes qu'il leur avait désigné.

C'était sur la route, là même où la châtelaine serait obligée de passer.

Des braises ardentes luisaient dans ses prunelles.

Le crépuscule tombait.

Il commencerait à faire sombre lorsque l'amazone passerait devant l'endroit où se trouvaient ses féroces estafiers.

L'occasion n'était-elle pas effroyablement propice.

Relevant son plaid jusqu'à la hauteur de ses yeux afin de n'être point reconnu, il fouetta son cheval et passa au galop, à côté de celle que couvrait son regard torve et fauve et qu'il dépassa.

Il arriva dans la campagne embrumée et précipita encore l'allure de son coursier.

Derrière un coude du chemin, il aperçut le bouquet de frênes où devaient l'attendre les bandits à sa solde.

— Pourvu qu'ils s'y trouvent ? fit-il avec une inquiétude furieuse. Avec de pareils gens, on ne peut compter sur rien.

En effet, manquer une telle occasion !

Ce serait une malédiction.

Il lança son cheval à travers champs.

La triste nuit commençait à étendre ses voiles funèbres sur la terre.

Au loin, des paysans les rentraient dans leurs chaumières au pas lourd des bœufs courbés sous le joug.

C'était bien l'heure et la solitude qu'il lui fallait.

Il n'apercevait personne sous les frênes et sa crainte irritée s'accroissait, quoiqu'il fut résolu, dans l'exaspération, dans la fureur de sa passion, d'attaquer tout seul, traîtreusement, Halbert dont un coup de pistolet, tiré par derrière, l'aurait vite débarrassé.

Le serviteur abattu, que peserait ensuite sa maîtresse devant lui : une femme !...

— Vive ou morte, elle ne m'échappera pas, cette fois, gronda-t-il. « En avant ! »

## XCVII. — LE PIÈGE INFAME

Stewart Bolton activait l'allure de son cheval.

Comme il atteignait la lisière du petit bois, un homme se dressa de derrière une touffe de broussailles.

C'était un de ses acolytes.

Il venait de reconnaître le chef et il se montrait.

Stewart Bolton poussa sa monture dans le bois, d'un élan.

— Ici, tous ! lança-t-il d'une voix brève.

Les cinq bandits étaient déjà réunis autour de lui.

Il était impossible de les apercevoir de la route.

— Écoutez, leur dit-il d'une voix ardente, en les regardant en face avec des yeux sanglants. Pas besoin d'aller jusqu'au manoir de Claymore !

— L'affaire est donc ajournée ? grogna l'un d'eux d'une voix éraillée d'alcoolique.

L'ancien intendant lui lança un coup d'œil de mépris.

Il reprit :

— La femme, que vous savez, est sur cette route. Je la précède à peine de quelques instants. Elle vient d'Edimbourg. Un seul serviteur l'accompagne.

Il les fixa avec une tenacité telle que les plus endurcis détournèrent leurs yeux des siens.

Chacun d'eux avait plusieurs crimes sur la conscience, et cependant cet individu, cette abominable chef, leur faisait peur.

— Il s'agit seulement d'abattre l'homme, avec le moins de bruit possible, car on ne sait jamais. Durant ce temps, d'eux d'entre vous sautent au mors de la haquenée montée par la dame. Il vaut mieux commencer par ceci, afin que l'oiseau ne s'envole pas.

— Et le pillage ? grommela l'un de coupe jarrets. Nous y perdons, nous autres !

— Et le danger de moins ? répliqua Bolton. Le highlander qui garde Claymore est un gaillard avec lequel il y a à compter, vous en avez pu, du reste, voir quelque chose.

Le highlander ? C'est parce qu'il était défendu de faire du bruit, parce qu'il fallait y aller de l'arme blanche et qu'il y avait des dogues. Puisque ce n'est plus la consigne, un coup de pistolet aurait tout fait.

Stewart Bolton comprit que ces horribles sicaires étaient résolus à le tenir en échec.

Allaient-ils donc lui faire manquer l'occasion diabolique qui se présentait à lui ?

— Eh bien ! Je donnerai dix guinées de plus, si la femme tombe en mon pouvoir.

Un grognement de satisfaction lui répondit.

Dix guinées, chacun d'eux eût commis un assassinat de plus pour cette misérable somme.

— Et maintenant, conclut Bolton, il s'agit de prendre ses dispositions de telle sorte que l'oiseau ne s'échappe pas surtout.

Il se rapprochèrent de la route.

Un fourré de bouleaux avait poussé au bord d'un ruisseau qui serpentait dans les sinuosités de la vallée dont la route suivait le fond à cet endroit obscur.

Bolton noua les rênes de son cheval à une branche d'arbre au plus épais du fourré, de façon à ce qu'il ne pût être vu de la route.

Les coupe-jarrets remontèrent un peu plus haut, dans un coin où la route encaissée était plus propice à un guet-apens.

Le bruit d'une course rapide arrivait jusqu'à eux.

C'était Marie d'Avenel dont la cavale, sentant de loin, avec l'instinct merveilleux des animaux, l'écurie où l'attendait la provende, trottaït haut, en humant l'air de ses naseaux ardents.

Halbert, le vieux chasseur, à cinq ou six mètres, tout à la joie que lui avait communiquée sa maîtresse en lui apprenant le prochain retour du noble chevalier, son époux.

Sans défiance, il songeait aux apprêts qu'il allait faire pour fêter la rentrée au château du bon et généreux seigneur.

Ils approchaient sans crainte du passage où s'étaient embusqués les bandits amenés par l'ancien intendant.

Une vieille chanson de chasse venait au lèvres de l'homme juste habitué aux sombres forêts.

Tout à coup il vit trois hommes surgir des fossés.

La recommandation du montagnard : « Veille ! » jaillit aussitôt à son esprit toujours en alerte.

— Noble dame, arrêtez ! cria-il.

Et, tirant son épée, il planta ses éperons dans les flancs de son cheval qui, d'un bond douloureux, le porta à côté de Marie d'Avenel.

Celle-ci l'avait entendu.

Et instinctivement elle avait tiré sur les rênes, regardant, sans comprendre encore bien clairement, tous ces hommes apparus devant elle.

Car d'autres venaient de se montrer.

Leurs faces patibulaires, leurs armes ne pouvaient plus laisser aucun doute sur leurs intentions.

Marie d'Avenel et son serviteur se trouvaient dans un chemin encaissée des deux côtés, et se jeter à droite ou à gauche pour fuir était impossible.

Halbert, dans l'esprit tourmenté duquel la phrase prononcée par le highlander continuait à demeurer avec sa signification terrible, s'en aperçut promptement.

Le guet-apens avait été habilement tendu.

Il était seule, il n'avait qu'une épée : la lutte était à peu près inutile.

Ce n'était pas à lui que ces bandits en voulaient certainement, mais à la femme de celui dont le dévouement à la reine d'Écosse suscitait tant de haines jalouses et exaspérées.

C'est elle seule qu'il fallait sauver.

Une issue était libre, c'était derrière eux la route d'Édimbourg.

Il fallait rétrograder, rentrer dans la capitale au galop, avertir la reine qui donnerait alors à l'épouse de son chevalier une escorte sous la protection de laquelle elle pourrait rentrer chez elle sans danger.

Poussant son cheval contre celui de Marie d'Avenel, il en saisit les rênes pour l'entraîner.

Alors un homme qui ne s'était pas encore laissé voir bondit sur la route.

C'était Stewart Bolton qui, comprenant le projet de l'écuyer, venait de s'élançer, cessant enfin de se cacher.

Quoi ! il laisserait fuir Marie d'Avenel ?

Il manquerait cette circonstance unique et après laquelle il ne pourrait rien sur elle, de longtemps, car avisée par le péril qu'elle aurait couru, elle se tiendrait désormais sur ses gardes.

Non, cela ne serait pas !

Et montrant l'écuyer, étendant les bras, effrayant de passion furieuse :

— Feu ! cria-t-il. Feu sur celui-là !

Il eut alors une seconde d'angoisse.

Halbert et Marie étaient si rapprochés l'un de l'autre qu'elle risquait d'être frappée elle-même.

Eh bien ! que lui importait, après tout ? Il préférerait la voir morte que de la savoir encore à Walter, à cet homme qu'il haïssait de toute sa hideuse passion étouffée.

Feu ! Des détonations retentirent, portées au loin par le silence du soir, allant troubler les laboureurs qui rentraient dans leurs fermes.

Un cri de femme !

Et ceux qui l'ouïrent, pâles et tremblants, se dirent que quelque crime devait avoir lieu. C'était vrai, hélas !

Au premier coup de pistolet tiré sur lui, à l'ordre de Stewart Bolton, Halbert s'était roidi.

Mais une seconde balle lui fracassa l'épaule. Alors il lâcha les rênes de sa maîtresse, qui n'avait pas voulu abandonner.

Le sang de sa première blessure inondait sa selle sur laquelle il semblait rivé.

Une balle creva le crâne de son cheval qui s'abattit : et ils tombèrent ensemble comme un seul bloc.

Marie d'Avenel était seule, les yeux dilatés par l'épouvante, par un saisissement pire que l'horreur de la mort.

Le cri jailli de sa gorge ne venait pas de ce qu'elle eût été blessée.

Non ! Les bandits étaient assez près et en vérité assez adroits pour choisir leur victime.

Mais dans l'homme surgi le dernier, dans l'homme qui, étendant le bras, avait commandé le meurtre, c'était tout un passé qui venait de reparaître.

Dans l'éclair rapide du souvenir, elle venait de revoir Bolton, le misérable, le traître sanguinaire, dont elle ne connaissait que trop rôle effroyable.

Elle venait de retrouver en même temps le marchand de fourrures, qui, une fois, l'avait déjà tant troublée.

Et alors la sensation d'une tâche épouvantable poursuivie par l'infâme ennemi de sa race, peut-être l'horrible divination de la vérité, jaillit à son cerveau de femme affolée.

Et ses pupilles distendues, en proie à tous les sentiments éperdus de son âme, elle considérait, elle fixait l'ancien intendant de sa maison, le meurtrier de son fils adoré.

Stewart Bolton vit qu'il l'avait reconnu.

Cela lui était indifférent cette fois : il jouait la suprême partie !

Et n'était-elle pas en son pouvoir ?

Un rire affreux courut sur sa lèvre.

Un rire traduisant ses projets monstrueux !

— Sus à elle ! hurla-t-il. A moi !

Les bandits s'élançèrent ensemble pour saisir par le mors la jument de l'amazone, gagner définitivement leurs soixante guinées.

Tout ceci venait de s'accomplir dans la durée que met la foudre à se détacher de la nue, couper l'air, semer la mort et disparaître.

Marie d'Avenel vit Halbert s'écraser sur la terre avec son cheval, elle vit les bandits lancés vers elle, les griffes tendues.

Elle vit surtout Stewart Bolton dont l'œil malfaisant traduisait le triomphe, exprimait les ignominieux et féroces instincts.

L'angoisse de la pudeur, de l'épouvante, portée à son paroxysme, l'envahit, surexcita son énergie, jeta en elle quelque chose de farouche.

Elle ne pensa pas à faire volte-face, à fuir vers Édimbourg : Halbert, dans sa conscience du danger, devant son imminence, s'étant jeté sur les rênes de sa haquenée, sans même parler.

Elle ne vit qu'une chose, le ricanement diabolique, bestial de l'individu qui avait déjà immolé son fils, les bandits abjects, les mains tendues vers elle, prêts à la lui livrer.

Elle ne vit que cela, et au loin la demeure où semblait veiller la claymore flamboyante de Walter, le manoir où son ombre la défendrait, la protégerait.

Une flamme d'angoisse et de révolte la transfigura.

Sa cravache coupa l'air en sifflant et zébra les flancs de sa cavale.

La bête, habituée à la douceur, frémit, se cabra, tandis que la housine de nouveau mordait ses flancs, et elle bondit devant elle.

Deux des coupe-jarrets touchaient déjà son mors, son élan les emporta comme un fétu, les foulant sous son sabot de fer.

La bouche de l'ancien intendant vomit une imprécation rauque, un hurlement de bête féroce.

Est-ce que les autres estafiers étaient donc des lâches, qu'ils se laisseraient vaincre par une femme ?

Exaspérés par la perspective, la menace de leur solde perdue, ils partirent ensemble, résolus à harponner la bête aux naseaux, aux rênes, au mors, à la mater !

La cravache de Marie, de nouveau, cingla la robe lustrée de sa jument qui hennit de douleur.

Lancée comme un projectile, son poitrail rencontra les trois hommes, les balaya.

Il y eut encore une foulée, un écrasement de chairs.

Et les naseaux renflant, les oreilles pointées, la crinière raide, la jument passa, effrayante, emportant l'amazone pâle, le regard durci, les cheveux défaits et flottant derrière elle comme une flamme sombre.

#### XVIII. — DANS LES TÉNÉBRES

Marie d'Avenel venait de fuir.

Un blasphème hoqueta alors aux lèvres de Stewart Bolton, épouvantable.

C'était donc une conjuration du ciel ou de l'enfer ?

Il chercha un pistolet à sa ceinture, prêt à faire feu sur Marie d'Avenel.

Ainsi qu'il se l'était déjà dit, pantelante, blessée, elle deviendrait quand même sa victime, puisqu'elle refusait de se soumettre.

Mais dans le bond qu'il avait fait pour sortir de son abri, la poudre qui garnissait la batterie s'était renversée.

Avant qu'il eût pu réparer cet accident, Marie serait déjà hors de sa portée.

Il se souvint de son cheval attaché à côté.

L'amazone montait une haquenée, une bête sans résistance, sans vigueur durable, certainement.

Il l'aurait bientôt forcée, bientôt rejointe.

La nuit tombait obscure, favorable.

Alors il sauterait sur la fugitive ; il l'arracherait de sa selle Il l'entraînerait sous les bois dont la masse se dressait déjà.

Coupant droit devant lui, crevant le fourré, brisant des branches, ne sentant rien, il arriva jusqu'au bouquet d'arbres derrière lequel il avait attaché son cheval.

D'un coup de couteau, il trancha les guides, sauta en selle.

Et au lieu des éperons qu'il n'avait pas le droit de chausser n'étant ni noble, ni soldat, ce fut la pointe aiguë d'une branche d'arbre brisée d'un coup sec, une sorte d'épieu qu'il enfonça dans les côtes de l'animal.

Du sang zébra le pelage écorché de l'animal, et il franchit d'un bon les obstacles qui le séparaient de la route.

Alors un ricanement sauvage éclata, soulevant la poitrine de Stewart Bolton, ce monstre vomi par l'enfer.

Il allait bien voir si elle lui échapperait définitivement.

La distance était longue entre l'endroit où il se trouvait et le château de Claymore, la route peu fréquentée durant le jour et absolument déserte, le soir venu.

Il était sûr de la vitesse et de l'endurance de son cheval, ayant pris depuis longtemps ses précautions pour fuir d'Édimbourg au cas où ses menées secrètes seraient venues à transpirer et à le mettre en danger d'être pris.

Et malgré l'avance qu'avait prise la haquenée de Marie d'Avenel, il espérait bien la forcer, la rejoindre sans tarder.

Ces chevauchées sont haletantes.

Le maître génial, le grand Alexandre Dumas l'avait bien compris, lui, dont les romans les plus célèbres ne sont qu'un galop éblouissant un cliquetis d'épées et de l'action, toujours de l'action.

Suivons donc la douce et coursgeuse héroïne dans cette fuite, luttant plus pour l'honneur que pour la vie.

Attachons-nous aux pas de son sinistre antagoniste.

Une poursuite acharnée, furieuse, affolante, commença.

L'épouse du chevalier d'Avenel avait tourné la tête en entendant sur la route le martellement du cheval de son ennemi.

Serait-ce du secours ? un voyageur ? Halbert peut-être remonté à cheval ?...

Mais dans l'ombre grandissante, malgré cette ombre même rendant les choses plus tragiques, elle reconnut la silhouette, la face écumante du monstre acharné après elle et les siens.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! exhalait-elle angoissée. Me laisserez-vous périr ?

Car pour elle, être captive c'était mille fois la mort.

Jamais, elle venait d'en prendre la résolution immuable, jamais elle ne représenterait, devant celui qu'elle aimait, une épouse flétrie.

Elle irait plutôt rejoindre son fils dans la tombe.

Comme si elle eût peur que la Providence qu'elle invoquait ne l'entendît pas, se regard se dressa vers la nue, vers les étoiles naissantes, avec une expansion plus forte.

Et comme pour une prière, un appel suprême, ses lèvres murmurèrent ce mot :

— Walter !...

Ah ! pour lui elle lutterait, elle se débattrait jusqu'au bout contre le sort, contre le mal.

Et sa cravache, de nouveau maniée par son poignet infatigable, recommença à zébrer sans arrêt le corps de sa jument.

La noble bête meurtrie, alors qu'elle n'avait connu jusqu'alors que les encourageantes caresses de sa maîtresse, activa son galop.

Mais le cheval monté par Stewart Bolton était un solide anglo-normand, aux reins musclés, aux jambes hautes et sèches. Chacune de ses foulées le portait loin devant lui.

En outre, l'agent de Somerset, pour l'exciter, fouillait toujours son flanc avec son épieu rugueux.

La distance qui les séparait diminuait.

Ainsi que l'avait supputé l'ancien intendant, le temps étant pour lui, devait lui livrer finalement sa proie.

Le désespoir commença à envahir Marie d'Avenel.

La nuit était tout à fait arrivée, maintenant.

Elle voyait derrière elle une forme sombre, se rapprochant sans cesse, une masse énorme où deux points phosphorescents brillaient : les prunelles du cheval.

Elle l'aperçut bientôt à quelques foulées à peine : sa malheureuse cavale, le poil collé par la sueur, ne répondait plus à la cravache.

Marie sentit, arrivant déjà jusqu'à elle, le souffle de l'étalon.

— Ah ! fit-elle dans un gémissement désespéré en regardant dans la nuit avec affolement, comme pour y chercher un secours impossible. La mort !

Son regard, alors, rencontra le bois noir et menaçant, la voûte de ténèbres dont elle avait une terreur instinctive à cette heure tragique.

Et une inspiration surgit à son cerveau.

L'obscur solitude de la forêt escomptée par son abject ennemi pour ses lâches projets serait peut-être son salut, en la dérochant à sa vue.

De plus, au milieu des obstacles que rencontrerait leur course, les chances s'égaliseraient.

— Et si je me fracasse le crâne contre le tronc d'un arbre, ce sera fini, se dit-elle enfin.

Et sans vouloir réfléchir davantage, elle lança droit sa jument sous le couvert.

Stewart Bolton exultait.

Il se voyait étendant la main, saisissant l'infortunée par sa chevelure dénouée, la renversant sur sa selle et l'emportant avec lui pour sa sinistre vengeance.

Mais, brusquement, elle manqua devant lui : son cheval, que, dans son impatience forcenée, il déchirait sans pitié, l'emporta à cinquante mètres plus loin, sans qu'il pût le maîtriser.

Un son qui tenait davantage du fauve que de l'homme jaillit de sa gorge.

Il ramena la bête en arrière et la lança aussi dans le bois.

— Hallali ! hallali ! hurlait-il maintenant d'une voix terrible, d'une voix folle.

Des branches craquaient. Des souffles rauques sifflaient.

Son étalon, arrivant en plein sur un tronc brisé, chancela, passa par-dessus, le ventre labouré...

Du sang s'attachait aux feuilles.

N'importe, il allait, il allait !

Mais, ainsi que l'avait, dans son désespoir, espéré Marie d'Avenel, au milieu des masses noires, Bolton ne l'apercevait plus que de loin en loin, il la perdait de vue.

Il ne la suivait plus qu'au bruit retentissant de ses passées, à la faible clameur des rameaux et des feuilles, gémissante, imprécise.

Et il la sentait diminuer, s'éloigner, faiblir, son cheval devenu formidable avec le démon qui lui tenaillait le flanc, fléchissant par moments sous les arbres, des branches lui barrant la route.

Marie d'Avenel déboucha dans une éclaircie, et un cri d'espérance monta de son âme.

Elle venait de reconnaître, à quelque distance, le château d'Aireburg, d'où une allée sinueuse conduisait autrefois au manoir de Claymore.

Est-ce qu'elle faillirait à ce dernier moment ?

Frémissante à la pensée du salut, elle dirigea sa monture vers cette allée, l'excitant de la voix, lui parlant, la suppliant comme elle l'eût fait pour un être humain.

La pauvre bête, débarrassée de tous les obstacles, foulait le gazon, la rapprochant du but, de la délivrance.

Mais Stewart Bolton, accoutumé à errer à travers ces forêts dans ses projets malfaisants, s'était orienté.

Obliquant, il manœuvra pour lui couper la route.

Dans un froissement de branchages, il sauta dans l'allée, il allait en finir... lorsque des aboiements éclatèrent.

C'étaient les dogues du highlander qui veillaient autour du manoir.

Inquiet de ne pas voir arriver sa maîtresse, le montagnard circulait, épiait les avenues.

Les froissements de feuilles produits par la course de Marie et de son ennemi avaient attiré son attention, et il s'était avancé de ce côté, la claymore à la main, prêt à tout.

Les croupes grisâtres de ses dogues se montrèrent, bondissantes.

— A moi ! cria Maria.

— Me voici, noble maîtresse ! répondit la voix du highlander.

Et il apparut, armé.

Il aperçut l'amazone échevelée, et non loin, un cavalier qui, à son aspect, avait brusquement arrêté son cheval ensanglanté.

Les chiens l'assaillaient, les crocs à l'air.

Ce n'était donc pas Halbert : un malheur s'était produit, et ses craintes ne s'étaient que trop réalisées.

Il était là : la femme de son maître n'avait plus rien à craindre.

Mais cet homme, quel était-il ?

Et il s'élança vers lui.

Stewart Bolton, ivre de rage, venait de voir s'effondrer le dernier de ses espoirs criminels !

Il saisit un de ses pistolets, prit le temps de l'armer, afin de faire feu à coup certain sur l'intrus qui venait lui arracher l'épouvantable joie qu'il se promettait.

Mais on sait qu'il était lâche.

Il remarqua soudain que le montagnard portait lui aussi des pistolets à sa ceinture.

Il eut peur d'une balle vengeresse, si son coup manquait.

Le sort était révélement contre lui ce jour-là.

Eh bien ! il épierait, il chercherait une autre occasion, et, ce jour-là, ses précautions seraient si bien prises que sa victime ne lui échapperait pas !...

D'une voix rauque, grinçante, il lança une insulte honteuse à celle qu'il n'avait pu atteindre.

Et, faisant brusquement voltez son cheval, il se replongea dans le bois rempli de ténèbres.

## XCIX — LES DEUX SŒURS

L'immonde Stewart Bolton disparu, le highlander s'était rapidement rapproché de Marie d'Avenel.

Il ne pouvait songer à poursuivre le fuyard sous le bois en laissant la châtelaine, seule, exposée peut-être à l'attaque de complices.

— Vous voici enfin, chère et noble maîtresse, dit-il. Hélas ! que n'étais-je auprès de de vous, afin de seconder le pauvre Halbert qui a sans doute trahissement succombé ?

— Oui, fit Marie, qui commençait à reprendre possession d'elle-même. Brave serviteur !... Mais que pouvait-il contre eux tous ?

Et songeant à celle qui l'attendait au manoir :

— Comment apprendre ce malheur à Mysie ?

— En lui disant que son mari est tombé en faisant son devoir, répliqua gravement le montagnard.

Marie d'Avenel ne répondit rien.

Maintenant que le danger était passé, l'énergie qui l'avait soutenue jusqu'alors s'affaïssait.

# CHOCOLAT HÉRELLE

Par demi-livres et quarts.  
Déjeuner, Napolitain.

— Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes.  
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

Un tremblement fébrile agitait ses membres.

Le highlander prit sa haquenée par la bride et la guida vers le manoir.

Ellen ne s'était pas encore couchée, l'attendant.

La fille de lord Mercy veillait auprès du petit lit dans lequel dormait Marguerite, le blond chérubin, un sourire sur les lèvres, emportée sans doute dans l'infini des songes, avec les séraphins, ses frères célestes.

L'absence prolongée de Marie d'Avenel l'avait empêchée de se mettre au lit, inquiète et troublée.

Son amie, sa compagne devait être rentrée à la nuit; et au lieu de cela, elle avait vu les heures se succéder, sans amener son retour.

La fuite de l'amazone à travers les bois lui avait fait prolonger son absence, et ce n'avait été qu'après avoir erré longtemps, mue par la seule pensée de se soustraire à son poursuivant, que le hasard l'avait conduite auprès du château d'Aireburg.

Et Ellen, se rappelant tous les malheurs, tous les désastres du passé, voyait s'écouler les heures dans les trances les plus mortelles, se demandant si l'absence anormale de son amie n'était pas le signal de nouvelles épreuves venant fondre sur eux.

Le résonnement des sabots de la jument sur les pavés de la cour la jeta à la fenêtre.

Tibbie et Mysie, les deux sœurs, l'avaient devancée, restée en bas à attendre et à guetter, échangeant de loin en loin leurs réflexions anxieuses.

Ellen entendit leurs voix effarées, reconnut celle de Marie, et elle descendit aussitôt.

A la lueur d'un flambeau allumé par Tibbie, elle discerna la pâleur de son amie, aperçut ses vêtements déchirés par les branches, du sang sur son visage.

Elle remarqua en même temps la poussière et l'écume qui couvraient sa monture, sa délicate haquenée.

—Grand Dieu ! Marie, exclama-t-elle, qu'est-il donc arrivé ?

La femme de Walter d'Avenel la regarda avec une expression indéfinissable, n'osant répondre.

Comment exprimer l'attentat dont elle avait été sur le point de se trouver victime ?

Dans son émoi, Ellen n'avait pas remarqué l'absence d'Halbert, l'ancien chasseur.

Mais Mysie, d'un coup d'œil ardent, avait sondé la nuit, afin de chercher son mari derrière la châtelaine.

Le silence de sa maîtresse, celui du highlander qui l'accompagnait l'épouvantèrent.

—Maîtresse, s'écria-t-elle en joignant ses mains tremblantes, qu'est devenu mon mari, votre serviteur, que je ne vois pas ?

Un gémissement souleva le sein de Marie d'Avenel.

—Pauvre femme !... Ne vous abandonnez pas au désespoir... Peut-être n'est-il que blessé...

—Peut-être n'est-il que blessé !... gémit l'infortunée Mysie, répétant avec une désolation infinie les paroles de sa maîtresse.

—Les bandits étaient nombreux. Que pouvait-il contre tous ?... Son cheval s'est abattu, il est tombé aussi !

Des larmes maintenant coulaient le long des joues de Mysie.

A ces derniers mots, un rayon d'espoir les traversa.

Son cheval s'était abattu, disait la dame d'Avenel; peut-être sa chute avait-elle seulement entraînée celle d'Halbert... peut-être n'avait-il que quelques contusions peu graves ?

Inconsciemment, elle fit un mouvement pour s'élaner devant elle, courir au secours de son mari qui savait cumuler les fonctions d'intendant et d'écurier et venait d'être frappé, martyr du devoir.

Mais elle s'arrêta dès les premiers pas.

Que ferait-elle sans même d'indications ?

—Pauvre Mysie ! fit Marie d'Avenel, où iriez-vous, seule, la nuit ? Rapidement elle indiqua l'endroit où l'attaque s'était produite et comment elle avait eu lieu.

Il aurait fallu rebourner là-bas, dans le chemin creux.

Hélas ! elles n'étaient que trois femmes, et auprès d'elles, un montagnard résolu et hardi.

Mais il ne pouvait s'éloigner; ce qui venait d'arriver ne l'indiquait que trop.

Il était la protection, la sentinelle nécessaire du manoir et de celles qu'il abritait.

Alors une décision courageuse passa sur les traits énergiques de la femme du peuple dont tant de circonstances douloureuses avaient affirmé le caractère viril.

—Les serviteurs sont nombreux au château d'Aireburg, dit-elle. Je vais demander à deux ou trois d'entre eux de m'accompagner.

—Y songez-vous, vous en aller seule dans le bois, actuellement ? interjeta l'highlander, se souvenant de l'homme acharné à la poursuite de la châtelaine et qu'il avait vu disparaître sous la futaie.

Tibbie haussa les épaules avec dédain.

Elle était une femme endurcie aux épreuves.

Elle appela un des chiens.

—Voici mon garde, dit-elle.

Elle se saisit ensuite d'un épieu.

Et ainsi armée, elle apparut réellement impressionnante, avec ses traits ridés qu'éclairait le papillotement rouge de la flamme, ses yeux profonds et noirs.

—Va, nourrice, prononça Marie d'Avenel. Et puisses-tu ramener notre brave et fidèle Halbert.

Mysie voulut disputer à sa sœur le droit d'aller à la recherche de son époux.

Mais Tibbie était la femme de la lutte: elle en avait souvent fourni la preuve. Elle persista.

Et écartant sa sœur de la main, lui ayant seulement recommandé leur maîtresse, elle s'enfonça dans la nuit, tandis que le dogue aux reins puissants bondissait auprès d'elle, humant l'air avec force.

Elle eut bientôt disparu.

—On peut être sans crainte à cause d'elle, dit le highlander, Flack est une bête terrible; malheur à celui qui se trouverait à la portée de ses crocs.

Marie d'Avenel, Ellen et Mysie, cette dernière les traits toujours inondés de larmes, rentrèrent dans le manoir, tandis que le montagnard continuait sa faction au dehors.

Oubliant le désarroi dans lequel elle était encore, la châtelaine prodiguait les plus affectueuses consolations à la vieille servante.

Celle-ci secoua lentement sa tête grise.

—Merci, maîtresse. Je sais que vous avez le cœur bon. Vous êtes, vous-même, bien éprouvée, vous avez du sang sur vous, vous avez besoin de repos, vous auriez même besoin de soins. Laissez-moi pleurer... et espérer un peu.

—Oui, laissez-la, Marie. La douleur aime le silence et l'isolement.

Ellen l'emmena.

Mysie, restée seule auprès de l'âtre, laissa couler le flot ininterrompu de ses larmes.

Marie d'Avenel suivit la fille de lord Mercy, une main appuyée sur son épaule.

Une fois arrivée dans sa chambre, toute la force de caractère qui l'avait soutenue s'affaissa tout à coup, et elle se laissa aller dans ses bras en un spasme de sanglots.

—Amie ! amie ! murmurait Ellen.

—Oui plaignez moi... et tremblons l'une pour l'autre !

Et sa pudeur n'osant lui révéler ce qu'elle avait lu dans le regard de Stewart Bolton et qu'avait accentué les outrages qu'il lui avait lancés, elle lui révéla la présence du misérable, lui dit le guet-apens dans lequel son compagnon avait succombé, et auquel elle n'avait échappé que par la folie de son élan.

La fille de lord Mercy était terrorisée.

Stewart Bolton, l'exécration, le féroce agent d'un maître aussi implacable que lui, le louche exécuteur des sentences criminelles de Somerset !

Sa réclusion dans la sinistre auberge du *Gué de la Mort*, les persécutions qu'elle y avait souffertes afin de la faire mourir, l'enlèvement de Walter d'Avenel, la disparition, la mort de son fils, l'incendie du château à la faveur d'une attaque de condottieri, le nom du sinistre personnage lui remémorant tout cela...

C'était le spectre du passé se relevant de sa tombe et la fixant avec des regards de menace.

Dominant son émoi, refoulant ses inquiétudes pour l'avenir, elle aida Marie à réparer le désordre apporté à sa toilette par sa course à travers les arbres, les fourrés, les épines.

Avec des tendresses de sœur, elle lava ses plaies, lotionna doucement les morsures imprimées sur sa peau par les dards aigus des buissons.

—Hélas ! gémissait la patiente, oubliant de se plaindre, pourquoi Walter m'a-t-il quittée ?

—Il est gentilhomme, répondit affectueusement Ellen. Il est chevalier de la reine.

—Vous avez raison, Ellen. Et c'est à cause de sa bravoure et de sa noblesse n'âme que je me pris jadis à l'aimer.

Et la voix brisée :

—Cependant, se sacrifier toujours !... Ne pas vivre pour soi, ne pas s'oublier dans la joie du foyer, dans l'affection partagée, lorsqu'on a souffert autant que nous l'avons fait, lorsqu'on a payé sa dette envers la patrie !

—Ce temps viendra... peut-être, répliqua gravement la fille de lord Mercy.

—Peut-être ?...

Et se reprochant de trop s'apitoyer sur ses propres épreuves :

—Et vous-même, amie, si digne de sympathie, de compassion, n'avez-vous pas été encore suffisamment marquée par le destin, et ne faut-il pas également trembler pour vous, maintenant que ce monstre a découvert notre retraite ?

Et dressant, dans un geste tragique, ses bras zébrés de déchirures vers le ciel :

—La foudre vengeresse ne frappera donc pas tous ceux dont les crimes crient vengeance ?...

Elles demeuraient ainsi l'une auprès de l'autre, échangeant leurs



plaintes, et parfois imposant silence à leurs angoisses, pour se consoler, s'encourager, sans croire à ce qu'elles disaient elles-mêmes.

En bas, solitaire, immobile auprès du feu éteint, Mysie laissait fuir sans cesse le flot de ses larmes désolées.

### C. — A LA RECHERCHE DU BLESSÉ

La nuit s'écoulait.

Tibbie avait depuis longtemps quitté le manoir, allant accomplir la tâche qu'elle s'était donnée.

S'enfonçant dans les ténèbres de l'allée au-dessus de laquelle les arbres tordus par la tempête laissaient peser la voûte sombre de leur feuillage, elle s'était dirigée vers le château d'Aireburg.

Nulle rencontre ne vint l'arrêter dans sa marche.

Stewart Boltqn, ivre de rage impuissante, avait précipitamment quitté ces parages en échafaudant d'effroyables plans de revanche. L'homme de garde veillant autour du château vers lequel se dirigeait la vieille nourrice et entendant marcher jeta son qui-vive...

— Ne redoutez rien, répondit la voix énergique de la sœur de Mysie, c'est une des servantes du seigneur d'Avenel.

— Une des servantes de Claymore ! Serait-il donc arrivé malheur à vos maîtresses ?

Tibbie s'approcha.

Elle dit brièvement le guet-apens tendu à Marie d'Avenel, et comment Halbert avait succombé...

Les serviteurs sont nombreux dans la demeure du comte d'Aireburg, acheva-t-elle. Je venais demander que quelques-uns d'entre eux veuillent bien m'accompagner, pour rechercher le corps de l'écuyer de ma maîtresse et le ramener au manoir. Mon fils, veux-tu transmettre ma requête à ton maître ?

Le comte d'Aireburg était absent, ayant quitté son château pour se rendre dans son fief, au milieu de ses vassaux armés, en attendant les événements.

Mais ses serviteurs savaient qu'il estimait et affectionnait le chevalier d'Avenel, contre lequel cependant il combattait peut-être...

Une dizaine d'entre eux furent bientôt sur pied, munis d'armes et de torches, entourant Tibbie, prêts à l'accompagner, à lui prêter main-forte.

Et c'eût été un sujet digne d'un peintre que cette femme maigre et droite, aux traits ridés par l'âge, belle de la beauté sculpturale des âmes pures et fortes, le fer d'un épieu à la main, un chien à la croupe énorme flairant l'air auprès d'elle, et, sous la pourpre lueur des torches, un groupe d'hommes dont les armes luisaient, l'escortant, attentifs...

L'orient avait déjà versé, vers le point opposé du ciel, le trésor de ses étoiles lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit de la route encaissée et plaine de nuit où avait eu lieu le combat.

Le cadavre d'un cheval étendu en travers du chemin frappa d'abord leur vue.

Tibbie s'avança à prèment, tandis que les flambeaux des torches convergèrent vers lui.

— Le cheval d'Halbert ! s'écria-t-elle. Je le reconnais...

Son cheval seul... et à côté personne.

Une sueur d'affreuse angoisse baigna alors ses tempes ossues.

Les bandits qui avaient attaqué l'ancien chasseur et sa maîtresse l'auraient-ils entraîné, emporté, l'écuyer n'étant peut-être que blessé, afin de l'achever ou de s'en faire un otage, dans un but ténébreux qu'elle ne pouvait deviner.

Autour de la bête morte, à plusieurs endroits de la route, de larges plaques de sang à demi desséchées déjà, absorbées par la terre, indiquaient qu'il y avait eu plusieurs victimes.

C'étaient le sang des coupe-jarrets broyés sur le sol par le sabot de la jument, dans la première fureur de la lutte.

Les compagnons de Tibbie, la torche à la main, fouillaient le bord du chemin, cherchant s'ils ne découvriraient pas quelque corps humain.

L'un d'eux, en suivant une trace sanglante, arriva auprès d'une touffe de genévriers.

— Un cadavre ! s'écria-t-il.

Et sa torche éclairait violemment les traits de l'homme.

Le serviteur du manoir de Claymore ! exclama-t-il.

Tibbie était accourue.

C'était en effet le corps d'Halbert.

A genoux devant le corps inanimé du mari de sa sœur, elle tenait sa tête levée, interrogeant avec inquiétude son cœur sur lequel, ronde experte par l'âge, elle avait appuyé sa main, afin d'en percevoir les battements.

Et même temps, jetant un coup d'œil rapide sur la trace de sang qui venait de le faire découvrir, elle se rendait compte de ce qui s'était passé.

Halbert, dans un effort suprême, s'était traîné sur la route et était venue tomber là, pour s'y évanouir.

L'excès de la souffrance, la perte de son sang était sans doute cause de la syncope qui l'avait terrassé.

Dans ce cas, c'était un évanouissement et non la mort.

Le grand remède, dans tous les cas de batailles et de blessures, était à cette époque l'eau-de-vie.

Son nom seul, d'une ancienneté légendaire, indique l'importance qu'on y attachait.

Les Flamands, les Hollandais essayèrent même de perfectionner cette "eau-de-vie" fameuse.

L'or étant considéré par les hermétistes, occultistes et autres adeptes des sciences secrètes comme le corps sublime par excellence, ils y mêlèrent de la poudre d'or réduite en poussière impalpable.

En cette préparation s'est du reste perpétuée jusqu'à nos jours, sous le nom d'eau-de-vie de Dantzig.

Aussi les luites privées étant nombreuses, était-ce presque d'instinct que l'on ne marchait jamais sans un flacon de la précieuse boisson, soit que l'on prévît certaines traverses, soit que l'on se mit en route vers quelque champ de bataille, afin de recueillir et soigner des blessés.

Un des serviteurs du comte d'Airebourg tendit donc à Tibbie un flacon grossier et noirâtre, spécimen peu séduisant, mais solide de l'art de la verrerie de l'époque.

La belle-sœur d'Halbert écarta, avec son doigt maigre, les dents du blessé, toujours catalepsié, cadavérique.

La langue apparut gonflée, inerte, mais non violacée encore.

Tibbie versa, dans la bouche, un mince filet de liqueur.

Il fut sans effet.

La vieille femme ne prononçait pas un mot, son regard brillant, attaché sur le visage du blessé, l'interrogeant.

Elle recommença.

Le visage d'Halbert conserva sa pâleur et rien en lui indiqua le retour à la vie.

Peut-être son évanouissement avait-il été trop prolongé et la perte de son sang trop abondante ?

Il en était, en ce cas, comme de ces lampes dont l'huile est tarie, et qu'on ne peut rallumer.

Les papiers de la vieille nourrice se fermèrent.

Elle avait vu s'éteindre peu à peu toute la famille.

Son fils, son dernier espoir, avait péri lors de l'incendie du château de Melrose. Et maintenant, un de plus allait donc vraisemblablement partir !

Délabrantes pensées ! Elle ne voulut pas s'y abandonner, et réagit.

Son visage revêtant une expression plus énergique, la nourrice de Marie d'Avenel et de Melrose versa quelques gouttes du généreux spécifique dans le creux de sa main, et se mit à lotionner les tempes du blessé.

Elle montrait l'habileté des matrones de ces siècles si différents du nôtre, elle avait le savoir-faire de ces femmes qui si souvent furent réellement expertes en l'art de soigner et de guerir.

Sous ses soins, une légère coloration se manifesta enfin sur les traits de l'ancien chasseur.

Tibbie versa encore quelques filets d'eau-de-vie entre ses lèvres, et l'on vit enfin le serviteur, l'écuyer de la dame d'Avenel, ouvrir les yeux.

A la lueur des flambeaux tenus par les gens du comte d'Airebourg, il reconnut Tibbie.

— Je suis donc sauvé, murmura-t-il.

Et le souvenir de celle qu'il n'avait pu protéger plus longtemps revenant à son esprit :

— Et notre dame ? interrogea-t-il.

— La dame d'Avenel est sauvée également.

— La dame d'Avenel est sauvée, l'honneur de son serviteur est donc intact, reprit l'ancien chasseur. Vous pouvez panser mes blessures et me ramener au château afin que je requière son pardon de ne pas l'avoir défendue plus longtemps.

La vieille femme mit à nu son épaule fracassée, son flanc ouvert, en leva le sang durci et les entoura de bandes.

Durant ce temps, ses compagnons confectionnaient une civière.

Le blessé fut couché dessus.

Et les humbles et les petits étant les égaux des plus grands devant la souffrance, on reprit avec précaution le chemin du manoir de Claymore.

Un aboi rauque signala l'approche du cortège.

Marie et Ellen, qui avaient continué à veiller, descendirent aussitôt, la châtelaine étant pressée de savoir, ayant hâte d'aller au-devant du serviteur qui s'était sacrifié pour elle.

Au bas du perron, elle rencontra la pauvre Mysie dont les larmes humectaient encore la guimpe flétrie.

Le cortège n'était plus qu'à quelques pas.

Le blessé envoya un triste sourire à la sœur de Tibbie, à la compagne de sa vie.

Et apercevant la dame d'Avenel :

— Noble maîtresse ! prononça-t-il d'une voix faible, pardonnez à votre serviteur de ne vous avoir pas défendue plus longtemps, mais j'ai reçu deux blessures, mon cheval est tombé.

La châtelaine ne le laissa pas continuer.

— Brave et fidèle ami, dit-elle. Le chevalier d'Avenel connaîtra ta courageuse fidélité, sa voix te remerciera, et notre gratitude à l'un et l'autre n'oubliera pas ton dévouement.

Les porteurs de la civière gravissaient les degrés du porron, avec leur fardeau.

Un instant après, le blessé était étendu sur son lit et les serviteurs du comte d'Aireburg reprenaient le chemin du château de leur maître.

Mais ce n'était pas sans avoir été largement récompensés par Marie

— Aussi généreusement, disaient-ils, que si le blessé eût été gentilhomme !

A partir de ce moment, l'épouse du chevalier d'Avenel n'allait donc plus être protégée contre les menées du Stewart Bolton que par un seul serviteur, l'énergique highlander.

Mais le sinistre gredin, ayant vu sa victime lui échapper malgré son guet apens, allait tâcher de se faire oublier, et préparer dans l'ombre de nouvelle trames.

Du reste, Marie Stuart n'allait pas tarder à remédier à l'abandon dans lequel se trouvait la châtelaine de Claymore.

Instruits de l'audacieuse agression dont son amie avait été victime, irritée de l'attentat essayé contre l'épouse de son chevalier, attentat dont elle ne pouvait deviner ni l'auteur ni le véritable mobile, l'attribuant aux ennemis de sa couronne, elle envoya quelques-uns de ses gardes tenir garnison au manoir de Claymore.

Marie d'Avenel était donc pour le moment à l'abri de toute attaque à main armée.

Mais Stewart Bolton, dont la rage était décuplée, ne se jugeait pas définitivement battu pour cela.

Pour lui, ce n'était qu'une revanche à prendre.

Revanche d'autant plus terrible qu'elle aurait tardé davantage.

## CL. — UN DÉSERTEUR

Le départ des troupes de renfort conduites par Mac Swaeny au chevalier d'Avenel avait eu lieu à peu près à l'improviste, puisqu'on a vu Stewart Bolton en être instruit seulement par le retour de Marie Stuart dans sa capitale, après sa visite au camp de Pleackwars, départ effectué en dépit de toutes les intrigues de l'agent de Somerset pour l'empêcher ou au moins le retarder.

Si l'ancien intendant était ainsi pris à l'improviste, c'est que le vieux capitaine ne tenait en effet nullement à prévenir de ses mouvements ceux qu'il allait combattre.

Mais l'agent secret de Somerset et lord Rosberg lui-même, avant de s'éloigner d'Édimbourg, où leur trahison rendait un plus long séjour impossible, avaient l'un et l'autre pris leurs dispositions pour être avisés quoi qu'il pût advenir.

Ainsi des déserteurs profitaient-ils bientôt de la première circonstance favorable pour abandonner la colonne en marche, et pour se glisser dans les broussailles.

Parvenus à une assez grande distance pour ne plus craindre d'être poursuivis, ces hommes, chacun de son côté, sans s'être donné le mot, s'orientèrent vers le même point de l'horizon.

Parmi eux était un gentilhomme, un faux serviteur de la cause de Marie Stuart, un traître.

Supérieurement monté, il eut bientôt distancé les autres déserteurs, les autres espions, et il ne tarda pas à disparaître derrière les croupes tourmentées des montagnes.

Le lendemain, à l'aube, il arrivait en face du camp établi par les seigneurs confédérés, entre Walsel d'Avenel et la capitale.

Il se fit reconnaître, donna le mot de passe : Rosberg, Somerset.

Le grand seigneur n'avait pas craint d'accoler son nom à celui de l'ennemi de sa patrie.

Ils marchaient de pair.

La sentinelle à qui le gentilhomme transfuge s'était présenté le conduisit à la tente du duc.

Celui-ci dormait encore.

Confiant dans les agissements de ses affiliés pour empêcher le départ des troupes de Mac Swaeny, il attendait tranquillement le contingent promis par Somerset, afin d'écraser alors le chevalier d'Avenel, marcher vers Édimbourg en triomphateur, en vainqueur de sa patrie, et imposer ses abominables volontés à la reine.

Son écuyer veillait, au dehors, sur le sommeil de son maître.

Le gentilhomme allait soulever la draperie qui fermait l'entrée : l'écuyer l'arrêta.

Celui-ci, irrité, envoya la main à la poignée de sa dague.

Singulier monde ! ceux mêmes qui étaient les plus fourbes étaient braves, à l'occasion.

En même temps, d'une voix saccadée, montrant son armure couverte de poussière, le gentilhomme indiquait au trop fidèle écuyer ce qui motivait sa venue.

— Pardonnez-moi, seigneur, d'avoir porté la main sur vous, repartit celui-ci, mais mon maître m'avait mis de garde à la porte de sa tente. Veuillez m'attendre ici, je vais réveiller mylord-duc.

Il disparut à l'intérieur.

Le grand seigneur d'Écosse, qui, portant les mêmes titres honorifiques que Somerset, ambitionnait un rôle aussi haut, plus haut encore, puisqu'il ne se contenterait pas d'être le favori d'une reine, dormait paisamment, vautre sur les fourrures, perdu sans doute dans ses songes de gloire et d'amour.

Il n'entendit pas la voix de son écuyer.

Il fallut que sa main le saisit par l'épaule et le secouât.

Lord Rosberg souleva alors ses paupières pesantes.

Il reconnut son écuyer.

— C'est toi, Patrick ?... Qu'y a-t-il donc ?... Et que me veux-tu ?

— Alerte, maître !..

Le duc se dressa brusquement sur son séant.

— Alerte, dis-tu ? Serions-nous attaqués ?..

— Pas encore, grâce au ciel, monseigneur. C'est un messager, un gentilhomme qui vous apporte une grave nouvelle.

— Mac Swaeny, ce vieux loup du Nord, est en route ?

L'écuyer inclina la tête.

Lord Rosberg lança une malédiction.

— Amène ce messager, ce visiteur... Et s'il nous abuse...

Son poing fermé acheva sa menace.

Patrick sortit, et, moins d'une minute après, le nouveau venu franchissait le seuil de la tente dans laquelle se trouvait le chef de l'armée insurgée.

L'œil de lord Rosberg, ensanglanté par la colère, divisagea rapidement le visiteur, inspecta sa tenue, constata les traces évidentes d'une longue traite et de la fatigue.

— Duc, annonça le transfuge, j'avais imposé silence à mes préférences, et, au lieu d'être ici avec les autres seigneurs confédérés, je m'étais astreint à l'ingrate et pénible mission de demeurer dans l'armée de la Stuart, espérant ainsi mieux y servir notre cause.

— Mais l'armée a quitté hier le camp de Pleackwars, sous les ordres de Mac Swaeny ; elle se dirige vers le Sud, vers vous. L'usurpatrice est même venue assister à son départ, elle est venue fanatiser les troupes.

— Elle est donc intraitable ! gronda le duc entre ses dents.

— Je n'ai pas voulu voir approcher le jour de la bataille sans combattre dans les rangs de mes amis, reprit le transfuge. Et je viens prendre ma place de combat en vous disant : " L'armée royale me suit ; duc, vous êtes notre chef, agissez vite ; il n'est que temps."

Rosberg marcha durant quelques minutes de long en large dans sa tente, avec une agitation visible.

Des phrases entrecoupées, sourdes, sortaient de ses lèvres, mâchées entre ses dents de carnassier.

Grâce à toutes les précautions qu'il avait prises, à toutes les complications qu'il s'était assurées, il avait espéré retarder plus longtemps le départ du vieux capitaine des gardes, du redoutable général.

Durant cet intervalle, les renforts qui lui étaient adressés à lui-même par Somerset allaient le rejoindre, et lui permettre la réalisation de ses plans odieux.

Et voici que, au lieu de cela, ses adversaires prenaient l'offensive, renversant tous ses projets.

Et on lui demandait d'agir.

— Ce Somerset ! grondait-il le poing serré. Pourquoi me faire attendre si longtemps les contingents qu'il m'a promis ? Pourquoi ne les a-t-il pas fait se hâter davantage ? Est-ce pour me faire battre, afin de m'imposer toutes ses conditions ?

Rosberg s'aperçut que son agitation pouvait compromettre son prestige auprès du gentilhomme témoin de son trouble.

Il se calma, et se tournant vers lui :

— Merci d'avoir mis une telle diligence à venir m'aviser de la marche de nos ennemis. Mais vous devez être las ; allez vous reposer, et soyez sans inquiétudes.

Le gentilhomme, le transfuge, s'inclina et sortit.

Une fois seul, Rosberg s'abandonna à toute la violence, à toutes les terreurs de son caractère.

C'est à ce moment qu'un sourire de mépris serait venu aux lèvres de Stewart Bolton, s'il avait été témoin de ses inquiétudes, des craintes du grand seigneur écossais.

Bientôt, d'autres espions arrivèrent à leur tour et confirmèrent les premières nouvelles reçues par lord Rosberg.

Elles commencèrent à se répandre dans son camp, y semant la défaillance et l'alarme.

Le duc rassembla alors les principaux confédérés.

Un conseil de guerre fut tenu, entre eux, tandis que Patrick,

l'écuyer du duc, était chargé de tenir tout importun et tout curieux écartés.

Nul comme les traîtres, pour s'entourer de précautions.

Chacun des chefs convoqués à cette réunion évoquait les dangers de la situation ; nul n'osait proposer une mesure hardie : celle d'aller de suite attaquer Walter d'Avenel, et ensuite Mac Sweeny.

Au contraire, chacun rappelait la solidité des troupes du chevalier, les manœuvres d'entraînement auxquelles il les soumettait sans cesse et qui devaient les rendre redoutables.

Patrick, ayant soulevé le rideau de la tente, se présenta et remit à son maître un pli cacheté.

Celui-ci en rompit le sceau.

Une ride barra son front tandis qu'il le parcourait silencieusement.

C'était un message de Stewart Bolton : c'était un ordre comminatoire.

L'ancien intendant, l'ancien valet donnait des ordres à un duc, lui !

Il sommait lord Rosberg de marcher sur-le-champ contre le chevalier d'Avenel.

"Au nom de son maître," disait-il pour la forme.

Lord Rosberg froissa le papier avec colère.

En réalité, il sentait bien qu'il lui faudrait obéir : c'était sage !

Les autres chefs, d'accord avec lui, décidèrent pourtant que l'on attendrait encore un jour, afin de permettre aux renforts expédiés d'Angleterre de les rejoindre s'il se pouvait.

Et un corps d'éclaireurs fut expédié vers la côte, pour s'informer.

Les premiers batteurs d'estrade revinrent bientôt annoncer le débarquement et l'approche d'une troupe importante de Côtes de fer.

C'était, on s'en souvient, le nom donné aux cuirassiers d'Élisabeth et de son favori, Somerset.

La guerre allait donc commencer ?

## CII. — LA BATAILLE

Les soldats anglais étaient arrivés au camp rebelle.

Parlant au nom de Somerset, du favori d'Élisabeth, leur chef crut devoir agir en maître, dès son arrivée, lui aussi.

— Ces Anglais se figurent donc déjà tenir l'Écosse sous leur talon, qu'ils nous traitent de la sorte, fit alors lord Rosberg.

Et armant ses propres soldats, il signifia au commandant des Côtes de fer que lui, Rosberg, continuerait à commander ou qu'il allait se révolter et le combattre.

— Les Anglais sont nos alliés et non pas nos maîtres, déclara-t-il.

Devant cette attitude, l'envoyé de lord Somerset abaissa ses prétentions.

Mais son amour-propre sauvé, Rosberg comprit qu'il devait cependant donner satisfaction aux exigences d'alliés peu disposés à laisser traîner les choses en langueur.

Il sentait que le faux Edward Corfilb, l'agent de Somerset, ne lui pardonnerait pas d'atermoiements.

Un nouveau conseil de guerre, auquel assista le commandant des Côtes de fer, décida que le chevalier d'Avenel devait être attaqué sans délai avant l'arrivée de Mac Sweeny.

Le général en chef de l'armée des seigneurs aurait désiré attendre le duc d'Artwel, que nous avons vu attaquer sans succès la tour d'Avenel et dont nous aurons à reparler.

Le duc devait lui amener des renforts importants.

Mais il y avait danger à demeurer dans une plus longue inaction.

Le soir venu, un ordre fut porté directement par les officiers aux chefs d'escouades, et transmis par ceux-ci à leurs hommes.

Et une vive animation se manifesta aussitôt dans le camp des rebelles écossais.

Pas de sonneries de trompettes, rien qui indiquât en apparence les préparatifs de mise en marche d'une armée.

Lord Rosberg, résumant les divers avis émis dans le conseil par les autres seigneurs, avait décidé d'attaquer les positions de Walter d'Avenel au point du jour.

Le plus grand mystère devait envelopper ses mouvements, afin de ne pas donner l'éveil au chevalier, ne pas lui permettre de prendre ses dispositions.

C'est que l'ancien gouverneur d'Édimbourg avait pu constater déjà contre quel adversaire redoutable il allait se mesurer.

Et cependant il avait pour lui l'écrasante supériorité du nombre.

Lorsque la nuit descendit sur la campagne, des feux nombreux s'allumèrent sur le camp des rebelles.

C'était une ruse imaginée par le grand seigneur écossais afin de tromper les coureurs que Walter d'Avenel risquait d'envoyer en reconnaissance.

Mais, tandis que ses brasiers s'allumaient, des bandes silencieuses s'éloignaient.

C'étaient des soldats de la rébellion, de l'alliance avec l'étranger, qui s'en allèrent, ne laissant derrière eux que des feux menteurs.

Lord Rosberg avait revêtu l'armure de fer qu'il portait le jour où il avait cru pouvoir se présenter en maître, en dominateur dans le palais de Marie Stuart abandonnée par ses gardes.

Un ample et épais manteau jeté sur ses épaules afin de le garantir du froid déguisait sa haute silhouette.

La visière de son casque levée, laissant voir son visage sombre à qui eût songé à l'observer, il s'avancait solitaire, concentré.

Ses principaux officiers suivaient à quelques pas, comme ce jour encore récent où il s'était cru si près du trône, et où il avait suli de l'épée d'un enfant pour briser son rêve.

Cette fois, il allait encore jouer sa destinée.

Il allait soumettre ses ambitieux calculs à l'épreuve du sort.

Mais la partie se présentait beaucoup plus hasardeuse qu'elle ne l'avait encore été.

— Demain à pareille heure serai-je vainqueur ? Serai-je réellement cette fois sur le chemin du trône ? Ou bien ne serai-je qu'un cadavre oublié sur le bord du fossé ?

Les partisans, des mercenaires pour la plupart, dans le genre de ceux que nous avons vus lancés à la poursuite du chevalier d'Avenel dans les gorges d'Arfeld, enfonçaient leurs longues files noires dans les soulèvements de rochers.

C'étaient des gens de sac et de corde, de rapine féroce.

Pour eux, la défaite du chevalier de la reine, c'étaient de hauts paies et du pillage, le jour où, vainqueurs, ils retourneraient à Édimbourg.

Aussi secondaient-ils, avec leur sinistre expérience des coups de surprise et des guets-apens, les projets de leur chef.

Les cuirasses sombres des Côtes de fer jetaient de sourdes et fugitives lueurs.

On marchait depuis longtemps.

Déjà une bande grisâtre, étendue à l'orient obscurci, annonçait le prélude du jour.

Lord Rosberg pressa l'allure de son cheval afin d'atteindre l'extrémité du plateau rocheux sur lequel il cheminait, et au bout duquel il devait surplomber le camp de Walter d'Avenel.

Tout à coup, un violent tumulte éclata dans cette direction.

C'était un poste que le chevalier de la reine y avait établi, conscient de l'utilité dans une position.

Les seigneurs révoltés l'ignoraient.

Le chef de ce poste, parti en reconnaissance en compagnie d'un fort détachement afin de battre, par prudence, les environs, venait de se heurter aux compagnies de Rosberg.

Aussitôt des détonations ébranlèrent le silence de la vallée ; l'éclair de la poudre zébra, dans ses traits de feu, les ténèbres encore épaisses.

Lord Rosberg lâcha un jurément terrible et éperonna son cheval.

— Tonnerre et sang ! On se bat là-bas ! Ce damné Avenel a-t-il donc eu vent de mes plans secrets ?

N'ayant rencontré personne jusqu'alors, il se flattait de tomber à l'improviste sur le camp endormi du chevalier de la reine, et de s'assurer ainsi une victoire facile.

Au lieu de cela, voici que l'éveil était donné.

L'écho des trompettes, montant de la vallée et sonnant l'alarme lui apprit que ses craintes étaient bien fondées.

A ce moment, il arrivait au galop sur le lieu de l'engagement.

Sur son ordre, des batteurs d'estrade mirent le feu à des broussailles afin d'éclairer le théâtre de l'action, voir à quel endroit on avait affaire.

Les flammes violentes, brusquement jaillies, montrèrent le petit nombre des adversaires auxquels s'était butée son avant-garde.

— Ce n'est qu'une meute de roquets ! lança-t-il en ricanant. Balayez-moi ça !

Et il jeta, sur le détachement qui lui disputait le passage, cinq ou six compagnies, chargées de débarrasser le chemin et de suivre ensuite les fuyards l'épée dans les reins jusqu'au camp du chevalier d'Avenel.

Elles devaient y entrer à leur suite, comme la foule y portant le désordre et la mort.

Si la lueur de l'incendie allumé par lord Rosberg lui avait montré le petit nombre de ses adversaires, il laissa voir aussi aux soldats Marie Stuart la masse sans cesse croissante de leurs ennemis.

Et ils commencèrent à faiblir.

— Taillez ! taillez ! lança alors la voix du traître. Pas de quartier ! Massacrez !

— Devant cet ordre sauvage, les derniers soldats de Walter d'Avenel qui tenaient encore, sentant l'inutilité de toute tentative, lâchèrent pied, emportés, submergés par la marée humaine qui les pressait.

Le flot mouvant arriva sur le reste du détachement qui gardait

le poste avancé du camp, l'inonda, déborda de partout, passa en renversant les obstacles.

Une heure plus tôt, et le camp de Walter d'Avenel était à la merci des agresseurs, ou, plutôt, peut-être en eût-il été ainsi sans les sages mesures de prudence prise chaque nuit par l'époux de Marie d'Avenel et de Melrose.

Outre l'établissement de ce poste avancé, qui avait au moins pu donner l'alarme et tenir un moment l'ennemi arrêté, il y avait en effet d'autres précautions sérieuses pour arrêter l'ennemi.

Sur chaque face du camp, une compagnie dormait tout armée, prête à combattre à la moindre alerte.

C'est le son de leurs trompettes qu'avait entendues lord Rosberg.

Ces soldats, prenant aussitôt leurs formations de bataille, étaient prêts dès la première minute à faire tête à l'envahisseur.

Rosberg, la redoute enlevée, avait déchaîné ses bandes sur le camp, le leur montrant de la pointe de son épée, au cri de :

—Tue ! tue !... A nous !

Mais elle se heurtèrent aux compagnies de garde.

Les soldats de Rosberg avaient pour eux l'enivrement de leur premier succès, l'espoir du butin qui devait être leur récompense suprême.

Les guerriers d'Avenel avaient leur foi invincible.

Le choc fut terrible.

Les bandits enrôlés par les seigneurs révoltés vinrent s'écraser sur un mur de fer, un mur hérissé par les pointes des claymores.

Ils avaient en leur faveur l'élan ; ils avaient leurs masses profondes ; ils revinrent à la charge : leurs mousquets, leurs flèches, leurs dagues firent rage, ouvrant des vides.

Les highlanders fléchirent.

Puis, soudain, un chant s'éleva, grave, large, puissant.

L'ancien hymne de guerre, presque oublié du clan d'Avenel, le chant à la fois guerrier et religieux, au son duquel leurs aïeux, dans les temps reculés, avaient refoulé les Anglais au-delà de la Tweed.

Les highlanders se serrèrent alors instinctivement, et leur muraille d'épées s'ébranla.

Lord Rosberg, pourpre de fureur, vit alors la masse confuse de ses partisans qui rétrogradait.

Le jour se levait plus clair, et les broussailles enflammées projetaient sur le chaos des masses aux prises une lueur blafarde, et bientôt inutile.

Il fit appeler le chef des Côtes de fer.

Et lui montrant les quatre compagnies de montagnards :

—Il faut enlever cela, commandant, ordonna-t-il. Vos hommes vont faire leurs preuves.

Les lourds cavaliers anglais se rangèrent.

Hommes et chevaux bardés de fer, rien ne devait leur résister.

Walter d'Avenel, dès la première alerte, avait fait sonner une prise d'armes générale.

Envoyant des officiers étudier la force et les formations d'attaque des ennemis, il prenait ses dispositions pour répondre à leur attaque par l'offensive, aller les chercher à son tour.

Les soudards du clan de Melrose, presque aussi belliqueux que ceux d'Avenel, étaient déjà sortis du camp.

Les contingents des clans voisins allaient suivre.

Derrière, la houle profonde des bûcherons, rangés sous la bannière depuis son arrivée, se hérissait de haches et de massues.

Ces hommes rudes aux yeux sombres, aux membres noueux allaient se mesurer avec les mercenaires de Rosberg et ses affiliés.

Les masses tournoyaient déjà, avides de crever les cuirasses des cavaliers de Somerset.

Mais la charge commandée par Rosberg ne devait pas leur en laisser le temps.

Les lourds chevaux, passant comme une trombe à travers les compagnies des highlanders, devaient en arrivant sur une masse, y apporter le désordre et la mort.

Ce serait alors une mêlée effroyable, un corps à corps affolé dans lequel les jeunes troupes de Walter d'Avenel perdraient peut-être l'avantage de leur discipline.

Et lord Rosberg, envoyant, sur cette foule désorganisée, ses dernières réserves, espérait bien donner à la fois satisfaction à l'agent de Somerset et à sa propre ambition.

Telles étaient du moins ses espérances, et celles de ses complices.

Le commandant des Côtes de fer, tout fier de montrer aux seigneurs écossais la valeur de la troupe qu'il commandait, passa lentement devant ses hommes, se plaça au centre, et leva son épée.

Dans le jour encore vague, ce fut alors un déchaînement de tempête, le bondissement de quelque chose d'énorme, cinq cents chevaux noirs se ruant ensemble dans le brouillard obscur et trouble.

Les highlanders qui protégeaient l'armement, la mise en défense du reste du camp, entendirent la terre trembler sous leur galop, virent arriver leur vague sombre.

Et leur cœur et leurs rangs se serrèrent.

Ils allaient mourir.

Pourvu que ce pût être en sauvant l'armée.

Les claymores se tendirent au bout de leurs bras convulsés : leurs claymores, l'arme du combat de l'homme contre l'homme, poitrine contre poitrine... leurs claymores inutiles, insuffisantes contre la charge d'un régiment aux étalons se ruant sur eux.

Mais soudain un éclair fulgurant déchira le crépuscule livide. Puis un autre luisait, coupant la demi-nuit.

Coups de tonnerre partant d'un rocher élevé et croquant de ses traits de feu la chevauchée effrénée des cuirassiers de Somerset.

Ce fut alors un écrasement de chevaux, d'armures brunes.

Ce fut dans le groupe qui entourait lord Rosberg un blasphème de rage... et dans le fond de la vallée, dans le camp du chevalier d'Avenel, une rumeur de joie.

Les highlanders, renaissant à l'espérance, se remirent à chanter : ils ne mourraient peut-être pas tous ; ils ne périraient pas sacrifiés.

Les bûcherons au costume de peaux de bêtes, aux haches luisantes, aux massues énormes s'ébranlèrent.

Les guerriers du clan de Melrose, gravissant le coteau, allèrent attaquer les réserves de Rosberg.

Les bûcherons, eux, marchèrent sur les Côtes de fer, tout droit.

Les cuirassiers de Somerset galopèrent maintenant par bonds désordonnés, poursuivis par les boulets de plomb et de pierre.

Brusquement, les rangs des highlanders qui avaient subi le premier choc s'ouvrirent, et les bûcherons passèrent.

Les Côtes de fer arrivaient. Les hommes des forêts les considérèrent de leur regard étrange sous leurs sourcils épais.

Leurs doigts épais se nouèrent sur le manche de leurs massues et de leurs haches.

Les quelques pièces de canon que Walter d'Avenel avait fait fabriquer par les forgerons depuis son arrivée, et qui venaient de se démasquer, de se révéler, cessèrent de tirer.

Les bûcherons et les cavaliers aux cuirasses noires s'abordèrent.

Ce fut alors plus qu'une mêlée, ce fut une évocation effrayante du chaos antique.

Des fers de chevaux brisaient des poitrines, des massues corclées de fer fourrageaient parmi des cervelles de bêtes et sous des cuirasses défoncées pêle-mêle.

Et les lames de fer luisaient, s'élevaient, s'abaissaient, faisaient une bouillie rouge.

Et les haches, les massues crevaient encore des crânes, ouvraient de nouveaux corps...

Derrière, descendant d'un tertre, d'où il avait jusque-là dirigé l'action, un cavalier galopait, entouré d'un escadron peu nombreux.

Il passa près des bûcherons et des Côtes de fer aux prises, lança aux premiers un cri d'encouragement, salua d'un mot et d'un geste d'épée les compagnies de highlanders envoyées dès le premier moment, leur montra encore l'ennemi, et s'éloigna.

Il s'éloigna, galopant toujours, fonçant tout droit vers les rebelles, vers lord Rosberg.

C'était Walter d'Avenel !

Pénétré du sentiment que les soldats ne doivent pas seuls exposer leur vie, il cherchait à son tour des adversaires dignes de lui.

Général, il avait d'abord, selon son devoir, pris les mesures nécessaires pour repousser son agresseur et pour vaincre.

Soldat, il reprenait maintenant ses droits et s'élançait au combat.

Lord Rosberg l'aperçut, en avant de son escorte, approchant toujours sans qu'aucun obstacle parvint à l'arrêter.

Il constata le petit nombre des cavaliers qui le suivait, et les paroles de Stewart Bolton lui revinrent à la mémoire.

—Il faut qu'il meure ! avait dit le faux Edward Corfill.

—Oui, et c'est lui-même qui vient réclamer son trépas, fit-il avec un froid sourire.

Il appela du geste Patrick, son écuyer, auprès de lui, lui montra le chevalier d'Avenel et lui dit quelques mots à voix basse.

Puis il se tourna vers les seigneurs confédérés qui lui formaient comme un splendide état-major.

—Messieurs, dit-il, voici ce fanfaron de chevalier d'Avenel. Le chevalier de la Stuart. Lui faire mordre la poussière, c'est vaincre. Lui disparaître, l'orgueilleuse Marie cessera de résister à vos justes exigences.

—Sus à Walter d'Avenel ! lancèrent les conjurés.

(A suivre.)

#### LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va sirapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achetés à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expéditions par la poste.



# LES NAÏADES



VALSE

SAINT-REAUIT

Mouv: de valse

PIANO

*p* *cresc.* *dim.*

a tempo

*c rit.* *cresc.* *dim.* *sfz*

*p* *cresc.*

a tempo

*dim. e rit.* *p* *cresc.* *ff* *sfz* *p*

First system of musical notation. It consists of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The key signature has one sharp (F#). The music features a melodic line in the treble and a supporting bass line. Dynamics include *cresc.* and *dim. e rit.*

a tempo

Second system of musical notation. It consists of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The key signature has one sharp (F#). The music features a melodic line in the treble and a supporting bass line. Dynamics include *p*, *cresc.*, *mf*, and *f*.

Le chant bien soutenu

Third system of musical notation. It consists of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The key signature has one sharp (F#). The music features a melodic line in the treble and a supporting bass line. Dynamics include *cresc.*, *sfz*, and *mf*.

Fourth system of musical notation. It consists of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The key signature has one sharp (F#). The music features a melodic line in the treble and a supporting bass line. Dynamics include *cresc.*

Fifth system of musical notation. It consists of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The key signature has one sharp (F#). The music features a melodic line in the treble and a supporting bass line. Dynamics include *cresc.*, *f*, and *dim.*

First system of musical notation, piano (p), featuring a treble and bass clef with various notes and rests.

Second system of musical notation, marked *cresc.* and *f*, featuring a treble and bass clef with various notes and rests.

Third system of musical notation, marked *ff*, featuring a treble and bass clef with various notes and rests.

Fourth system of musical notation, marked *mf* and *subito ppp*, featuring a treble and bass clef with various notes and rests.

Fifth system of musical notation, marked *p*, featuring a treble and bass clef with various notes and rests.

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music includes a dynamic marking of *f* and a *dim.* instruction with a hairpin symbol.

Second system of musical notation, continuing the piece with various rhythmic patterns and articulation marks.

Third system of musical notation, featuring a *cresc.* instruction and a series of chords in the bass line.

Fourth system of musical notation, starting with a measure rest marked '8' and a dynamic marking of *f*.

Fifth system of musical notation, featuring a *ff* dynamic marking and a *p* dynamic marking.

Sixth system of musical notation, featuring a *dim. e rit.* instruction, a *p* dynamic marking, and the tempo marking *a tempo*.